




RELIEUR

LA CROIX ET L'ÉPÉE

VIE ILLUSTREE

DE

L'AMIRAL COURBET

1827-1885

OUVRAGES DE LA MÊME SÉRIE

In-8° de 240 pages.

Le Général de Sonis, par Charles d'Hallencourt.

Christophe Colomb, par Charles d'Hallencourt.

Garcia Moreno, par Charles d'Hallencourt.

Le Maréchal Randon, par A. Rastoul.

L'Amiral Courbet, par le Comte de Lionval.

Le Général de La Moricière, par le Comte de Berthaud.

Le Général de Miribel, par le Comte de Berthaud.

Le Maréchal de Mac-Mahon, par A. Deslauriers.

La Vénérable Jeanne d'Arc, par l'Abbé L. Bouthors.

La Légion d'Antibes, par l'Abbé Staub, ancien Aumônier militaire.

Sainte Angèle, par l'Abbé L. Bouthors.

Le Maréchal Canrobert, par Charles d'Hallencourt.

L'Amiral du Petit-Thouars, par le Comte de Berthaud.

Sainte-Anne d'Auray, par l'Abbé Max. Nicol.


THUAN-AN
PHU-SA
L'AMIRAL
COURBET
SONTAY
FOU-TCHEOU
PAR
le COMTE
de LIONVAL
Illustrations
de
CH-JOUVENOT
BAYARD
VOLTA
1827
1885
FORMOSE
PESCADORES
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE
JOUVENOT


LIBRARY
JUN 3 1970
UNIVERSITY OF TORONTO



L'AMIRAL COURBET

PREMIÈRE PARTIE

Jeunesse de Courbet. — Ses premiers grades.

CHAPITRE PREMIER

ETUDES D'ANATOLE COURBET. — SES EXAMENS. — SON ENTRÉE A L'ECOLE POLYTECHNIQUE.

Par une belle matinée de juillet 18...., un voyageur attendait à la porte de l'auberge d'une petite commune près d'Airaines, appelée l'Arbre-à-Mouches, le passage de la Toulousine qui faisait à cette époque le service des lettres et des voyageurs depuis Boulogne jusqu'à Paris.

Celui qui attendait ainsi était arrivé la veille au

Maison où est né l'amiral Courbet, à Abbeville.

soir dans la commune où l'amenaient ses affaires, et, avant de reprendre la voiture et de continuer sa route, il avait voulu dire adieu à l'un de ses cousins dont le passage lui était signalé.

La Toulousine arriva à l'heure dite : les chevaux du relai prêts à l'avance furent promptement mis aux brancards; les voyageurs prévenus qu'ils ne devaient pas descendre de la diligence avant l'heure fixée par l'itinéraire pour le déjeuner, avaient dû se conformer à la consigne.

Le négociant d'Abbeville était monté dans le milieu du lourd véhicule pour échanger quelques paroles avec son cousin.

« En route, Messieurs, » crie le conducteur.

Et comme le postillon faisait claquer son fouet pour ébranler l'équipage, le voyageur descendit au plus vite.

Par malheur son pied glissa et comme il tombait, les chevaux s'étaient déjà mis en route.

Un cri d'angoisse se fit entendre, la roue passant sur le corps du malheureux venait de l'écraser.

Quand on le releva, il avait déjà cessé de vivre.

Ainsi mourut, à quarante ans à peine, M. Courbet.

Il laissait derrière lui une femme et trois enfants. Le premier, Alexandre Courbet, avait alors commencé au Grand-Séminaire d'Issy ses études ecclésiastiques; le second, Anatole-Amédée-Prosper Courbet qui devait être un jour le vainqueur de Fou-Tchéou et dont nous entreprenons d'écrire la vie, de douze ans plus jeune que son aîné, commençait à peine ses premières études; il était né le 27 juin 1827.

Le troisième enfant, une fille, avait épousé déjà un négociant d'Abbeville, M. Cornet; elle seule survivant à tous aujourd'hui a pu recueillir, à la fin d'une vie honorable et justement honorée, l'héritage sacré de la gloire de la famille.

Madame Courbet, d'une santé chancelante, fut frappée, par la mort si subite de son mari, d'un coup dont elle ne devait pas se relever; et quelques années plus tard elle expirait entre les bras de ses enfants, confiant au frère et à la sœur aînés son *Benjamin* pour lequel ils devaient si pleinement l'un et l'autre remplacer les parents disparus.

Alexandre Courbet reconnut dans les incartades même de son jeune frère les ressources d'une nature exceptionnellement généreuse; il comprit, dès le premier jour, que cet enfant serait *quelqu'un*, et il le fut; Alexandre se promit d'en faire un homme, et il tint parole.

Anatole fut mis en pension au Petit-Séminaire de Saint-Riquier. Il retrouvait sur tous les tableaux d'honneur et les palmarès de la maison, le nom de son frère aîné, mais ces exemples parurent tout d'abord le toucher bien peu. Trop jeune de caractère, il songeait plus aux jeux qu'aux travaux de son âge. Dès les premiers temps il laissa voir un caractère réfractaire à la discipline du collège; les notes mauvaises ou bonnes étaient accueillies avec la même indifférence, et dans les places des compositions le jeune élève se laissait sans regrets dépasser par les camarades plus laborieux.

Un peu gâté par le vénérable abbé Padé, fondateur et supérieur de la maison, dont toute une

génération a béni la bienfaisante et paternelle influence, Anatole usait sans scrupule des avantages de cette situation. Un jour même il en abusa si bien, qu'il perdit d'un seul coup, tous ses privilèges et la possibilité d'en bénéficier désormais.

Si l'élève était peu empressé au travail, en revanche il avait pour le jeu et les promenades un goût des plus prononcés : quelques livres de voyage, qu'il s'était procurés dans la bibliothèque de la maison, lui avaient monté l'imagination au point qu'il ne rêvait plus, comme il le racontait plus tard, que du grand air de la liberté. Un jour, trompant la vigilance des surveillants, sans en rien dire à ses camarades, il gagna la grande route à l'heure où passait la diligence.

Avec un aplomb superbe, le voyageur improvisé raconta au conducteur qu'on l'attendait à Paris chez un cousin, et que son frère d'Abbeville paierait la place au retour.

Le récit paraissait d'autant plus vraisemblable qu'on était au samedi qui précède les jours gras.

Anatole avait voulu se distraire de ses études en admirant le cortège du *bœuf gras* dont les journaux faisaient miroiter les incomparables merveilles.

Bien reçu à Paris dans sa famille, grâce à un nouveau mensonge, il se fit donner un habit neuf; et l'étudiant de Saint-Riquier put étudier à son aise le cortège triomphal des dieux de l'Olympe entourant le triomphateur destiné au sacrifice.

Mais les bœufs gras ne passent pas toujours. Au moment où il songeait à reprendre le chemin du Petit-Séminaire, Anatole vit arriver son frère, le-

quel averti par le conducteur s'était empressé d'accourir chercher le fugitif.

L'entrevue fut pénible de part et d'autre et le retour le fut davantage encore.



En effet, l'enfant indiscipliné avait sur ses camarades une telle influence qu'il les avait enrôlés dans la *confrérie des réfractaires* dont il avait rédigé les statuts : « On n'y recevait comme membres que les élèves ayant encouru au moins deux punitions par semaine. L'élévation du grade devait se mesu-

Beffroi de Saint-Riquier. — Eglise de Saint-Riquier.
Porte d'entrée du Petit-Séminaire.

rer au degré de l'indocilité, et le président se réservait le privilège de porter l'indiscipline à sa perfection. »

On a dit que : « de tous les défauts, le plus dangereux est la *faiblesse*, de quelque nature qu'elle soit. » Ces premiers écarts du grand amiral, montrent assez qu'il n'avait pas ce vice incurable de faiblesse ; et la noble fierté de son caractère allait se révéler, en même temps que l'exquise bonté de son cœur.

Après avoir entendu, avec une indifférence calculée, les reproches de son frère, Anatole ne put soutenir le rôle qu'il s'était imposé ; au récit des heures d'inquiétude et d'angoisse que son absence inexplicable avait causées à sa bonne sœur et à son cher Alexandre, il éclata en sanglots. Courbet devenu amiral, ne racontait jamais sans émotion cette première étourderie, qui avait fait couler les larmes de ceux qu'il chérissait tendrement.

Cependant, et pour l'exemple surtout, l'abbé Padé déclara qu'il ne pouvait reprendre le voyageur. Larmes, prières et promesses ne purent vaincre cette résolution ; Anatole dut piteusement rentrer dans sa famille.

Mis aussitôt au collège d'Abbeville, le jeune philosophe eut beau s'appliquer de son mieux, il ne put regagner le temps perdu, et, malgré quelques couronnes à la distribution des prix, il échoua aux épreuves du baccalauréat.

Cet échec était pour lui plus qu'une déconvenue, c'était l'anéantissement de toutes ses espérances.

La succession paternelle n'était point grosse, et déjà les études faites avaient entamé la part du col-

légien. Fallait-il compromettre l'avenir sans autre profit que de courir les chances d'un nouveau refus? Anatole avait bien parlé de l'Ecole polytechnique, mais que pouvait valoir le rêve d'un enfant peu studieux, en comparaison d'examens difficiles et d'une admission problématique?

— Vous voulez me mettre dans le commerce, dit Anatole, je le connais et n'en veux pas; mais je vais vous prouver que je sais ce que c'est qu'un billet à ordre.

Et il écrivit et signa le billet suivant :

Je soussigné, Anatole-Amédée-Prosper Courbet, âgé de dix-sept ans quatre mois et quatorze jours, reconnais avoir contracté cejourd'hui les engagements ci-après :

1° De ne pas perdre un seul instant de l'année qui m'est accordée, comme dernïère épreuve, pour tenter d'arriver au but que je me propose ;

2° D'être reçu bachelier ès-lettres au premier janvier de l'année qui va s'ouvrir ;

3° D'obtenir les diplômes de bachelier ès-sciences physiques et bachelier ès-sciences mathématiques, à la clôture de l'année scolaire actuellement commencée ;

4° De subir, à l'époque qui sera marquée par l'ordonnance royale, l'examen décisif de mon admission à l'Ecole Polytechnique ;

5° Dans le cas où j'échouerais dans cet examen, de renoncer absolument et entièrement à cette carrière.

En foi de quoi j'ai signé le présent pour servir de titre contre moi au besoin.

Abbeville, ce 7 Novembre, 1844.

Anatole COURBET.

A dater de ce jour, la vie de l'étudiant se transforma; d'insouciante, de futile qu'elle était jusque-là, elle devint laborieuse et réfléchie; et du collège d'Abbeville où il n'emportait que des regrets, Anatole passait en octobre 1844, dans une école d'Amiens, chez M. Spéry, prédécesseur de M. l'abbé Fauvel, qui conduisait ses pensionnaires aux cours du collège.

Comme tous les élèves désireux de s'instruire, Anatole suivant avec grand soin les cours qui lui étaient faits, y prenait goût et plaisir. « J'apprécie beaucoup mon professeur d'histoire, écrivait-il dès sa première lettre; il nous l'enseigne en rapportant les faits aux intérêts du commerce, et surtout à ceux de la patrie et de la religion. Groupés autour de cette grande chose et de ces grands intérêts, les évènements se retiennent les uns par les autres. »

Le 7 janvier 1845, il passait son baccalauréat pour rendre service à l'un de ses camarades qui ne voulait pas subir seul cette épreuve. Le travail avait porté ses fruits, Anatole fut reçu avec éloges.

Ce succès n'interrompit pas les études, et après quelques jours consacrés à la famille et au repos, le jeune lauréat reprit ses cours à Amiens.

Lorsque M. Planche, inspecteur de l'Université, vint interroger les élèves il remarqua particulière-

ment le jeune Anatole : « Je trouve à cet enfant, dit-il, une grande vivacité d'esprit avec laquelle il pourra aller loin. »

Le 18 mars 1845, il avait la joie d'annoncer qu'il était le premier en physique et en chimie, puis en mathématiques; mais l'arc trop tendu s'était brisé, Anatole tomba malade. Le professeur ne voulut pas qu'on composât sans lui, et les élèves acquiescèrent volontiers à ce retard en faveur d'un excellent camarade dont la vie et la conduite étaient exemptes de tout reproche.

De ce jour jusquà la fin de l'année scolaire, chaque composition avait marqué un succès nouveau. Cependant soit fatigue, soit excès de travail, Anatole ne fut pas admis.

Cet échec ne devait pas être le dernier; mais pas plus celui-là que les déboires de sa laborieuse carrière ne découragèrent Anatole. Un mois plus tard il entrait à Paris à l'institution Favart qui suivait alors les cours du lycée Charlemagne.

Là son ardeur ne connut plus de bornes. Après quelques semaines, le proviseur le signalait comme un des cinq meilleurs élèves de la classe; il ne sortait qu'un dimanche sur deux pour travailler davantage, et à la fin du semestre il était arrivé à monter du 5ᵉ au 3ᵉ rang. C'est qu'il mettait au travail la même persévérance, la même ténacité que nous le verrons déployer au service de la France.

« Voici ma journée, écrivait-il : lever à cinq heures et demie, travail jusqu'à huit heures trente-cinq du soir, puis la prière et le coucher. Voilà le cercle dans lequel je vais rouler tout le long de

cette année, ma seule au collège Charlemagne (je l'espère) ; je ferai tout pour la rendre glorieuse. »

Dès la deuxième composition il reprend sa place de 6e en physique.

Il est enrhumé et malade, va composer quand même, après avoir passé son dimanche à étudier sa composition.

Il travaille à la fois pour les prix de Charlemagne, pour l'examen de l'Ecole Polytechnique pour le baccalauréat ès-sciences, pour le concours général.

L'année entière il songe au but poursuivi, c'est-à-dire à l'examen, « non pour me surexciter au travail, écrit-il, mais pour m'empêcher de m'abuser « moi-même sur ma propre valeur. »

Quels efforts sur sa nature, depuis le collège d'Amiens pour arriver à se maintenir dans les 10 premiers de Charlemagne !

M. Favart le reconnaît, il lui fait donner des répétitions à un candidat au baccalauréat ; Anatole revoit ainsi ses éléments, y gagne 25 francs par mois ; grâce à cette petite ressource, grâce surtout à la sagesse du jeune étudiant qui se refuse un livre de 40 francs, il peut équilibrer son modique budget. Il reste donc dans les dix premiers, parmi lesquels quatre se préparaient pour l'école Centrale, et deux étaient élèves de 3e année.

Le 21 juin, il peut enfin écrire qu'il est le 1er en mathématiques. Le 4 juillet, encore 1er ; — mais le 21 mars 1847, il annonce à son frère qu'il est le 12e en mathémathiques en composition triple. Il perd ainsi le 2e prix d'excellence.

Son désespoir est très grand; mais le 24 mars, la réflexion est venue, son frère lui a rendu courage; il ira jusqu'au bout, mais « le souvenir de ses espé-« rances passées, les visites nombreuses et les « fréquentes rencontres de ses amis plus heureux: « tout lui fait prendre à charge la maison. »

L'ennui y est avec lui, malgré les bontés de son maître qu'il aime. « Il attend qu'on sorte. »

Nouvelle appréhension : Il va retrouver « son « examinateur, qu'il ne connaît que trop et un « autre dont il ne fait aucun cas; » quant au premier, M. ***, c'est, dit Anatole, « un homme marqué du signe — (moins); il est examinateur à vie. »

Enfin, la première épreuve est bonne. M. *** lui-même paraît content, bien qu'Anatole ait pris ses solutions dans de mauvais livres.

L'accessit au grand concours lui cause une vraie joie; mais avec quel bonheur il annonce en octobre 1847 son admission comme sergent à l'école Polytechnique où il est reçu le 6e sur 126.

Quelques mois après éclatait la Révolution de 1848.

Le commandant général Aupick, bien connu par ses tendances, résistait cependant aux sollicitations des élèves qui prétendaient *manifester* à leur manière, le 24 février. Mais la turbulente jeunesse forçait les portes qu'on avait laissées entr'ouvertes et courait de tous côtés sans trop savoir où et pourquoi; les uns rétablissaient l'ordre en se réunissant à la garde nationale; les autres prenaient une part inconsidérée, parfois inconsciente aux plus étranges manifestations, jusqu'au jour où, après avoir exalté les passions populaires, ils furent contraints d'en

faire justice aux tristes journées de Juin. Le seul rôle de Courbet avait été de haranguer la foule avinée, qui menaçait de détruire les chefs-d'œuvre de l'art amassés au Louvre ; il sut captiver d'abord, puis maîtriser ces aveugles, qui le conduisirent en triomphe à l'Hôtel de Ville où Armand Marrast le prit pour secrétaire.

Il est facile de comprendre que le niveau des études n'avait pas monté avec l'exaltation des idées; aussi tout examen dut être supprimé pour l'école en 1848; mais la décision de Courbet n'en fut pas changée, et tel était le désarroi des jeunes étudiants que, sorti le 52e de l'école, il entrait, le 2e sur 6 à la marine nationale.



CHAPITRE II

Entrée d'Anatole Courbet dans la Marine. — *L'Océan.* — Voyage autour du Monde sur *La Capricieuse.* — Sa nomination au grade d'enseigne.

Anatole Courbet entra dans la marine au mois d'octobre 1849, à l'âge de 22 ans ; c'était à cette époque un jeune homme vif et alerte, d'une taille élevée ; son visage osseux et énergique, aux pommettes saillantes, ses yeux bleu de mer rentrés sous l'arcade sourcilière, étincelaient comme l'acier et donnaient à l'ensemble de sa physionomie, un aspect un peu dur, tempéré par un air de franchise et de cordialité, qui attirait la sympathie ; il était d'un commerce facile, bon enfant, bon camarade, et avait conservé intacte, malgré sa vie d'étudiant si mouvementée, sa foi de catholique.

Courbet se rendit à Toulon, demandant comme faveur d'être embarqué sur un navire devant faire un voyage lointain, « afin, écrivait-il, d'en revenir culotté au système, et prêt à autre chose qu'à des observations astronomiques et à des calculs de distances sidérales. » Il désirait aussi dans une longue croisière, voir par lui-même toutes les contrées inconnues où son imagination active l'entraînait, connaître les beaux pays de l'Orient, la Chine, où la civilisation est si différente de la nôtre, admirer les riches végétations des tropiques dont il avait lu

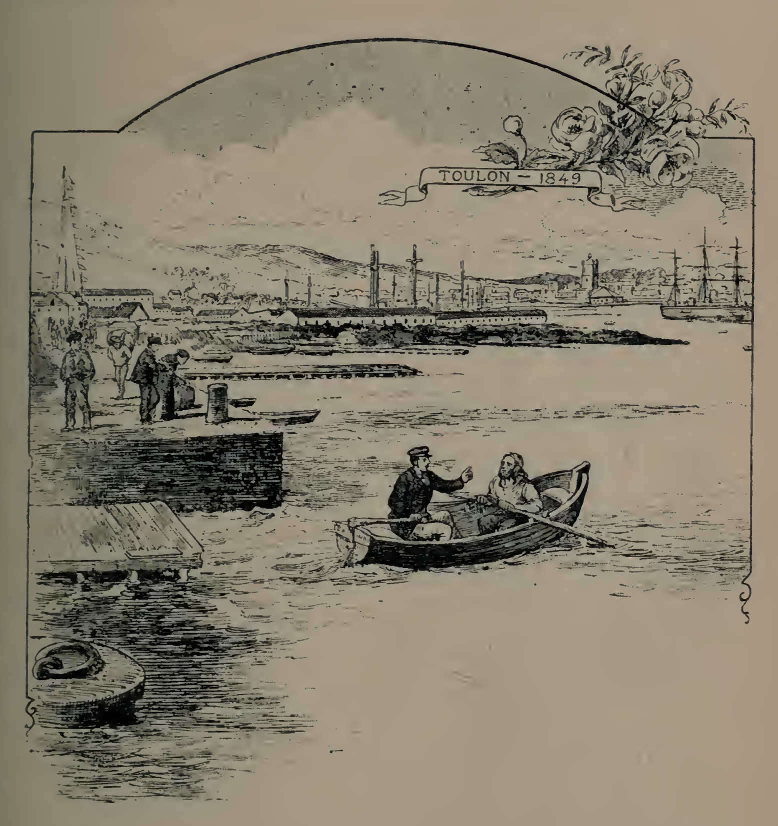
des récits merveilleux dans son enfance ; en un mot, il était avide de voir, de comparer et d'apprendre. Mais plein d'illusions pour ce métier si rude, il n'en voyait alors que le côté séduisant, sans se rendre compte que sortant de l'école polytechnique, il ne possédait aucune des connaissances pratiques que les jeunes marins acquièrent sur le *vaisseau-école ;* il fut nommé aspirant de 1re classe sur l'*Océan,* vaisseau d'escadre attaché au port de Toulon.

Jusqu'alors, les jeunes gens prenaient en entrant dans la marine, le titre d'élèves de 2e ou de 1re classe ; la République généreuse changea cette qualification qui lui paraissait humiliante, et décida qu'il n'y aurait plus d'*élèves,* mais des *aspirants !*

L'Océan n'était pas ce qu'il avait espéré ; cependant, très pressé de connaître sa nouvelle demeure flottante et sans perdre un instant, Anatole se fit conduire à bord. Les désœuvrés qui regardaient accoudés sur les parapets le panorama du port de Toulon, ne se doutaient guère en voyant ce jeune homme s'éloigner dans une petite barque, conduite par un pauvre batelier, qu'un futur amiral, destiné à devenir l'une des plus grandes gloires de la France, prenait pour la première fois la mer, se rendant à son poste.

Bien accueilli par le commandant, Courbet demande à visiter le navire ; on lui donne pour guide un petit malin aux yeux vifs, à la physionomie éveillée qui se glisse jusqu'à fond de cale, monte et descend comme un écureuil d'un étage à l'autre, saute les cordages qui arrêtent la course de

l'officier, et ne remonte sur le pont qu'après avoir suffisamment abusé de sa petite taille pour ramener meurtri et couvert de poussière celui qui « voulait tout voir ».



Courbet resta peu sur le vaisseau et fit de nouvelles démarches pour être embarqué sur un navire en partance, et entrer immédiatement dans « la peau du loup de mer. »

On ne put résister à ce désir, qui dénotait tant de bonne volonté et de si louables efforts ; l'amiral

Courbet se fit conduire à bord.

Bérard, alors major-général de la flotte, lui envoya l'ordre de rejoindre la *Capricieuse*, forte corvette de 32 canons, désignée pour l'Extrême-Orient où elle devait chercher les traces de La Pérouse et compléter les travaux de l'illustre naufragé sur les écueils dangereux de ces mers lointaines.

Munie de tous les instruments nécessaires à remplir la partie scientifique de cette mission, la *Capricieuse* embarquait le lieutenant de vaisseau Mouchez, depuis contre-amiral et directeur de l'Observatoire de Paris, pour les observations astronomiques et hydrographiques.

Le commandant de Roquemaurel, le second de Dumont Durville, ancien élève de l'école polytechnique, savait par expérience, combien avec des connaissances très vastes, on était souvent dans la pratique au-dessous des aspirants, familiarisés à toutes les manœuvres du *Vaisseau-Ecole*; et pour achever l'éducation navale de ses officiers, il se faisait instructeur bénévole, répondait à leurs questions, leur posait des problèmes, et formait en même temps ceux que l'on a nommés Courbet, Bergasse du Petit-Thouars et tant d'autres.

Sur la *Capricieuse*, « environ 150 héros de 48, officiers et soldats de la garde mobile, » avaient demandé le passage pour tenter fortune en Californie, et complétaient le nombre des hommes; mais avant d'atteindre Valparaiso, la fièvre de l'or gagnant peu à peu l'équipage, exposait le commandant à se trouver sans matelots tant les défections se multipliaient : il se hâta de lever l'ancre, n'ayant cette fois pour passagers que deux missionnaires se rendant à Taïti.

La campagne de la *Capricieuse* fut longue et pénible ; elle dura trois années pendant lesquelles elle visita Santa-Cruz, Montevideo où Courbet écrit :

« La traversée a été bonne, la santé parfaite ; je « m'applaudis tous les jours de ma résolution.....
« Le commandant me témoigne la plus grande bien-« veillance et me donne un travail d'hydrographie « incessant. »

Après un court arrêt pour renouveler les provisions, la *Capricieuse* aborde l'archipel océanien.

En novembre, elle avait déjà visité les îles Gambiers, devenues, grâce à nos missionnaires, propriété française ; on y parle le français et nos bons prêtres, aussi patriotes que dévoués, ont formé partout des villages français.

A Taï-o-Ké, la *Capricieuse* appuie une goëlette française qui s'opposait aux envahissements progressifs du roi sauvage sur notre territoire ; « les « 30 canons de la *Capricieuse* ont produit un effet « magique ; le jour même, la paix était conclue et « les limites nettement tracées. »

A Taïti, le commandant, à cause du prestige dont jouissait la reine Pomaré, lui fait rendre visite ; partout les officiers sont reçus avec de grands honneurs.

Enfin, la corvette entre dans les eaux de la Chine ; Courbet à cette première campagne, ne se doutait pas que trente-cinq ans plus tard, il viendrait là, pour y trouver la mort avec la gloire et l'immortalité !

A Shang-Haï dont le génie de Courbet pressent l'importance, on rencontre le *Cassini*, François de Plas, depuis jésuite, en était alors commandant.

C'était une corvette à vapeur, destinée d'abord au tour du monde dans le but de protéger les missionnaires, mais dont l'action dut se restreindre aux mers de Chine ; armé de 6 canons, monté par 120 hommes, le navire comptait outre le capitaine de frégate commandant, cinq lieutenants de vaisseau, un officier d'administration, deux médecins, six aspirants de marine et plusieurs missionnaires.

L'abbé Cambier destiné à Madagascar devait remplir les fonctions d'aumônier ; Mgr Desprez depuis cardinal-archevêque de Toulouse s'y embarquait comme premier évêque de Saint-Denis (île de la Réunion) ; Mgr Vérolles retournait en Mantchourie, enfin trois missionnaires Lazaristes et trois religieuses de Saint-Joseph quittaient leur patrie pour évangéliser les peuples encore païens.

C'est avec un vrai bonheur que le commandant de Plas retrouvait dans la rivière de Canton, l'ancien directeur du personnel et que M. de Roquemaurel lui-même se félicitait « de voir arriver dans la sta- « tion, un officier supérieur aussi distingué. »

La *Capricieuse* relâcha à l'entrée de la rivière de Saïgon, puis on fila sur Singapour, une des portes de la Chine bâtie à l'entrée même du détroit de Malacca. Cette ville appartenait aux Portugais jusqu'en 1822, où les Anglais y établirent le centre d'un commerce important des denrées coloniales.

A cette époque, 1852, les missionnaires français étaient persécutés. Anatole « regrette de ne pouvoir « les venger dans l'intérêt de la religion d'abord, « puis dans l'intérêt du prestige national et de la « France...

« Le plus beau temps du monde nous suivait,
« écrit-il, aussi pûmes-nous reconnaître et rectifier
« la position des *deux frères*, îlots perdus dans
« cette mer d'écueils, et voir se dérouler à nos
« yeux le magnifique panorama des îles Timoan,
« Pisang et Aor. On se fait difficilement une idée,
« à l'horizon restreint de nos mesquines contrées,
« des splendeurs de la création prise sur le fait ; et
« je ne sache pas avoir éprouvé, en présence de la
« nature, des impressions si vives que celles qui se
« pressèrent dans mon cerveau, en défilant le long
« de ce petit archipel. Tout ce que l'esprit de
« l'homme peut concevoir ou embrasser de sublime,
« s'éclipse devant une pareille réalité ; tous les
« efforts de son génie seraient impuissants à figurer
« un tel spectacle. — A vol d'oiseau, comme nous
« le voyons, la vitesse et la variété avec lesquelles
« les coups de théâtre s'y succèdent, permettent
« à peine d'en percevoir les sensations diverses.
« Vouloir en saisir une, c'est risquer d'en perdre
« dix. Pendant comme après on admire, mais
« d'une admiration instinctive, et dont l'intuition
« la plus sérieuse ne saurait rendre un compte
« fidèle. »

Après de grandes difficultés, on arrive à Batavia ; « le plus fin diamant du fleuron hollandais, est l'île « de Java. » La capitale est moins une ville, qu'une série de villas parsemées sur quatre lieues carrées.

A Macassar, « le grenier des îles Célèbes, » on se sépare du *Cassini* qui se dirige sur Macao. De Macassar à Ternate, « affreuse traversée, écrit Cour-« bet ; pris par les calmes à l'entrée du détroit nous

« sommes traînés en culs de jatte durant 15 jours « sous un soleil d'aplomb, toujours en vue des « terres, sans avoir même la fraîcheur des nuits. »

Le 23 janvier 1853, c'est à Macao que Courbet attend les nouvelles dont il est privé depuis de longs mois. Enfin le 18 février il répond :

« Quel talisman qu'un mot d'Abbeville, après « deux ans de Chine ; quel cordial après six mois « d'abstinence ? »

Dès le 26 on arrive à Canton, par de petits bateaux. Ville riche d'une part, misérable et dégradée de l'autre ; cent mille familles environ ont établi sur le rivage les factoreries ; elles forment de petites républiques qui péniblement, malgré mille vexations, ont conquis leurs droits et traitent d'égal à égal avec les mandarins.

Dans ces factoreries sont accumulées toutes les merveilles et les riches curiosités de la Chine : laques, soieries, travaux sur ivoire, sur métaux, bois précieux et odoriférants. Courbet se promène en observateur et en curieux pendant douze heures, sans s'apercevoir qu'il est à jeun et sans s'émouvoir des invectives d'un millier de gamins qui le suivent en criant.

En avril *la Capricieuse* va mouiller de nouveau à Wampoa pour planter au bout d'un mât, devant la factorerie, le drapeau français que le vice-consul d'Amérique et de France laissait à mi-vergue avec le drapeau espagnol. — Difficultés avec les Anglais, et le consul de Prusse et Saxe qui s'était vu refuser l'autorisation de s'installer, le vice-roi n'ayant pas, disait-il, trouvé ces pays sur ses cartes d'Europe.

Un diplomate arrive. On lui persuade qu'on va rassembler en congrès tous les pavillons, tous les facteurs. Il accepte l'intervention du commandant de *la Capricieuse*, voit ce que cela veut dire et envoie ses marins.

Un canot et vingt-cinq hommes arrivent; on fait déménager les anglais qui occupaient le terrain. On plante le mât malgré toutes les menaces, et le drapeau français est enfin dressé à Canton qui devait bientôt lui appartenir.

Les expulseurs de nos jours n'ont rien inventé. M. Steel, négociant anglais, dégustateur de thé, déclare qu'il ne s'en ira pas sans la force. Un matelot l'enlève et le porte à vingt pas. L'histoire est un éternel recommencement (1).

Anatole fait partie de l'expédition. Son premier voyage est pour arborer le pavillon français, son dernier sera pour le défendre.

Cette longue croisière avait épuisé les forces des marins; quand *la Capricieuse* abordait à Toulon on eût dit plutôt un hôpital qu'un navire de guerre, et l'équipage pendant les trois ans de séjour sous des climats meurtriers, avait perdu dix-sept hommes, les autres étaient en partie atteints du scorbut.

« C'est la seconde fois dans cette campagne, écrit Anatole, que j'échappe à la contagion, grâce à Dieu et aux cœurs aimants, depuis ma petite filleule jusqu'à notre vénérable abbé Padé qui me soutiennent de leurs prières. »

C'était donc presque le tour du monde que Cour-

(1) Notes de Courbet.

bet avait fait dans son premier voyage; parti novice en tout ce qui concernait son nouveau métier, il revenait expérimenté et avait traversé toutes les épreuves de cette longue navigation avec intrépidité et courage. Cependant rien ne lui avait été épargné; il avait dû affronter des tempêtes terribles où le navire menaçait de s'engloutir sous chaque lame qui le couvrait d'écume. Pendant ces heures terrifiantes où l'on n'aperçoit plus que des murailles d'eau et le ciel, Courbet se sentant comme porté par la main toute-puissante, conservait le calme de la foi chrétienne; il mettait sa confiance en Dieu et se préparait toujours à paraître devant lui avec une conscience pure; après la tempête c'était des calmes plats qui pendant de longues semaines immobilisaient le navire sous les rayons de feu du soleil des tropiques; les marins atteints par la nostalgie, épuisés par le manque d'eau et de nourriture fraîche, se démoralisaient peu à peu, les malades affluaient à l'infirmerie.

Courbet ne perdait pas sa bonne humeur, il relevait le moral de ses hommes et leur inspirait confiance.

Debout dès six heures, il prenait à peine le temps nécessaire aux repas, le service fait, il redescendait aussitôt dans sa chambre pour étudier l'astronomie, la navigation, la tactique et particulièrement l'artillerie. Grâce à cette généreuse activité, Courbet avait « coopéré, d'une façon très utile, aux travaux remarquables d'astronomie, de géographie et d'hydrographie consignés au dépôt de la marine et exécutés par le lieutenant de vais-

seau Mouchez, son nom figure au bas de plusieurs cartes. De plus il avait su gagner l'estime de ses subordonnés comme de ses chefs, et M. de Roquemaurel, dans son rapport au ministre, signale « M. Courbet comme s'étant fait remarquer par un « excellent esprit, une tenue parfaite, un grand « amour pour le travail, un goût prononcé pour « les travaux hydrographiques. Il a déjà montré « de l'aplomb et de la vigueur dans le commande- « ment... Son jugement, son coup d'œil se sont « promptement formés dans le cours de la cam- « pagne. M. Courbet a fait pendant plus d'un an, « sur la corvette, un quart d'officier à mon entière « satisfaction ; je ne doute pas qu'il ne devienne, « en peu d'années, un officier très remarquable. »

Nommé *enseigne*, en 1854, Anatole devait prendre rang à partir du 2 décembre 1852, et recevait l'ordre de s'embarquer, le jour même, sans même pouvoir embrasser sa chère famille. Toujours prêt aux sacrifices du devoir, le nouvel officier écrivait : « L'*olivier* est le symbole de la paix ; mon « *Olivier* à moi, n'est rien moins que cela... J'avais « bâti de si beaux châteaux en Espagne, et voilà « qu'un souffle d'amiral les démolit comme des « châteaux de cartes... Mon *Olivier* est donc un « brick de soixante canons, armé en guerre ; il va « poursuivre les pirates ou les corsaires que les « Russes ou les Grecs voudront bien nous don- « ner en pâture... peut-être me mettra-t-il sur la « route de mes deux épaulettes. Faut-il leur tourner « le dos ? Vous ne le voudriez pas... mais adieu le « congé. »

CHAPITRE III

L'Olivier

La deuxième campagne de Courbet commençait, en 1854, alors que se préparait avec activité la campagne de Crimée, si glorieusement terminée par la prise de Sébastopol; trente vaisseaux étaient en armement ou faisaient leurs préparatifs de départ; cette expédition où la marine joua un si grand rôle, avait enthousiasmé tous les officiers; tous voulaient y prendre part; les jeunes enseignes dont Courbet faisait partie, ne rêvaient plus que de postes périlleux, d'actions d'éclat, de victoires et de lauriers, etc..., mais ces belles illusions sont souvent loin de la réalité.

Courbet en fit bientôt l'expérience quand il apprit, avec tristesse et désappointement, que ce ne serait pas en première ligne, qu'il devait prendre part à la guerre.

Le commandant, M. de la Mothe Vauvers fait au jeune Courbet le meilleur accueil. « Il a du second « de *la Capricieuse* les renseignements les plus « flatteurs, et Anatole peut espérer cueillir bientôt « les fruits qu'il a si laborieusement cultivés. »

« *Verba volant*, s'écrie l'officier en rapportant ces mots à son frère, mais j'essaierai de leur couper les ailes! »

L'Olivier devait rejoindre au Pirée l'escadre destinée à empêcher toute démonstration de la marine grecque en faveur de la Russie. Le brick fut ensuite détaché de l'escadre, et reçut l'ordre de fouiller tous les petits ports de l'Archipel pour réprimer les actes de brigandage et de piraterie.

Ce voyage parut monotone à notre marin ; il comparait l'activité fiévreuse de la flotte pendant les bombardements où ses camarades recevaient le baptême du feu, à cette croisière à la recherche de quelques pirates.

Ce fut alors au travail que Courbet demanda des distractions; puisqu'il est inutile comme combattant, il veut acquérir de nouvelles connaissances dans son métier; c'est en se perfectionnant comme marin et comme ingénieur, qu'il prépare ses triomphes et sa gloire future.

L'*Olivier* longea successivement les côtes de Syrie et de l'empire ottoman puis revint à Smyrne; pendant cette longue et pacifique croisière, Courbet s'occupa de travaux hydrographiques, releva les plans des différents ports qu'il visitait, compléta les cartes marines de ces parages. Ces divers travaux furent fort appréciés par ses chefs et attirèrent l'attention sur le jeune officier.

Il profita des loisirs que lui laissait son service, pour visiter les lieux remarquables de la Grèce et de la Syrie, Athènes en particulier :

« Dût la Grèce ne plus s'ouvrir pour moi, écrit-
« il, j'ai les éléments d'un tout petit Anacharsis.
« J'ai vu le Temple de Thésée ; j'ai gravi Acro-
« polis, visité ses temples, le Parthénon et l'Eric-

« thyon ; je me suis promené sous les propylées ;
« je suis entré dans la lanterne de Diogène et dans
« la prison de Socrate ; je me suis reposé sur les
« débris du temple de Jupiter ; j'ai frémi dans la
« grotte des Furies et sur la montagne de l'Aréo-
« page ; j'ai passé sous l'arc d'Adrien, pour aller
« au temple d'Agora. Je pensais aller demain voir
« l'Hymette et le Pausilique, mais l'ordre du départ
« est venu. »

« On laisse à Athènes six vaisseaux de guerre français et anglais, qui tiennent captive la flotte grecque pour garantir sa neutralité. Le roi Othon et la reine de Grèce se disposent à quitter Athènes.

« Avec le *Héron,* nous allons à Stilida, près du passage des Thermopyles, pour nous emparer d'un vapeur et de deux goëlettes de guerre grecques réfugiées à Chalcis. Hélas ! leurs capitaines se rendent sans coup férir.

« Pendant que l'*Olivier* longe les côtes de Syrie, l'armée a débarqué à Varna. Ah ! mon pauvre frère, que je n'ai pas eu la main heureuse, le jour où je suis tombé sur l'*Olivier*. »

De passage à Beyrouth, Anatole en profite pour visiter le mont Carmel ; il entend la messe dans la grotte d'Elie, et regrette le mauvais temps, qui leur interdisant Jaffa, l'empêche d'aller aux Saints Lieux.

« On va au Pirée, écrit-il, dévaster avec l'escadre
« une portion des côtes de Grèce et tenter un débar-
« quement à Athènes. Par son faible tirant d'eau,
« l'*Olivier* et les autres bâtiments du même rang
« sont appelés soit comme éclaireurs, soit comme
« postes avancés à préluder la plupart des opéra-

« tions, à entonner sur bien des points, le chant de « victoire de la France. »

« Les prières de mes tantes m'ont été trop utiles « depuis quatre ans, pour que je ne vous remercie « pas d'avance de celles que vous allez faire pour « votre neveu, partant pour la guerre. Ma nièce m'a « envoyé une médaille, je la porte. »

En 1859, il répond à son frère qui avait fait à l'intention de son cher marin, un pèlerinage à Montreuil :

« J'ai accroché à mon cou la médaille de la Vierge. — Tu peux être certain que je n'oublierai pas la Sainte Vierge, en qui ma mère avait mis toute sa confiance et dont elle sollicitait à ses derniers moments, la divine protection pour son dernier enfant. »

Le marin, le travailleur courageux était un charmant écrivain, les descriptions qu'il donne dans chacune de ses lettres dénoncent l'imagination brillante en même temps que la connaissance familière des meilleurs auteurs.

Citons entre les autres cette description charmante de la Grèce :

« Il faut être mendiant comme Homère, exilé « comme Byron pour trouver en Grèce une inspira« tion poétique. A part Athènes, l'Acropole, le cap « Colonne et quelques débris d'une splendeur anti« que, si bien cachés que le voyageur ne les peut « admirer que dans son *Anacharsis*, rien, trois fois « rien. Patras est le comptoir du raisin de Corinthe; « Missolonghi, un lac et une bourgade où se voient « à peine le tertre de Byron et la pierre des héros

« du 26 ; Ithaque, un point sur mer, si petit et si « retiré qu'on comprend aisément toute la peine de « Minerve pour y conduire son roi sans boussole et « sans phare ; Lépante, une ruine ; Corinthe, un « rocher...

« Et ce peuple de génie, cette légion de héros ! « bâtards. La Grèce n'est plus dans la Grèce. « Artiste, elle est à Rome ou à Paris sous l'éten- « dard de Reynaud et de Pradier. Vaillante, elle est « à Sébastopol sous le turban d'un zouave, le béret « d'un Ecossais, le loutre d'un Russe. »

« Plus nous vivons sur l'*Olivier*, plus il nous « paraît triste à tous : la guerre à 200 lieues sans y « pouvoir prendre part ; l'ennui et l'inutilité de nos « croisières : tout cela aide à la tristesse et l'aug- « mente. »

« Que faisons-nous ici ? A moins que l'histoire « contemporaine ne nous ouvre les yeux sur l'im- « portance de notre mission, nous aurons peine à « nous croire sur la route de la postérité. »

L'inspection générale se fait à bord. M. de la Mothe Vauvers signale Courbet au ministre en ces termes : « conduite et moralité très bonnes ; forte « santé ; aptitude très remarquable au métier de la « mer ; observe parfaitement, a fait l'année dernière « la moitié des travaux... M. Courbet très instruit, « manœuvre parfaitement, a beaucoup de sang-froid, « d'énergie, un grand empire sur l'équipage... Son « zèle et sa capacité ne m'ont pas fait défaut un « seul instant. C'est un excellent officier. Je le « propose pour lieutenant de vaisseau. »

C'est toujours vers la famille que Courbet se tourne dans la joie comme dans l'épreuve. « Jamais « ma reconnaissance ne pourra égaler votre dé-



« vouement, » écrivait-il d'Athènes; et après l'examen qu'il avait passé, il oublie son propre succès pour ne songer qu'à la joie de son frère auquel il envoie ces lignes charmantes :

Courbet à bord de l'*Olivier*.

« Oh ! que vous allez être heureux ! Aujourd'hui, « ce n'est plus un bruit, ce n'est plus une promesse ; « c'est un fait : je suis proposé pour le grade de « lieutenant de vaisseau ! C'était hier le jour que « j'attends, que je prépare depuis un an et demi. « C'était mon 2 Décembre.

. . . « Mais si vous tenez à ce que j'aille vous « souhaiter la bonne année, si vous voulez de moi à « Pâques, faites-moi nommer avant décembre. Mais « pour l'amour de Dieu, pas de remises : de toutes « les fêtes de l'année, la Trinité jouit de la plus « mauvaise réputation. »

Six semaines plus tard, c'est de Smyrne que Courbet rassure sa famille sur les suites d'un accident qui aurait pu lui coûter la vie. Il était à son poste de manœuvres, « lorsqu'une glène de filin « (corde à nœuds) assez forte tombe sur sa tête, le « frappe violemment, et le jette à fond de cale « après avoir coudoyé écoutilles, panneaux et « ancres... Le côté droit conservait des marques non « équivoques de sa défaite... mais après un mois « l'ennemi a complètement évacué la partie Nord... « avant huit jours j'espère que la place sera complè- « tement rendue et fortifiée à neuf. »

La prise de Sébastopol ravive ses regrets : « Ah ! « s'écrie-t-il, pourquoi être resté sur l'*Olivier !* » Cette misanthropic se traduit par cette pensée : « Après dix-huit mois d'épreuve, à la veille d'un « avancement considérable, je me surprends souvent « à penser que l'ambition est la plus sotte des pas- « sions de l'homme, la plus folle de ses utopies. »

En effet, il n'est resté sur l'*Olivier* qu'à cause de

son espoir d'avancement; les fêtes données à Smyrne aux officiers français ne sauraient le charmer; d'ailleurs cette vie joyeuse avait bien aussi ses revers.

« Le surlendemain de la nouvelle officielle de « la prise de Sébastopol, qui a excité en Grèce une « vive effervescence contre les alliés, après les ré-« jouissances officielles, quelques permissionnaires « du bord se trouvaient attablés dans un cabaret de « Smyrne. Deux Grecs entrent, armés de couteaux « et les défient. On sort. Plus ivre que les autres « matelots, un chef de pièce ouvre la marche. « A peine dehors et par sa promptitude même isolé « de ses camarades, il tombe frappé de deux coups « de couteau, l'un au cœur, l'autre au bras. Les as-« sassins s'évadent, quinze jours de recherches les « firent retrouver. Ils furent condamnés à mort et « exécutés. »

Les chances d'avancement reculent, car on réserve les places pour ceux des officiers qui ont pris part à l'expédition de Crimée. Cependant l'*Olivier* vient d'avoir providentiellement deux occasions de se montrer bâtiment de guerre. D'abord le renflouement d'une corvette anglaise échouée à l'entrée du golfe. « Il n'y avait qu'une chose à faire, et l'on « tournait autour depuis quarante-huit heures, » écrit modestement Courbet. La seconde avait été la répression d'une tentative des bachi-bouzoucks (ou volontaires turcs) embarqués à bord du *Tancrède*. Courbet découvre le complot; les canots sont armés en guerre, ils accostent le transport, et nos marins, un contre trois, ont raison en moins

d'une heure des révoltés qui se défendirent à coups de sabre.

Cependant la situation est pénible sur l'*Olivier*, car la bienveillance personnelle du chef ne fait pas oublier au jeune enseigne les règles d'une sage prudence et d'un jugement sûr, qui lui font dire : « en suivant avec loyauté cependant, les pentes d'une nature trop absolue, on s'éloigne parfois de la simple équité ; oh ! combien l'autorité gagnerait de prestige en se laissant éclairer par ceux qui, plus éloignés des honneurs, ne sont pas aussi éblouis de leur éclat.

. , . « Deux officiers, par exemple, sont appelés « ici, écrit Courbet, à remplir le cadre tracé pour « quatre d'après les règlements. En pareille cir- « constance, tout commandant a le droit d'aviser ; « le décret l'autorise à biffer certaines superfluités, « à retrancher certaines branches de luxe. M. *** « tient à ne rien élaguer ; tout est indispensable à « ses yeux. . . Qu'arrive-t-il ? Au lieu de se faire « bien, moyennant modifications, le service se fait « très mal, mais en entier. Les motifs de reproche « naissent à chaque pas... Bien qu'admirablement « à l'abri moi-même, veux-tu que je reste impas- « sible en présence d'une pareille position ? La « neutralité dans ce cas est un assentiment tacite « aux exactions de l'autorité. Un assentiment formel « serait odieux, à moi d'abord (et ma propre estime « est celle dont je fais le plus de cas), à tout le « monde ensuite. J'ai donc pris le parti de mon « camarade. En revanche j'exige de moi-même plus « de zèle et d'activité au point de vue du travail

« commun. Auprès de mon chef, si mon attitude « m'a fait perdre quelque chose en repos et en « bien-être, je l'ai regagné dix fois en influence. « Honneur au change! »

Cette indépendance de caractère, Courbet la conservera toujours. Peu après l'arrivée du commandant Bonie remplaçant M. ***, on critique sans ménagements en présence de plusieurs officiers supérieurs, l'ancien chef absent, Courbet *seul* prend sa défense : « Il m'arriva même, dira-t-il à son frère, « de contrecarrer si vertement la médisance à cinq « galons, que la parole resta sur les lèvres de beau- « coup. Ai-je eu tort? Non, j'ai eu raison, et je « n'aurai jamais d'autre manière d'agir. Advienne « que pourra. »

A Beyrouth, il écrit « la table des matières » de son excursion aux Saints Lieux et ne dissimule pas l'émotion d'une âme vraiment religieuse. « . . . Nous apercevons la ville sainte... une heure « encore et nous sommes à *Casa Nova* sous le toit « des Franciscains de Terre-Sainte. Quand on est à « Jérusalem pour trois jours seulement, on ne « prend pas le temps de se reposer. La visite des « Saints Lieux, le chemin de la Croix furent les « occupations de notre première et dernière « journée. Dans l'après-midi de la seconde, nous « allâmes à Bethléem... mais je retournerai au « Mont-Carmel malgré tout... »

Cependant deux fois encore Courbet devait montrer son talent et sa prodigieuse activité : L'*Alma* avait échoué à la sortie du port et la remise à flot sembla si périlleuse qu'on envoya Courbet au

secours du navire. Le renflouage s'opéra si heureusement que du Pirée à la Canebière les journaux célébrèrent la science et la merveilleuse promptitude du jeune marin. C'est enfin l'*Olivier* qui a failli se briser contre les rochers de Rhodes; le commandant Bonie charge Anatole d'en porter la nouvelle à l'amiral, et d'adoucir son mécontentement.

Courbet réussit parfaitement dans sa mission. L'amiral répond à l'annonce du sinistre : « C'est un « de ces évènements de mer auxquels les officiers « habiles osent seuls se frotter, convaincus qu'ils « sont que les évènements contre eux n'auront « jamais le dernier mot. » Puis il fait reconduire l'enseigne à bord de l'*Olivier* avec cette réponse.

Au Pirée il faut commencer les réparations pour continuer la route.

Anatole, faisant fonctions de second, ordonne l'abattage en carène; manœuvre par laquelle, pour réparer la quille et la carène, on couche successivement le navire à babord puis à tribord, « opération « délicate et d'un succès toujours douteux. Trois « semaines de galère pour ton serviteur. »

Courbet n'en était pas à son coup d'essai : déjà en 1854, passant à Cherbourg, on l'avait remarqué. Depuis le matin jusqu'au soir, il ne pouvait se détacher du port, contemplant un navire échoué et qu'un travail de 600 marins ne réussissait pas à relever. Un officier supérieur, impatienté d'une telle surveillance, s'approcha pour l'engager à s'occuper plus utilement, « attendu que le capitaine de frégate saurait se tirer d'affaire sans ses avis. » Courbet prit en bonne part cette observation faite avec bienveil-

lance, et répondit cependant qu'il se chargerait de renflouer le navire en vingt-quatre heures à l'aide de 300 hommes.

Le ministre, M. de Chasseloup-Laubat, se trouvait à Cherbourg ; il manda le jeune enseigne, écouta ses observations et finalement lui donna 300 matelots et six heures pour tenter l'aventure. Trois heures s'étaient à peine écoulées, quand, à la joie bruyante des équipages et aux enthousiastes acclamations des spectateurs, le navire remis à flot reprenait la mer.

Après le travail plus long et plus difficile, de l'*Olivier*, quatrième navire réparé et renfloué par Courbet, l'amiral Bouët Willaumez obtenait enfin la nomination au grade de lieutenant de vaisseau 29 novembre 1856, pour cet officier de vingt-neuf ans, aussi excellent marin qu'habile ingénieur.

En mettant pied à terre à Toulon, 5 janvier 1857, un aviron retient son pied gauche ; il tombe et se foule le poignet ; mais « c'est égal, écrit-il, je reviens « avec ma tête et mon grade. »

CHAPITRE IV

A bord du Coligny. — Biarritz. — Visite du Scheriff.

Joyeux de rapporter à la chère famille qui l'attend avec une si légitime impatience le prix de ses labeurs, Courbet arrivait le 4 février à Abbeville, pour se reposer quelques mois. Mais l'inaction lui pèse ; dès le 25, il fait des démarches pour reprendre la mer. Au mois de mai il écrit à la veuve de sir John Franklin et s'offre à servir sous les ordres du commandant Mac-Clintock, chef de l'expédition, pour rechercher l'illustre navigateur. Le 2 août, il ne prévoit encore aucun embarquement ; mais le 8 il apprend par dépêche qu'une occasion lui est offerte et qu'il peut être admis comme second à bord du *Coligny* sous les ordres du commandant Bonie qu'il aimait beaucoup.

« Je vous offre de venir comme officier de choix, » lui écrivait le commandant. Dès le 17, *le Coligny* entrait au port de Bayonne ; le lendemain l'Impératrice commençait les promenades en mer ; pour compléter l'œuvre qu'elle avait entreprise en faveur de Biarritz, elle désira doter la ville d'un port sûr pour y abriter les vaisseaux. Les travaux antécédents de Courbet le désignèrent au choix de la souveraine : il fut chargé de lever le plan de la rade et de s'assurer s'il était possible d'y créer un port.

Un jour qu'il montait une baleinière du *Pélican*, absorbé par son travail, il ne remarqua pas l'arrivée d'une lame énorme qui, prenant la barque par le travers, la roula complètement. « Les deux marins qui l'accompagnaient se mirent à nager vigoureusement, tout en cherchant des yeux leur officier. Celui-ci ne savait pas nager : après être revenu quelques secondes à la surface, il disparut... L'un des matelots avait pour Courbet la plus grande affection ; malgré le danger que présentait une mer démontée, il n'hésita pas à se porter au secours de l'officier qu'il fut assez heureux pour saisir au moment où il reparaissait une dernière fois sur l'eau. Ce sauvetage, exécuté au milieu des péripéties les plus émouvantes, avait attiré un monde énorme sur la plage et l'Impératrice elle-même ; aussi, lorsque le courageux matelot apparut, les applaudissements, les félicitations le saluèrent de toute part. Courbet avait perdu connaissance ; mais en retrouvant ses sens après un long évanouissement, il reconnut la charitable princesse qui, accourue à la première nouvelle de l'accident, ne consentit à s'éloigner que lorsque le jeune enseigne fut tout à fait hors de danger (1). »

Avant de quitter la mer, l'Impératrice voulut s'arrêter à Bayonne pour montrer le prince impérial aux marins qui lui avaient fait escorte. Par une délicatesse dont les âmes élevées ont le secret, elle avait revêtu l'enfant de dix-huit mois de la veste bleue du matelot, le large chapeau, le grand col blanc com-

(1) *Vie de Courbet*, par un ami de la famille.

plétaient le costume de mousse, et les équipages enthousiasmés acclamèrent la famille impériale jusqu'à la gare.

L'Empereur remit au commandant la croix de la Légion d'honneur pour l'officier « le plus digne » et M. Bonie se hâta de répondre : « Sire, le plus digne est mon second, le lieutenant Courbet. »

A la fin de l'année 1857, on avait à craindre en même temps des troubles en Espagne et une révolte au Maroc. Pendant une croisière peu récréative, Courbet visita Tanger, Malaga, Cadix ; mais la ville préférée était Gibraltar.

Le 1er février 1858, il écrivait de Gibraltar à son frère la lettre suivante :

« Mon bon Frère,

« Nous voici en Europe depuis trois jours, mais « cette fois nous rapportons de Tanger un souvenir « qui marque. Le Schériff, le saint des saints, le « dernier descendant du Prophète, y passait en « même temps que nous, regagnant Whassan, son « séjour de prédilection. Tous les ans, vers la même « époque, il entreprend une tournée que j'appellerai « pastorale, dans le double but d'entretenir et d'ex- « ploiter le fanatisme aux environs de sa résidence.

« On n'a pas idée des prodiges que la foi musul- « mane prête au rejeton de Mahomet, on se figure « encore moins l'adoration dont il est l'objet. Ainsi, « fatigué de l'influence de son père dans l'empire, « Abd-er-Ramand résolut d'éteindre cette race, il « ne trouva pas un bras pour frapper, et réduit lui- « même au rôle d'assassin, il vit, dit la chronique,

« son poignard se briser sous le regard du saint. « Ainsi une population tout entière se prosterne « à la voix de cet homme, ceux-ci étendant leurs « burnous sous les pieds de son cheval, d'autres « baisant avec transport la trace du fer, les plus « hardis osant à peine toucher la queue de l'ani- « mal, heureux, trois fois heureux quand le vête- « ment du cavalier effleure ou leurs mains ou « leur visage. Ce n'est pas tout, les poches des « fidèles se vident à l'envi dans une énorme escar- « celle qui fait partie intégrante du cortège, qui « une piastre, qui deux, etc., suivant sa fortune ou « sa foi, et bientôt la caisse se gonfle de sommes « considérables, sans réclame, sans appel. Chacun « grossit le magot ; c'est la porte du paradis qui « s'ouvre, peut-on refuser d'y entrer?

« Le Schériff a manifesté le désir de visiter le « *Coligny* et le commandant s'y est prêté de fort « bonne grâce. Cela nous a procuré l'avantage de « voir le personnage de très près. Agé de 26 ans, il « en porte 28. Bel homme, physionomie expressive, « œil vif, port majestueux: tous ces avantages sont « rehaussés par un costume aussi riche que pitto- « resque. La gourmandise ne paraît pas être son « moindre défaut ; les gâteaux le tentent, il suc- « combe; le champagne l'invite, il renie sa race, « mais cela d'un ton si résolu, d'une manière si « franche, qu'un coup d'essai n'est pas supposable.

« O Civilisation, voilà de tes coups !... Que « dirait ta grande ombre, Mahomet?

« L'installation d'un navire de guerre n'est pas un « spectacle nouveau pour lui. Le gouvernement

« français, il y a trois ans, a mis une frégate à « vapeur à ses ordres pour le conduire à Alexandrie « d'où il devait poursuivre jusqu'à la Mecque, pèle- « rinage envié de tout musulman.

« Malgré cela il a fait le tour du pont, est des- « cendu dans la machine avec une curiosité intelli- « gente.

« Au moment de quitter le bord, il a salué le « commandant, l'état-major avec aisance en lui « adressant un compliment que ne désavouerait pas « notre galanterie. Il était reconduit à terre par une « embarcation du bâtiment et en a paru très flatté. « La clef du Maroc, à n'en pas douter, est entre nos « mains. Tu ne dois pas t'étonner de ce qu'a pu faire « la France pour se concilier son influence, de tout « ce qu'elle fait chaque jour pour conserver un tel « élément de succès au service de sa cause, en cas « d'évènement... »

Mais tout a une fin, même les plus charmants voyages, et Courbet sentait bien qu'au point de vue pratique, il n'était pas suffisant pour son avancement, de parcourir en touriste de beaux pays ; d'ailleurs, son amour du travail lui faisait ambitionner autre chose.

La marine subissait à cette époque, une transformation importante. Les progrès de la science et de l'industrie dans la métallurgie, le perfectionnement des machines, qui tendait de plus en plus à substituer la vapeur à la voile ; puis de l'artillerie, dont les canons avaient une portée plus grande et les obus une force de pénétration double, tous

ces progrès amenèrent de notables changements dans la forme et la construction des navires.

Au lieu de ces vaisseaux légers, fins voiliers, de ces belles frégates si chères aux anciens marins, qui toutes voiles dehors, pareilles à des oiseaux, obéissaient aux vents et semblaient voler sur les lames, il fallait construire de lourds vaisseaux, revêtus d'épaisses cuirasses en fer, capables de résister aux boulets, et les armer de canons monstres, pouvant percer les plus solides enveloppes ; la lutte entre le boulet et la cuirasse prit de telles proportions, que les vaisseaux blindés avec des plaques de tôle de plus en plus épaisses, se changèrent peu à peu, en de véritables forteresses flottantes ; tandis qu'à l'intérieur, ils ressemblaient avec leurs chaudières et leurs machines environnées de fumée et de vapeur, à de grandes usines où les officiers devaient être aussi bons ingénieurs que braves marins.

Les vieux officiers voyaient avec tristesse disparaître leurs navires d'autrefois ; les jeunes au contraire, suivaient avec intérêt, les progrès réalisés.

Courbet, sortant de l'école polytechnique était désigné d'avance pour prendre part aux travaux scientifiques des inventions modernes. Aussi, après sa courte campagne sur le *Coligny,* il fut nommé officier instructeur à bord du *Suffren,* vaisseau-école des canonniers. C'est de cette époque que date réellement sa réputation militaire.

CHAPITRE V

VAISSEAU-ECOLE LE SUFFREN. — INVENTION D'UN TÉLÉMÈTRE.

La guerre d'Italie commence, Courbet multiplie ses démarches pour partir ; mais il est appelé sur le *Suffren,* vaisseau-école que remplaçait en juillet 1860 le *Montebello.*

« Détaché du *Montebello* pour des expériences à « Lorient, Anatole le quittait en octobre 1860 pour « le rallier fin décembre 1860 et en descendre le « 10 septembre 1861.

« Après vingt-huit mois de séjour sur le vaisseau-« école, il prit le commandement de la compagnie « des canonniers de division, à terre (1). »

Nous le suivrons dans cette école, où passent chaque année une trentaine d'officiers instructeurs, recrutés dans l'élite de la marine. Ils y apprennent surtout à expérimenter les nouvelles pièces perfectionnées, sorties des forges et fonderies de l'État, puis à former des canonniers habiles pour en apprendre le maniement. C'est de ce vaisseau qu'il écrivait à son frère les détails suivants :

(1) Note de M. Courbet-Poulard.

Iles d'Hyères, Juillet.
A bord du SUFFREN.

MON BON FRÈRE,

« Je viens aujourd'hui te donner quelques détails « sur mon présent, après t'avoir, il y a deux mois, « tracé une fantastique esquisse de mon avenir. « Puisque le vent a emporté mes rêves, raccro- « chons-nous à la réalité.

« Le nombreux Etat-major que je déroulais, il y a « quelques jours, sous tes yeux a pour destination : « les lieutenants de vaisseau, surtout le service de « l'école ; les enseignes de vaisseau, surtout le ser- « vice du bord.

« L'école formée de 8 escouades de 50 hommes « chacune, donne tous les trois mois à la marine « 200 chefs de pièces brèvetés, pépinière de l'artil- « lerie navale, instructeurs créés à bord des autres « bâtiments. Chaque escouade est dirigée pendant « tout le temps de son instruction par le même « lieutenant de vaisseau, d'une manière absolue, et « sans autre contrôle que celui de l'examen final « d'où résultent ou les brevets ou l'incapacité. « Chaque escouade compte en outre un second- « maître canonnier et 6 chefs de pièces ou quartiers- « maîtres canonniers, comme instructeurs de « détails. Ai-je besoin d'ajouter que par cette orga- « nisation, l'émulation existe à tous les étages, « depuis l'officier chargé de l'escouade jusqu'au « dernier instructeur ? Tu ne vois ainsi que huit « lieutenants de vaisseau employés ; les deux « autres, dits stagiaires, suivent les cours sans

« charge d'hommes, en attendant qu'une escouade
« devienne vacante, de façon que les traditions
« soient parfaitement connues d'eux avant qu'ils
« aient à les appliquer. Le hasard du débarquement
« décide seul la longueur du temps de stage ; je
« n'en ai fait que six semaines, par exemple, quand
« le précédent en avait fait neuf mois.

« Le vaisseau séjourne presque constamment aux
« Iles d'Hyères. La rade est vaste, et commode pour
« son appareillage quotidien. Chaque trimestre il va
« une dizaine de jours à Toulon pour compléter ses
« études.

« En outre, la moitié des officiers est autorisée à
« y aller du samedi au lundi toutes les quinzaines.
« L'état-major est composé d'une manière très
« remarquable, comme valeur d'une part, comme
« éducation et sociabilité d'autre part. L'existence à
« bord est de parfaite harmonie, et je ne crois pas
« que sous ce rapport il y ait mieux dans toute
« l'armée navale... »

Les canons de nos jours ressemblent peu aux types primitifs en usage dans la marine ancienne; d'une énorme dimension, ils reposent sur des affûts métalliques, se mouvant au moyen de machines et de roues d'engrenage de la plus grande précision ; des hausses graduées permettent de mesurer la hauteur d'inclinaison à donner aux pièces, pour atteindre le but à la distance voulue. Ce n'est plus le coup d'œil exercé d'un canonnier qui décide de la victoire, c'est le calcul de l'officier qui mesure les distances et l'orientation. C'est sur ce point prin-



cipal du perfectionnement dans la précision du tir, que Courbet porta surtout ses études.

Courbet sur le vaisseau-école le *Suffren*.

Sa proposition avait pour objet: 1° d'apporter une correction à la déviation du projectile due au mouvement du bâtiment; 2° de déterminer au moyen d'une table (dont il expliquait l'usage) la vitesse relative des navires combattants; 3° de corriger la dérive occasionnée par le vent.

Cette question fut longuement discutée au conseil de marine; « la section, dit M. Ganneron, deman-« dait que l'on essayât sur le *Montebello* et sur la « *Gloire* les méthodes proposées pour la correction « du pointage, au point de vue des effets produits « par la vitesse relative des navires combattants et « par l'influence du vent; » mais, tout en comblant d'éloges les études « consciencieuses et intelligentes « de Courbet, » on repoussa les conclusions à *une voix* de majorité.

Courbet fut plus heureux dans l'invention d'un nouvel instrument destiné à mesurer les distances en mer pendant les combats. Quand on songe à la portée énorme que doit parcourir un boulet; au prix élevé des obus, engins établis avec une telle précision, qu'ils doivent éclater à commandement; à la quantité considérable de poudre devant déterminer un coup de canon, on comprend quels services précieux devait rendre cet instrument pour assurer la justesse du tir et empêcher les boulets de se perdre.

Après avoir longtemps travaillé à son projet, Courbet le présenta au comité d'artillerie, qui l'autorisa à faire exécuter un télémètre conforme à ses vues.

« Le *télémètre* (ou instrument pour mesurer au loin) qu'il avait imaginé, écrit M. Ganneron, repo-

sait tout entier sur l'observation d'un seul point du bâtiment ennemi ; point qui serait réfléchi par deux miroirs placés à des distances déterminées (mais pouvant varier), et la distance de ce point étant donnée par la distance angulaire des deux images mesurées sur un *micromètre* ordinaire. »

« ... La commission conclut à l'unanimité que « l'idée de mesurer les angles par la réflexion aux « deux extrémités d'une base, paraît à la fois féconde « et la seule susceptible de réussite sur un corps « aussi mobile et aussi instable que l'est tout navire « en pleine mer. »

« En réalité le seul obstacle qui empêcha l'adoption du télémètre, fut le prix trop élevé de sa construction. »

A ce moment éclata la *guerre d'Italie*. La marine reçut l'ordre de commencer les préparatifs d'armement. Courbet fit aussitôt démarches sur démarches pour être embarqué sur la flotte.

M. Courbet-Poulard se rend de son côté près de l'amiral pour lui recommander son frère ; mais n'ayant pu le rencontrer, il lui écrit et sollicite la faveur tant désirée. Nous reproduisons la réponse de l'amiral Bouët-Willaumez au jeune officier :

« MON CHER MONSIEUR,

« Une fatalité bien rare a fait que M. votre frère « s'est présenté plusieurs fois chez moi et ne m'y a « pas trouvé ; il a laissé en partant une lettre à « laquelle je réponds par votre entremise. J'aurais « voulu lui dire tout le bien que je pense et que j'ai

« écrit sur votre compte. J'ignore ce que vous faites,
« ce que vous devenez à Lorient ; mais, sans vouloir
« en rien surprendre toute direction déjà donnée à
« votre embarquement, je regretterais, si la guerre
« éclate, que cet embarquement vous éloignât du
« théâtre des évènements. Faites-moi donc part de
« votre situation ; vous n'ignorez pas l'intérêt que
« je prends aux jeunes officiers d'avenir ; et s'il
« m'était possible de faire en sorte que le vôtre ne
« fût pas entravé par un départ pour des mers loin-
« taines, alors que les combats se donneront dans
« les mers d'Europe, je m'y prêterais de tout cœur.
« Ceci entre nous. Mille amitiés. »

Courbet plein d'espoir répond à l'amiral la lettre suivante :

« Amiral,

« Ma reconnaissance vous était acquise à bien
« des titres ; mais plus que jamais, je me félicite
« d'avoir servi sous vos ordres. Vous avez bien
« voulu vous souvenir de moi, et dans une lettre
« pleine d'obligeance m'offrir votre appui, nouvelle
« marque d'intérêt à laquelle, je n'en doute pas, je
« devrai bientôt le terme d'une situation précaire.

« Au mois d'octobre dernier, je quittai le *Coligny*
« en même temps que M. *** dont j'avais été le
« second pendant quinze mois, et je ralliai Toulon
« pour prendre la piste d'un bon embarquement.
« Quelques semaines après, sur la demande du Pré-
« fet maritime de Lorient, six lieutenants de vaisseau
« furent envoyés en ce port pour y faire le service à

« terre. J'étais l'un d'eux. Tant que les évènements « n'eurent pas pris une tournure sérieuse, je me ré- « signai tant bien que mal à une nécessité incapable « d'entraver mon avenir ; mais, depuis que je pres- « sens l'odeur de la poudre, je me trouve fort peu « à mon aise dans le 3e arrondissement. Vous « me comprendrez, Amiral ; le mieux qui puisse « m'échoir ici en partage, c'est un poste de second « sur l'un des transports qu'on y arme. A côté de « cela toutes les chances possibles dans les posi- « tions sédentaires me menacent.

« En présence de cette impasse, la marine militante « excite au plus haut degré ma convoitise et je « n'hésite pas à vous dire que j'accueillerais avec « joie une destination pour n'importe quel bâtiment « susceptible d'aller au feu. Ai-je besoin de vous « assurer que si la faveur du ministre vous condui- « sait devant l'ennemi, je m'estimerais heureux sur- « tout de combattre à l'ombre de votre pavillon..... « Je suis, etc... »

Malgré la haute protection de l'amiral, Anatole vit ses espérances déçues. Sa déception fut si grande que sa santé en fut altérée. Il écrivit à son frère la lettre suivante :

« Mon bon Frère,

« Si j'attendais chaque jour pour t'écrire depuis « une huitaine, c'est que chaque jour aussi j'atten- « dais des nouvelles positives sur ma destination. « Elles arrivent ce matin en même temps que ta « lettre, et détruisent d'un seul coup toutes mes

« espérances, font évanouir toutes mes illusions.
« Je suis sacrifié à l'ancien capitaine du *Pélican*, je
« suis victime de l'avenir qui lui est réservé sur le
« *Mogador*. En réponse à la demande de l'amiral
« Bouët en ma faveur, l'amiral-ministre envoie
« l'ordre de compléter l'état-major de la frégate par
« l'embarquement d'un enseigne de vaisseau ; je
« crois comprendre, qui plus est, par le style de la
« missive qui m'en informe, que M. de M... est dé-
« signé d'office pour remplir la vacance.

« Ajouterai-je que je suis atterré ; je pleure comme
« un enfant en t'adressant ces lignes et franchement
« je suis bien excusable. C'est mon avenir d'officier
« que je sens brisé par une volonté supérieure ;
« d'un trait de plume je me trouve relégué dans la
« tourbe à laquelle on dit : Tu n'iras pas plus loin.
« D'un geste je suis rivé aux bas degrés de l'échelle.

« Viens donc me dire, après cela, mon bon frère,
« viens me dire encore qu'on se fait ce que l'on veut
« devenir, qu'un nom obscur prépare son propre
« éclat, que l'homme est quand même le fils de ses
« œuvres.

« Tiens, vois-tu, il ne faut pas se le dissimuler,
« le laurier ne se greffe pas sur toutes les tiges. Je
« te quitte pour écrire à l'amiral Bouët et à M. Bour-
« gois. Ils partent après-demain, je veux que ma
« réponse leur parvienne avant l'appareillage. Nous
« partons lundi pour les îles d'Hyères... »

Courbet ne pouvait alors supporter la vue des ports en pleine activité, les mouvements des troupes et la formation des flottes ; malgré toute son éner-

gie, il ne voulut pas assister à l'appareillage des navires sur lesquels se trouvaient embarqués ses camarades, et ne pouvait retenir ses larmes.

Il fallut pourtant se résigner et demeurer à bord du *Suffren*.

Courbet s'occupa exclusivement de la construction de son micromètre ; il se prépara à en faire l'essai sur le *Montebello*, vaisseau qui remplaça le *Suffren* comme école des canonniers.

Ces expériences eurent lieu au moment où se préparait la campagne du Mexique.

Quoique découragé par les refus successifs qui suivirent toujours ses demandes d'embarquement, Courbet sollicita de nouveau son départ pour le Mexique ; mais on ne voulut pas priver les écoles d'application d'un officier qui donnait de si belles espérances.

Il fut dédommagé de toutes les amertumes et des échecs qu'il avait rencontrés jusqu'alors dans sa carrière, par le jugement que porta sur lui son chef, après son débarquement du *Suffren* : « Officier remarquable par son instruction, son zèle, « son travail et son énergie ; sera avant peu un des « meilleurs chefs d'escadre. »

Puis aussi par les rapports du commandant *Dubut*, et de l'amiral *Rigault de Genouilly* : « Officier très intelligent et fort instruit, aptitude « supérieure au métier de la mer, M. Courbet a « toutes les aptitudes pour le commandement, pro- « posé au choix pour le tableau d'avancement. »

En 1864, Courbet embarquait sur le *Solférino*, grande frégate cuirassée, l'un des types des bâti-

ments blindés. Le commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée, vice-amiral Bouët-Willaumetz avait pour chef d'état-major le commandant Bourgois connu déjà par ses travaux scientifiques et par sa bravoure dans l'expédition de Chine. Le commandant était M. de Plas, le futur Jésuite; le second, M. Krantz, capitaine de frégate, dont la vigoureuse défense des ouvrages de la rive gauche en 1870, devait illustrer le nom, en attendant qu'on lui confiât l'expédition des mers de la Chine et du Japon, la préfecture maritime de Toulon, enfin le ministère de la marine. Entre les lieutenants de vaisseaux, MM. Duburquois, baron Grivel, de Marquessac, Courbet, devaient parvenir au grade d'amiral. L'aumônier était l'abbé Trégaro.

Aussi indépendant de caractère devant les hommes que saint et humble devant Dieu, devenu évêque de Séez par son seul mérite, Mgr Trégaro eut le bonheur de recevoir du ministre Goblet un blâme sévère, et le bonheur plus rare de s'en soucier fort peu : « Monsieur le Ministre, répondait l'évêque, « dans ma carrière j'ai été deux fois mis à l'ordre « du jour des armées de terre et de mer : la première « à la prise des forts de Takou, la seconde après « Palikao. Votre blâme public est mon *troisième* « *ordre du jour;* je m'en honore comme des pré- « cédents. »

Courbet se déclare « fort aise de naviguer sur « ces engins de guerre de l'avenir, et de pouvoir « juger par lui-même le parti qu'on en doit tirer.

« Une révolution venait de s'opérer dans l'art

des constructions navales (1) : ingénieurs et officiers rivalisaient d'ardeur et d'habileté pour inventer et perfectionner. C'était l'époque de la lutte entre la cuirasse et le canon... »

« En réduisant au silence la vieille artillerie, observe M. F. Julien, la cuirasse avait causé dans le monde un moment de stupeur... Loin de ralentir les progrès des inventions meurtrières, la cuirasse ne fit qu'en stimuler l'ardeur. »

« Devant cet obstacle imprévu, l'attaque reprit l'offensive avec un redoublement d'énergie et dans des proportions inconnues jusqu'alors. »

« ... Ce fut un duel à mort entre l'attaque et la défense, entre la cuirasse et le canon... »

L'escadre reçut dans la baie d'Ajaccio et près de Nice la visite de Napoléon III, venu pour l'inspection générale. Les bâtiments, après avoir évolué sur mer, envoyèrent les fusiliers marins opérer un simulacre de débarquement qui réussit à merveille et donnait à l'Empereur « l'idée de ce que pourrait « faire son escadre le jour où il aurait besoin de ses « vaillants services. »

L'empereur visita ensuite les provinces africaines ; cette promenade était, dit M. Ganneron, « une « épreuve de nature à montrer les grandes qualités « de l'escadre. Pendant quarante jours, elle dut « constamment suivre à toute vapeur l'*Aigle,* yacht « impérial, qui filait avec une rapidité merveilleuse, « et cela en maintenant ses distances et en conser- « vant l'ordre de marche indiqué. »

(I) Marin et Jésuite : Vie et voyages de F. de Plas. (P. Mercier, S. J.) T. II, 116.

Au commencement d'août, l'escadre se mit en route vers Brest pour recevoir l'escadre anglaise. Les régates favorisées par un temps superbe attirèrent une foule immense. La mer était unie et bleue comme un lac ; d'innombrables embarcations de toute espèce, depuis le canot du pêcheur jusqu'aux yachts et aux vapeurs, allaient et venaient dans la rade, tandis qu'à l'horizon, se montraient superbes et fiers les hauts vaisseaux cuirassés. Le soir, banquets, toasts, illuminations féeriques se succédaient sans interruption. « Les Anglais ont eu l'idée, « écrivait le commandant du *Solférino,* d'employer « les couleurs de notre pavillon pour leurs batteries, « et ils lancent en même temps des fusées aux trois « couleurs... ils nous humilient par l'excès de leurs « politesses. »

L'escadre se rendit ensuite à Portsmouth pour rendre à l'Angleterre la visite qu'elle venait d'en recevoir.

CHAPITRE VI

Caractère. — Traits. — Histoire de l'Omelette.

On demandait un jour dans l'intimité au futur amiral, pourquoi il ne sollicitait pas un commandement : « Quant à un commandement, je serais heu-« reux de l'accepter, oui ; mais le poursuivre, « jamais. »

Dans une heure d'angoisse et de découragement, il pensait entrer dans la marine marchande. Ces défaillances d'une grande âme, d'un cœur noble, d'une généreuse ardeur comprimée, Courbet les ressentit souvent et profondément ; car les *grands hommes*, les *héros* et les *saints* souffrent autant et plus que d'autres ; seulement, ils dominent, avec le secours de Dieu dont ils adorent la Providence, tous les obstacles pour suivre courageusement leur voie. Nul autour de lui ne pouvait deviner ces rudes combats. Inflexible et sévère dans le service, Courbet se montrait toujours obligeant, aimable, cherchant à rendre service. Son caractère facile pour tout ce qui n'était pas le devoir, lui attirait la bienveillance de ses chefs, et l'amitié de ses camarades. Ses relations étaient empreintes de la plus franche cordialité. Sans être homme de plaisir, il aimait le monde ; il y était gai, causeur entraînant ; ses affections étaient sincères et bien placées. Il

recherchait surtout les caractères qui sympathisaient avec le sien, par les mêmes goûts, les mêmes croyances. Quand le lieutenant Paul de Broglie quitta la mer pour le sacerdoce, Courbet lui écrivit la charmante lettre suivante : (1)

MON CHER DE BROGLIE,

« Je vous remercie de votre bon souvenir. Votre « amitié m'est chère, bien qu'elle date d'un an à « peine; mais en pareille matière, l'estime sait abré- « ger l'œuvre du temps. Quand les bases sont « solides, l'édifice ne perd rien à s'élever rapi- « dement.

« Votre fréquentation m'a montré l'humanité « sous un jour capable d'ébranler plus d'un misan- « thrope ; à votre insu même, elle m'a ménagé une « des plus grandes satisfactions de mon existence, « car elle m'a permis de constater plus d'un point « commun entre nos deux routes, malgré leur diver- « gence à l'horizon.

« Incapable de modifier la mienne, j'ai pu du « moins apprécier la vôtre : c'est là, je veux le « répéter, qu'est tout le secret de la prompte matu- « rité de mon affection pour vous.

« La marine vous perd désormais. Ne la regrettez « pas autant qu'elle a le droit de vous regretter. « Voilà, comme vous le dites si justement du reste, « un métier qui s'est transformé depuis que nous y « avons fait notre première école ! Plus que jamais, « l'*æs triplex* du poète devient indispensable à

(1) Publiée par M. Félix JULIEN.

« ceux que la nécessité y rive ; l'attrait a disparu, le « sentiment du devoir soutient seul, car on ne peut « mettre en ligne de compte les chances d'un ave- « nir aléatoire, dont les abords sont hérissés de « tortueux sentiers. En quittant la marine vous ne « quittez pas vos amis : c'est une consolation pour « eux. En ce qui me touche personnellement, je « vous remercie et me félicite. Les occasions de « vous revoir ou de correspondre avec vous ne « seront jamais trop nombreuses à mon gré. J'aime « la façon dont vous avez utilisé votre démission au « profit de notre bon camarade Mathieu. »

Entre les lignes de cette aimable lettre, n'est-il pas aisé de lire les plus fermes principes chrétiens?

Du reste si ce noble cœur ne provoquait pas, il savait aussi ne pas transiger.

« Je ne me mêle pas de politique, écrivait Anatole à son frère en 1849 ; je juge les choses au point de vue de l'honneur national et de la gloire du pavillon français ; » mais avant d'être soldat, Courbet était chrétien, et la convention du 15 septembre qui sanctionnait les annexions sacrilèges du Piémont et livrait le domaine temporel de l'Eglise aux envahisseurs, ne le trouva point indifférent. Il n'entamait pas la controverse, mais il eût rougi comme d'une lâcheté, de ne pas défendre l'autorité la plus auguste ici-bas.

« Le hazard avait réuni sur le vaisseau amiral en automne 1864 (1), plusieurs officiers appartenant au monde politique du second empire... un ami dévoué

(1) Félix JULIEN : L'amiral Courbet d'après ses lettres.

du gouvernement, ami aveugle comme il y en a (de tous ceux dont dépend la fortune) soutenait qu'en cette occurrence, tenir pour le Pape contre l'empereur, c'était faillir au sentiment français, forfaire au patriotisme.

« Ah ! halte-là ! mon cher ; je proteste, s'écria Courbet d'un ton bref qui ne comportait pas de réplique. En fait de patriotisme, je sais ce que je dois à l'empereur. Je lui dois mon sang, et je suis prêt comme vous à lui en sacrifier la dernière goutte. Mais au-delà, mais pour le reste, pour mes principes et mes convictions, pour mes sympathies, pour les choses de l'âme et de l'esprit, pour le domaine intérieur, en un mot, halte-là ! vous dis-je. Aucun pouvoir humain n'a le droit d'y entrer. »

En même temps, d'une droiture de cœur qui allait jusqu'à l'ouverture la plus entière avec sa sœur, avec son aîné qui lui avaient été père et mère, il acceptait avec reconnaissance la tendre influence que la famille exerçait sur ses démarches. Ne sachant un jour à quel parti s'arrêter, et jugeant que son âme était trop émue pour le laisser impartial, il écrit à son frère : « Fais-toi pour moi une conscience, et réponds-moi ce que je dois dire. »

Dans une autre occasion, c'était à Smyrne, alors que toutes les maisons nobles et riches ouvraient leurs salons aux soldats français. Anatole racontait simplement les rapports établis avec une famille du pays, avec cet enthousiasme factice qui dénote l'illusion. Son frère lui écrit de façon à lui ouvrir les yeux, même il l'interroge Anatole répond :

« Dans aucun évènement de ma vie, je ne t'ai
« trouvé mon père comme dans celui-là. J'ai senti,
« je sens encore jusqu'aux larmes cette sollicitude
« qui veille à tout, cet amour qui me guide sans
« cesse, ce sens qui voit même à distance les
« embûches de ma route. Eh bien ! cette sollicitude,
« cet amour, ce sens : voilà qui n'est pas d'un frère.
« Quand donc pourrai-je t'embrasser ? »

Avec cette confiance entière, il conserve la franche liberté de son caractère et refuse toute intervention pour son avancement. Il eût bien désiré en 1859, le commandement d'une canonnière : « héroïnes futures de la campagne, objet de convoi-
« tise pour tout ce qui sert dans la marine ; » mais, ajoute-t-il, « j'ai la prétention de devenir un peu le
« fils de mes œuvres... Je serais désolé d'être rangé
« par des protections étrangères dans la catégorie
« des officiers qui n'ont même pas besoin de semer
« pour récolter, catégorie que je hais et méprise...

« L'abstention absolue de demandes que je pro-
« fesse depuis mon entrée dans la marine, n'a pas
« peu contribué à m'attirer l'estime de mes diffé-
« rents chefs, tout en ne me privant pas de la récom-
« pense de mes bons services. Je tiens au-dessus
« de toutes choses à cette façon d'agir. Il est un
« âge où soit soldat, soit marin, le caractère est les
« neuf dixièmes de l'homme.

« Donc qu'on ne parle pas pour moi, qu'on ne
« plaide pas ma cause. »

Malgré ses brillantes qualités, Courbet était d'une modestie exagérée, à laquelle venait se joindre un fond de timidité qui le paralysa dans

bien des circonstances. Il avait l'appréhension du mariage, décidé surtout à n'y pas sacrifier sa carrière. Une jeune veuve, qu'on lui avait présentée, semblait réunir toutes les garanties d'un bonheur durable. Au moment de conclure, elle mit pour condition qu'il n'embarquerait pas loin de France : « Jamais, dit-il, je n'abandonnerai ma carrière. »

Dans une autre circonstance, un ami ambitionnait pour lui un riche mariage : « On m'a proposé un « *sac,* écrit gaiement le marin, et même un *gros sac;* « j'en ai fait rapidement le tour et repris la mer. »

Le troisième fait est plus significatif et peint au vif le caractère franc et loyal du chef d'état-major. Une famille dévouée à Courbet conduisit à bord du vaisseau-amiral pour y entendre la messe, une jeune personne riche et distinguée, comptant bien que les officiers ne manqueraient pas de la remarquer. Courbet suivit ce jour-là comme à son ordinaire, l'office du dimanche dans son livre ; et tout au service de Dieu, comme il l'était à celui du navire pendant les évolutions, il ne vit pas les assistants ; mais ayant su la démarche de ses amis, il déclara « tout haut et sans aucun ménagement (1) que jamais il ne consentirait à se marier dans ces conditions ; et qu'une entrevue organisée à l'occasion du Saint Sacrifice de la messe était une grave inconvenance, à laquelle il ne comprenait pas qu'on se prêtât. »

Enfin il écrit à son frère à ce sujet :

« Tu ne seras pas étonné si tu ne lis rien de bien

(1) J. de la Faye.

« neuf dans ma lettre, et pour commencer, je te « répèterai ce que je te disais naguère sur le cha- « pitre mariage : Tu veux à toute force qu'un lieu- « tenant de vaisseau de 33 ans soit un parti que les « jeunes filles convoitent et que les beaux-pères se « disputent! quand ce lieutenant de vaisseau s'ap- « pelle H..... ou D..... soit. Quand ce lieutenant « de vaisseau, sans posséder un nom hiérarchique, « mettra dans la corbeille une fortune, soit encore. « Quand ce lieutenant de vaisseau voit poindre dans « un avenir rapproché les épaulettes d'officier supé- « rieur, soit toujours. Quand..... Soit en un mot « quand ce lieutenant de vaisseau est doué, par une « ou plusieurs des trois ou quatre divinités qui ont « oublié d'entourer mon berceau. Il n'est malheu- « reusement pas possible de remonter au 26 juin « pour essayer de réparer leur faute. Que faire « alors ? Il faut tâcher à l'instar du *Figaro*, de se « faire une philosophie de rencontre, et l'on tâche « d'arriver tant bien que mal, où vont la feuille de « rose et la feuille de laurier.....

« Il y a bientôt un an que je m'escrime à acquérir « ce bon sens-là ; et d'hésitation en hésitation, je ne « tarderai pas, j'espère, à y parvenir...

« Tiens, causons d'autre chose; car vraiment, ce « chapitre est malsain, ce sujet indigeste.

« Le sentiment de mon impuissance m'irrite et la « conscience de ma nullité m'exaspère. »

Pendant le cours de ses voyages, son grand bonheur était de recevoir des lettres de la famille ; il les trouvait toujours trop courtes.

« De longues lettres, demandait-il, avec beau-
« coup de détails sur chacun ; cela fait tant de
« plaisir, quand on est à mille lieues de son pays,
« de se retrouver un instant par la pensée, au
« milieu des siens, en lisant la petite feuille de
« papier qui a parcouru tant de chemin pour se
« rendre de l'un à l'autre, et devenir le seul trait
« d'union entre ceux qui s'aiment. »

De son côté, il leur écrivait souvent et les tenait au courant de toutes ses impressions gaies ou tristes ; il leur faisait des récits merveilleux de ses exploits et des incidents de sa vie ; nous en citerons un qui par son originalité mérite d'être rapporté.

Il s'était aventuré avec quelques-uns de ses matelots, assez loin du rivage, sur les côtes du Gabon. Après une longue marche, la faim qui n'abandonne jamais ses droits, commença à se faire sentir. Point d'auberge à l'horizon, bien entendu, et aucune ressource dans le pays. Ils finirent cependant par découvrir une hutte cachée dans des lianes en fleurs, mais, ce qui était moins séduisant, surmontée de trophées de crânes et de tibias humains enlacés !...

Courbet et ses marins, n'ayant pas le choix, entrent résolûment et trouvent trois négresses en train de faire sur leurs corps, les tatouages les plus fantastiques. Pour se mettre dans leurs bonnes grâces, Courbet leur offre quelques menus objets et son foulard, puis leur fait comprendre le but de sa visite, c'est-à-dire que l'heure du déjeuner était depuis longtemps arrivée, mais qu'il n'avait encore rien trouvé pour le faire.

Une des trois indigènes apporte des œufs et cha-

cun se prépare à manger une appétissante omelette. Le lieutenant Courbet se demandait ce que l'on pourrait bien lui ajouter comme assaisonnement, lorsqu'un matelot apporte tout un chapelet de champignons secs qu'il venait de découvrir, précieusement rangés dans un coin de la hutte. Tout le monde fut d'accord que c'était des morilles, de belles morilles bien jaunes et toutes frisottées. Les retirer de leur guirlande et les jeter dans l'omelette fumante fut l'affaire d'un instant, à la grande joie des matelots qui savouraient déjà par avance, ce régal parfumé. Le plat servi chaud et mangé avec appétit, fut trouvé exquis à l'unanimité. Lorsque les femmes qui étaient sorties pour chercher des fruits et du laitage rentrèrent et aperçurent les débris des chapelets qui avaient servi de condiments à l'omelette, elles se roulèrent à terre en poussant des cris déchirants, qui attirèrent l'attention de quelques guerriers de la tribu. Ceux-ci à leur tour, se rendant compte de ce qui s'était passé, devinrent menaçants et poussèrent des cris de vengeance. Il fallut tirer les sabres et mettre le revolver au poing pour calmer leur indignation et les tenir en respect. Courbet, crut comprendre alors qu'il avait assaisonné son omelette ! ô profanation ! avec les cervelles desséchées des ancêtres de la tribu, pieusement conservées dans chaque famille, pour éloigner les mauvais esprits... Cette révélation inattendue ne troubla guère la digestion de nos braves marins ; il y eut cependant quelques grimaces significatives, mais somme toute, l'omelette était mangée. Le brave Courbet aimait, dit-on, à raconter

cette aventure culinaire, en avouant qu'il n'avait rien mangé de plus exquis...

Il conservait par écrit toutes ses impressions de voyage, ses remarques sur les lieux et les pays où il avait passé; il appelait cela ses archives : de temps en temps, il relisait ces pages, qui lui rappelaient ses débuts, ses joies et ses tristesses.

Courbet placé sur le tableau d'avancement avec des notes remarquables des meilleurs amiraux, attira l'attention de l'amiral Chasseloup-Laubat, alors ministre de la marine qui se l'attacha spécialement pour rédiger les rapports de la commission des défenses sous-marines, et faire le résumé des expériences des *torpilles*. Il fut également chargé des études nécessaires à la construction de ces appareils, destinés en principe à la défense seule de nos côtes; il en surveilla la confection dans les ateliers si remarquables comme mécanique de précision de MM. Bréguet et Ruggieri.

Les expériences faites avec les nouveaux engins furent très satisfaisantes pour l'époque, aussi, comme juste récompense de ses remarquables travaux, Courbet fut compris dans la promotion signée par l'empereur le 15 août 1866 et nommé *capitaine de frégate* à l'âge de 39 ans.

DEUXIÈME PARTIE

**Carrière maritime de Courbet comme Officier supérieur.
Les Antilles — Boyardville. — La Nouvelle-Calédonie.**

CHAPITRE PREMIER

Courbet chef d'Etat-major de l'escadre de la Manche.
Le Talisman. — Campagne des Antilles.

A peine nommé capitaine de frégate, Courbet qui devait rejoindre l'excellent commandant Bonie, son ancien chef du *Coligny* à bord du *Louis XIV,* est réclamé par le contre-amiral Dompierre d'Hornoy, comme chef d'état-major de la division cuirassée de la Manche, dont il devait prendre le commandement.

C'était pour un officier supérieur de fraîche date, un coup de fortune.

La formation d'escadres cuirassées était de date récente; on n'avait pas encore vu à l'œuvre ces énormes bâtiments, et on voulait se rendre compte comment ils se comporteraient dans un combat naval. Pendant près d'un an l'escadre tint la mer, se livrant à des expériences de toutes sortes, évoluant au large, faisant des essais d'artillerie, de machine et de vitesse, pendant lesquels le chef d'état-major sur

qui était concentré tout le service courant de la division, n'eut pas une minute à lui. Ce surmenage l'enchantait, tant il était ardent au travail, mais la fatigue amenait dès cette époque les premiers symptômes d'une maladie de foie. Il fut récompensé de son zèle par la croix d'officier de la Légion d'honneur; et peu de temps après (le 1[er] mars 1870), par le commandement de l'aviso à vapeur le *Talisman*, devant rejoindre à la Martinique le contre-amiral Lefèvre, qui commandait la division des Antilles.

C'était la première fois que Courbet était investi d'un commandement. Il voyait enfin se réaliser un de ses vœux les plus chers et le plus ardemment poursuivi depuis son entrée dans la marine. Fier et glorieux d'être arrivé par son travail à mériter cette marque de confiance, il comprenait la responsabilité qui incombe au commandant de navire, maître absolu après Dieu de la vie de ses hommes. Il savait par expérience qu'il devrait veiller continuellement à la conservation de son navire et de son équipage, que les ordres qu'il donnerait dans une tempête ou dans le combat, seraient le salut ou la mort...

En prenant possession du navire, il s'était tracé une ligne de conduite de laquelle il ne se départit jamais dans la suite de sa glorieuse carrière. Il voulait, puisqu'il avait l'honneur d'être chef, inspirer la confiance à ses hommes par ses talents et son expérience, s'en faire respecter par la droiture de son caractère et sa justice, et s'en faire aimer par son dévouement et sa bienveillance; mais il avait également pris comme règle, d'exiger une obéissance

passive à ses ordres, et de réprimer sévèrement les fautes commises. Il veilla d'une façon presque paternelle aux préparatifs de départ, et à l'armement du navire. L'équipement, les approvisionnements, le matériel et le personnel, avaient été l'objet des



soins les plus judicieux, du choix le plus sévère. En officier expérimenté, il ne laissa rien en arrière.

Le *Talisman*, un des meilleurs avisos de la marine, était armé de six canons à longue portée, dont deux à barbette, et un de chasse ; il était monté par cent cinquante hommes d'équipage.

Le 30 avril, Courbet prenait la mer saluant de

Portrait de l'amiral Courbet.

toute son artillerie les côtes de France dont il s'éloignait pour deux ans.

La traversée se fit rapidement et dix jours après il mouillait en rade de Fort-de-France. Courbet se rendit alors près de l'amiral Lefèvre qu'il connaissait de longue date et se mit à sa disposition ; mais de graves évènements se préparaient en Europe, l'amiral contraint de visiter les différents ports des Antilles et de rentrer en France, confiait à Courbet le commandement de la station.

Sous l'empire, les trois grandes colonies la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion étaient régies par des gouverneurs appartenant à la marine; ils nommaient les maires, les adjoints et conseillers municipaux.

A l'avènement de l'empire libéral, les colonies demandèrent le suffrage universel. Rien n'était encore décidé dans les conseils du gouvernement, lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse.

On croira difficilement que les gouverneurs de nos possessions des Antilles ne reçurent avis de la déclaration des hostilités que par le paquebot francais arrivé le 3 août à la Martinique. La France était pourtant reliée à la Havane par un télégraphe sous-marin.

Cet oubli de la plus élémentaire prudence aurait pu avoir les plus graves conséquences, si les Prussiens avaient eu sur mer cette même hardiesse qu'ils déployèrent sur le continent (1).

(1) Toute la relation suivante est extraite du rapport que M. de Loisne, alors gouverneur de la Martinique, a bien voulu nous communiquer.

Trois bâtiments de guerre allemands mouillaient en juillet 1870 dans le golfe du Mexique, l'*Arcona*, frégate à vapeur de vingt-huit canons, la *Niobé*, frégate à voiles portant le même armement, et le *Météore*, aviso à vapeur de trois canons, dont un excellent canon Krupp.

Heureusement, le gouvernement prussien parut avoir, dès le début de la guerre, prescrit aux commandants de ses navires, d'éviter toute lutte avec la marine française, et de se réfugier dans les ports neutres. Dans la persuasion que l'escadre française des Antilles avait reçu l'ordre de couvrir nos colonies, la *Niobé* et l'*Arcona* se réfugièrent l'une aux Açores, l'autre dans un port de l'Amérique du Nord. Seul le *Météore* resta fièrement dans le golfe de Vénézuéla, où il donna la chasse à quelques bâtiments de commerce et même à un paquebot français. En décembre, l'amiral Lefèvre, qui commandait l'escadre, de retour à la Martinique, prescrivit au *Destaing* de le rechercher et de l'attaquer. Le *Météore* se trouvait en ce moment dans un port de la Havane.

Les deux bâtiments se livrèrent un brillant combat en dehors des eaux espagnoles, en vue de la capitale de Cuba, où ils rentrèrent tous deux désemparés et ne pouvant plus ni combattre ni naviguer. Le *Destaing* se couvrit de gloire dans ce combat; le *Météore* resta jusqu'à la fin de la guerre abrité dans le port neutre de la Havane, observé par un autre navire français, n'osant pas répondre à ses provocations ni recommencer une nouvelle lutte.

Le sémaphore de la Martinique avait signalé aux

premiers jours d'août un vapeur de guerre sans pavillon, marchant lentement, et paraissant faire des sondages en vue de nos côtes. Malgré les coups de canon qui lui avaient été tirés, ce vapeur ayant refusé d'arborer ses couleurs, on se persuada que c'était l'avant-garde de la flottille prussienne. Telle fut l'anxiété à Saint-Pierre, que presque toutes les familles qui possédaient des propriétés dans l'intérieur de l'île se hâtèrent de s'y réfugier. Sur l'ordre du chef de la colonie, M. le Menche de Loisne, les artilleurs et l'infanterie de marine se mirent en état de défense dans les forts, et le brave Courbet commandant l'aviso le *Talisman*, requis de rechercher le navire, appareilla pour se mesurer avec le bâtiment mystérieux qui disparut rapidement pendant la nuit.

Dès que M. de Loisne avait prévu la guerre, il avait pris les meilleures mesures pour repousser les attaques du dehors et assurer la paix à l'intérieur; il se félicitait d'avoir atteint ce double but, quand un évènement imprévu vint changer la face des choses et couvrir de ruines cette belle colonie.

Un noir qui se nommait Lubin, allié aux bonnes familles du sud de la Martinique avait été condamné aux assises de juin, à cinq ans de réclusion pour attaque nocturne et blessures graves, envers un commissaire de la marine.

Comme il n'y a pas de lieu de réclusion à la Martinique, on déporte à Cayenne ceux qui sont frappés de cette peine; mais le climat de Cayenne est, en général, funeste aux noirs des Antilles, et le Gouvernement français, sur l'avis du gouverneur, commua la peine en cinq années de détention.

Malheureusement, cette commutation ne fut pas de suite connue à la Martinique.

Les races de couleur, la race noire surtout, avaient été exaspérées de l'arrêt si peu rigoureux cependant de la cour d'assises envers un assassin ; et tous les insulaires, les yeux fixés sur la France, attendaient avec anxiété des nouvelles de la guerre.

A la fin d'août, on eut par les journaux de Cuba la nouvelle d'une prétendue grande victoire remportée à Gravelotte.

A Fort-de-France, tous se rendirent à l'hôtel du gouvernement, et pendant plus d'une heure, défilèrent avec enthousiasme devant le chef de la colonie. Celui-ci, tout en se montrant sensible à ces démonstrations patriotiques, s'était gardé de suivre l'exemple général, et de faire illuminer sa demeure.

Cependant, les journaux français apportèrent à la Martinique les nouvelles des défaites de Forbach et de Wœrth et des batailles indécises livrées sous Metz jusqu'au 18. L'anxiété fut extrême dans la colonie ; une crise financière y éclata ; le travail de la canne à sucre parut fort compromis ; les planteurs manquaient d'argent pour payer les salaires. Ce fut bien autre chose quand les télégrammes privés annoncèrent la captivité de l'empereur et la proclamation de la République !

Ces bruits qui n'avaient encore rien d'officiel, ne tardèrent pas à circuler dans l'île et y causèrent une grande anxiété. Le gouverneur résolut alors de prendre des dispositions militaires pour assurer partout le maintien de l'ordre, si les télégrammes privés étaient confirmés.

Les esprits commençaient à se calmer, lorsque le 22 septembre, à deux heures de l'après-midi, le maire de la Rivière-Pilote recevait la dépêche officielle annonçant la bataille de Sedan, la chute de l'empire, la proclamation de la République. Aussitôt la foule qui l'entourait poussa des cris de : « Vive la République ! » « Mort à Codé ! » et se dirigea vers l'habitation de ce créole, l'un des juges aux assises qui avaient condamné Lubin.

Le maire suivit les noirs qui réclamaient Codé. Celui-ci les avait vu venir de loin, et s'était en toute hâte sauvé dans les champs de canne à sucre, avec sa femme et ses enfants.

Un nègre du nom de Georges, dont la mémoire doit être pieusement conservée, avait été chargé par lui de veiller sur la propriété. Il se fit tuer courageusement sur le seuil de l'habitation dont il ne voulut pas ouvrir les portes et la foule se rua sur son cadavre pour chercher son maître.

Ne le trouvant pas, elle brisa les meubles et mit le feu aux bâtiments.

Il eût fallu agir tout de suite avec une extrême énergie ; au lieu de cela on perdit trente-six heures à parlementer.

Pendant cette inaction fatale, le feu était mis à d'autres habitations, le nombre des insurgés augmentait rapidement ; entraînés par leurs chefs, ils se croyaient assurés de se rendre maîtres de l'île et d'en chasser la race blanche. Les chefs leur disaient et répandaient partout le bruit que le gouverneur, ancien préfet de l'empire, était destitué ; que la colonie n'avait plus de chef, que la flotte était

retenue à Terre-Neuve et que les armées de France étaient anéanties.

Le gouverneur comprit qu'un mouvement qui préludait de la sorte devait être très sérieux ; et qu'il ne fallait pas se borner à envoyer des renforts à l'endroit où il venait d'éclater.

Courbet avait reçu de France un contingent de quatre-vingts matelots, pour le ravitaillement de la flotte laissée à Terre-Neuve. Il les arma, les mit sous les ordres du brave Mourat, commandant du *Magicien* et fit partir le *Magicien*, pour la Rivière-Pilote. Lui-même mit à la disposition du gouverneur tous les officiers et matelots dont il pouvait disposer, et les envoya occuper le littoral méridional de l'île.

Non-seulement il fallait employer la force matérielle, mais la force morale. A tout prix on devait restreindre dans le Sud le mouvement qui avait éclaté à la Rivière-Pilote et l'empêcher de dégénérer en une guerre de races. Le gouverneur n'hésita donc pas à demander aux villes de Fort-de-France et Saint-Pierre de lui fournir des compagnies de volontaires, blancs, mulâtres et noirs. Ces villes répondirent avec beaucoup d'élan à cet appel. Au fur et à mesure que les compagnies étaient formées, elles recevaient des armes et étaient dirigées les unes sur le centre, les autres dans les communes du littoral Sud ; de telle sorte que les insurgés allaient se trouver enfermés dans un cercle de troupes qui occupaient les contours d'une ellipse allongée, ayant pour points extrêmes : au Sud le Marin, au Nord le Saint-Esprit et le gros Morne. Chacun de ces détachements

devait vaincre l'insurrection sur leur territoire respectif, marcher ensuite devant eux et, poussant toujours en avant, cerner complètement, à un moment donné, tous les révoltés.

Après ces dispositions prises, le gouverneur qui avait conservé le commandement de concert avec Courbet, lui demanda d'embarquer fusils et munitions pour les distribuer sur les côtes. Il voulait aussi par là prouver sa confiance aux populations de couleur.

Beaucoup de familles blanches du Sud avaient fui, frappées de terreur..... Un bâtiment de commerce fut envoyé le long de la côte pour les ramener à Fort-de-France. Quelques-unes restèrent au péril de leur vie. Des dames firent preuve d'un courage admirable. Madame Duvallon et sa fille forcèrent par leur sang-froid les insurgés à sortir de chez elles. Aux révoltés qui lui demandaient des armes avec menace de mort, Madame Desmartinières répondait en tirant de son sein un crucifix, ces paroles sublimes dignes des martyrs : « Voici mes armes, je n'en ai pas d'autres. »

C'était une guerre étrange et difficile... Les noirs ne se montraient nulle part en plein jour. Ils ne suivaient pas non plus les routes et les sentiers où ils eussent pu rencontrer les troupes. Favorisés par l'ombre épaisse de la nuit, ils se glissaient à travers les cannes à sucre, vers les demeures des créoles, et leur œuvre de dévastation commencée, ils se retiraient vers d'autres lieux, fatiguant par des marches incessantes, les troupes lancées à leur poursuite, au milieu de ces champs, de

ces mornes et de ces bois remplis de serpents, où ils trouvaient un asile presque assuré.

Pendant six nuits, ce fut un spectacle affreux. L'île tout entière paraissait être la proie des flammes ; Fort-de-France était cerné par un cercle de feu qui l'éclairait comme en plein jour, la mer et le ciel reflétaient ces sinistres lueurs.

Les insurgés brûlaient les habitations ; ils tuèrent d'une façon atroce le sieur Codé, qu'ils finirent par découvrir après trois jours de recherches, dans les cannes à sucre.

Ils massacrèrent également quelques noirs qui s'obstinaient héroïquement à rester fidèles à leurs maîtres. Ce furent les seules victimes ; tout en le constatant, il faut ajouter qu'il est impossible de prévoir ce qu'ils eussent fait si, leur œuvre de destruction accomplie, ils avaient pu parvenir à s'emparer de Fort-de-France et de Saint-Pierre.

Un fait curieux et qui donne à réfléchir, c'est que les noirs qui s'étaient soulevés au cri de : « Vive la République », poussèrent simultanément le cri de : « Vive la Prusse ! qui nous a donné la République. »

Pour eux, la *République*, c'était le droit de tout faire : de tuer, de piller, d'incendier, et de se partager les propriétés, grâce aux Prussiens.

Il est avéré néanmoins que les Allemands n'ont été pour rien dans cette insurrection. Lacaille, chef habile, sut profiter des désordres graves qui s'étaient passés à la Rivière-Pilote, pour réveiller les haines de races, et exploiter dans un but d'ambition personnelle, les passions que la condamnation de

Lubin avait fait éclater dans le Sud. Mulâtre intelligent et rusé, il exerçait une très grande influence dans la contrée et passait pour sorcier. Il faisait prendre aux noirs des bains dont ils croyaient sortir invulnérables.

Lacaille était soutenu par un nègre hardi, vigoureux, la terreur de ses congénères. Lorsqu'après l'insurrection, le chef de la colonie eut promis deux mille francs à qui le livrerait mort ou vif, nul n'osa le dénoncer ; il resta longtemps caché dans les Mornes, toujours traqué, et toujours échappant aux troupes, par la connivence des noirs.

Un de ses compatriotes, qui avait à se venger de lui, s'obstina pendant un mois à le poursuivre, sans jamais pouvoir découvrir sa retraite.

Les inquiétudes des créoles étaient telles, que plusieurs notables prièrent avec instance le gouverneur de demander des secours aux Anglais. M. de Loisne s'y refusa, avec un patriotique orgueil, déclarant qu'avec le concours des villes et le dévouement des troupes et des volontaires, il était certain de vaincre rapidement l'insurrection.

Il fallait se hâter d'y réussir ; les troupes et les marins, après avoir repoussé les insurgés de toutes les communes du littoral, parvinrent à les refouler sur les Mornes du plateau central. Le lendemain de l'attaque des Mornes où s'étaient réfugiés les insurgés, leur chef Lacaille se rendit et fut conduit à Fort-de-France ; on eut beaucoup de peine à le protéger contre la foule qui voulait le massacrer. Circonstance singulière, il était écroué précisément au jour et à l'heure qu'il avait désignés, au début de l'in-

surrection, comme le moment où il entrerait victorieux à l'hôtel du Gouvernement.

Dès que l'ordre fut rétabli, le gouverneur promulgua un arrêté portant amnistie pour tous ceux, les chefs exceptés, qui n'avaient commis aucun crime de droit commun : assassinat, incendie, pillage à main armée, et qui n'étaient pas arrêtés :

« Je ne savais que faire, dit M. de Loisne, de ces prisonniers nègres, car les indigènes ne peuvent vivre enfermés. Ils étaient tous bien portants et cependant le médecin me dit : Ils mourront faute de soleil. On les promena dans les fossés du fort pendant deux heures chaque jour. Nos soldats faisaient la garde sur le haut des fossés avec le fusil chargé, prêts à tirer sur le premier nègre qui tenterait de fuir. La chaleur était telle qu'il fallait relever les soldats toutes les demi-heures et les munir d'un large chapeau de paille. Quant aux nègres, ils recevaient le soleil d'aplomb sur la tête. Grâce à cette singulière précaution, aucun d'eux ne mourut et personne ne fut même incommodé. »

Les plus coupables, condamnés à mort, furent exécutés dans le courant de l'année 1871 ; les autres pour la plupart furent déportés à Cayenne.

Lorsque les nouvelles des graves soulèvements que nous venons de raconter parvinrent en France, le ministre de la marine fit partir la frégate la *Victoire,* pour prêter son assistance au gouverneur et au commandant Courbet.

Lorsqu'elle arriva à la Martinique, cette île jouis-

sait de la plus complète tranquillité et le travail était repris partout.

A la suite de ces évènements le *Talisman* montra notre pavillon dans tous les ports de l'archipel des Antilles; d'abord à Port-au-Prince, où Courbet réclama du gouvernement haïtien le paiement d'indemnités dues à la France. Après avoir obtenu satisfaction, il visita successivement Port-Royal (Jamaïque), Santiago de la Havane, et enfin dans les premiers jours de juillet 1871, il mouilla dans les eaux de Saint-Domingue, pour porter secours à l'aviso le *Bouvet* qui s'était échoué sur un récif. Après avoir reconnu l'impossibilité de le renflouer, il revint à Fort-de-France donnant la remorque à l'*Amazone*, grand transport rapatriant des malades ou convalescents, et qui à peine parti pour la France était désemparé par un épouvantable cyclone.

Il y avait déjà deux ans que Courbet tenait la mer dans des pays chauds où la zone torride est si nuisible aux Européens et où la fièvre chaude fait de si terribles ravages ; sa plus grande douleur était d'avoir été constamment éloigné de son pays au moment où la marine française se couvrait de gloire dans les terribles épreuves de la guerre et particulièrement au siège de Paris.

CHAPITRE II

Rentrée du Talisman en France. — Courbet a Cherbourg. — Le capitaine de vaisseau. — Commandant de l'école de Boyardville. — Courbet chef d'état-major de l'escadre de la Méditerranée.

Au commencement de 1872 le *Talisman* rentrait en France. De Paris, où il déposait les rapports sur ses campagnes, Courbet se rendait à Abbeville. Il put juger, en traversant la France, de l'horrible tourmente qui avait passé sur son pays pendant l'espace de deux années ; ce pays qu'il avait laissé brillant par les arts et les sciences, riche par son commerce et son industrie, puissant par la gloire de ses armées jusqu'alors victorieuses, à présent brisé, ravagé, plus encore par l'absence de principes et par le souffle révolutionnaire que par l'invasion étrangère et la Commune.

« Enfin la France est devenue tranquille ; au moins « elle est à la veille de le devenir, écrivait Anatole.

« Cet immense danger passé nous permettra d'en« visager de sang-froid la profondeur de l'abîme où « notre pauvre pays est tombé. Tâchons de tirer de « cette succession inouïe de désastres sans précé« dent, quelques enseignements pour l'avenir.

« Le ferons-nous ?

« Après la guerre, je nous en croyais capables...

« ... Depuis la Commune, je me demande s'il

« n'appartient pas à d'autres générations que la nôtre « de relever le moral de la nation et de venger nos « armes !

« Quand je vois à Paris toute cette population « honnête de trois cent mille individus, se laisser « imposer la plus ignominieuse des lois par trente « ou quarante mille gredins, faute de nerfs pour « arrêter *elle-même* cette horde de malfaiteurs..... « C'est dans la faiblesse des bons que réside la prin- « cipale force des factieux! »

Tout était à refaire : armée, marine, matériel; l'armée se réorganisait, l'artillerie se perfectionnait, et on substituait aux canons rayés les canons se chargeant par la culasse, avec obus munis de détonnateurs ; les fusils nouveau modèle augmentaient le nombre et la portée des coups.

On sentait dans tout le pays comme un souffle puissant de patriotisme. Isolée, sans amis, sans alliés, ne comptant plus dans le concert européen, la France, malgré tous les obstacles, poursuivait son œuvre de résurrection. Elle pressait activement la construction de nouveaux forts, reconstituait une nouvelle armée ; la vitalité et les ressources de ce pays courageux, riche et travailleur, étaient telles que le commerce reprit florissant, malgré des traités de commerce ruineux ; des banques s'ouvrirent et devinrent prospères ; les emprunts contractés par le nouveau gouvernement furent cinquante fois couverts, malgré les cinq milliards de numéraire exportés en Allemagne. La confiance renaissait et sans provocation comme sans faiblesse on regardait, en songeant à l'avenir, la frontière de l'Est.

C'est à ce moment que Courbet fut appelé par la Majorité à Cherbourg pour présider aux expériences du *Bélier* (garde-côtes d'un nouveau modèle), et aux exercices de tactique navale récemment organisés par le Préfet maritime : le vice-amiral Penhoat.

Ce cours de tactique, en permettant au capitaine de frégate de développer ses savantes théories sur la manière de combattre en mer, fut, sans aucun doute, un des échelons de sa gloire. Sur l'ordre du ministre, des copies de ses remarquables conférences furent envoyées à Paris et dans tous nos ports militaires.

Courbet, porté d'office sur le tableau d'avancement, reçut le 11 avril 1873 sa nomination de *capitaine de vaisseau.*

Ses aptitudes comme conférencier, ses études sur le perfectionnement des armes de guerre et sa science comme tacticien, le désignèrent au choix du ministre pour installer et commander la nouvelle école de *Torpilles* qu'on venait de créer à Boyardville, à l'embouchure de la Charente.

Le 28 décembre 1874, Courbet arrivait à Rochefort ; le contre-amiral de Jonquière l'installait à son nouveau poste et lui remettait les différents services de l'école. « Il s'agissait d'étudier les moyens de remorquer des torpilles ou d'en lancer contre un navire, soit à l'ancre, soit en marche. » (Ganneron.)

Les torpilles sont d'invention récente ; les grands progrès réalisés en chimie depuis cinquante ans ont fait trouver ces explosifs violents dont l'industrie tira aussitôt parti.

On sait que la nitro-glycérine fut découverte en

1847 par M. Sabrero. Mélangée avec de l'argile ou de la silice poreuse, elle prend le nom de dynamite ; ce produit, dont la force d'expansion est considérable, était déjà employé dans les mines; elle est aujourd'hui en usage dans tous les grands travaux publics, où elle donne des résultats bien supérieurs à la poudre.

On s'en est servi pour le percement du Mont-Cenis et du Saint-Gothard.

Une des applications les plus remarquables de la dynamite est celle que l'on a faite pour briser les glaces des rivières.

Pendant le siège de Paris, on s'était servi du nouvel explosif pour débloquer les canonnières prises dans les glaces et rendre la Seine navigable ; industriellement on en fait aussi un grand usage : un navire de commerce échoué dans le port de la Nouvelle formait un obstacle à la navigation ; on se contenta d'immerger, à quelques centimètres de la coque, des paquets de cartouches. Après quelques explosions, le navire fut réduit en pièces, et la passe rendue libre.

Ces diverses applications attirèrent l'attention sur ces produits, et firent naître la pensée de les utiliser pour la défense de nos côtes et de nos ports. Divers essais furent tentés, des commissions nommées pour étudier les nouveaux engins. Courbet qui avait suivi pas à pas toutes les expériences déjà faites, avait une grande autorité pour fonder cette nouvelle école et lui donner l'impulsion nécessaire.

Toutes les puissances maritimes se préoccupaient de se garantir des attaques des flottes de guerre, de

se mettre à l'abri de leur formidable artillerie qui, dans une nuit, pouvait bombarder les forts et ruiner une ville, tandis que, protégés par leurs épaisses cuirasses, éloignés de 10 à 15,000 mètres de terre, et se déplaçant constamment, les vaisseaux sont plus assurés du succès, tout en ayant beaucoup moins à craindre.

C'est alors que l'on imagina les premières torpilles; elles n'étaient, dans le principe, que des corps remplis de poudre brisante et garnis d'amorces fulminantes, formant aspérites; on les immergeait à fleur d'eau ; elles devaient, au contact d'un corps et par le choc, faire explosion et détruire le navire qui les heurtait.

Ces premiers engins encore imparfaits furent vite abandonnés; ils ne répondaient pas aux espérances qu'on en avait conçues; ils étaient trop visibles et pouvaient se repêcher trop facilement.

D'un autre côté, ils se détérioraient sous l'influence de l'eau. A force d'études et de recherches, on perfectionna les premiers essais, et de nouvelles torpilles imperméables à l'eau furent composées avec des mélanges d'explosifs violents. Désormais celles-ci sont immergées à une certaine profondeur aux différents points des rades que l'on veut protéger, et elles sont rendues fixes au moyen d'une chaîne et d'une ancre qui les retient prisonnières; chacune de ces torpilles est reliée à la côte par un fil électrique, et au moyen de l'étincelle de Rhumkoff, on enflamme de très loin les amorces qui déterminent les explosions.

C'est un spectacle saisissant d'assister à l'une de

ces expériences, quand par une mer tranquille ne présentant qu'une surface unie, on amène un vieux bâtiment, débris de nos gloires passées, destiné à terminer là sa vaillante carrière. Rien aux alentours ne décèle le volcan dissimulé sous un calme trompeur ; mais tout à coup, sur un simple signe, et par une petite pression de main sur un bouton, une formidable explosion se produit, éventrant le navire lancé en l'air, et soulevant une énorme colonne d'eau qui retombe en bouillonnant, entraînant dans le gouffre qu'elle creuse, la carcasse tordue du vieux bâtiment, dont il ne reste plus que quelques épaves sur la mer refermée...

Il semble que Dieu, dans sa Providence, ait voulu faire disparaître la coutume barbare des guerres, chez les hommes, par l'excès même des moyens terribles qu'il met entre leurs mains. Les torpilles cependant ne tardèrent pas à entrer dans une voie de perfectionnement; aujourd'hui on en fait de plusieurs sortes : les torpilles remorquées, les dirigeables, les projetées, les automobiles et les portées. Nous ne décrirons que les deux dernières, d'un usage fréquent dans la marine actuelle.

1° *Torpilles automobiles* ou Whitead. — Ce sont de véritables petits navires, lancés par le torpilleur à 3 ou 400 mètres du but, et courant sur lui par l'action d'une machine à air comprimé qui actionne de petites hélices, pendant que le torpilleur s'éloigne au plus vite. Ces torpilles qui sont actuellement le plus en honneur et arment la plupart de nos torpilleurs, sont envoyées au moyen d'un tube, dans lequel elles ont été introduites par une faible

charge de poudre. Une fois à l'eau, elles prennent sous l'action de leurs propres hélices une vitesse considérable et atteignent le but, si elles ont été bien pointées.

2° *Torpilles portées.* — Celles-ci, plus anciennes que les précédentes, arment encore plusieurs de nos torpilleurs et la plupart de nos canots à vapeur.

Ces engins se placent dans un auguet ou écope qui s'ajuste à l'extrémité d'une lance.

Généralement, le torpilleur porte deux lances ou espars. L'espar est supporté par une sorte de fourche qui s'appelle aussi hampe, laquelle est mobile et peut s'avancer ou se retirer à peu près comme le bout-dehors d'un mât de beaupré. La torpille, réservoir à peu près cylindrique en cuivre, contient une charge de fulmicoton. L'amorce est faite avec du fulminate de mercure. Celle-ci s'enflamme au moyen de l'électricité. Deux circuits électriques peuvent amener l'étincelle, l'un au choc, l'autre à la volonté de celui qui manœuvre. Pour obtenir sûrement l'inflammation au choc, la torpille porte à son avant des antennes coupantes. Ces antennes, en mordant sur la carène du vaisseau ennemi, s'y appuient et, ramenées en arrière par le choc, elles pressent sur la touche électrique qui détermine l'explosion.

L'inflammation à volonté, nécessaire en cas de mauvais fonctionnement de l'autre circuit, ou encore si l'on veut essayer d'éviter le choc tout en étant à distance convenable, est déterminée par un commutateur électrique placé à la portée de la main du commandant du torpilleur.

Cela posé, passons à l'ensemble du dispositif.

Une hampe d'acier, longue d'environ 10 mètres, porte la torpille à son extrémité.

Lorsqu'on approche de l'ennemi, on pousse la hampe qui bascule ; la torpille se trouve par suite immergée de 3 mètres environ et s'approche de la carène du bâtiment ennemi. Lorsqu'elle arrive au contact, le choc détermine l'explosion comme nous l'avons vu plus haut ; la hampe est brisée, mais le torpilleur est indemne, et fait machine arrière pour se dégager au plus vite.

L'école des défenses sous-marines qui n'était encore qu'à ses débuts quand Courbet s'y installa, prit de suite un développement considérable ; le nombre des officiers qui demandaient à en faire partie augmentait tous les jours. Ce n'était pas cependant que le séjour de Boyardville fût bien récréatif ; l'établissement se composait de quelques baraquements isolés, construits au milieu des dunes sur lesquelles rien ne pousse, si ce n'est quelques maigres touffes d'herbes épineuses. Eloigné du village d'Oléron, situé à l'autre extrémité de l'île, aucun bruit ne venait rompre la monotonie de cette solitude où, pendant l'hiver, les pluies et les grands vents de mer augmentaient encore la mélancolie de ce désert.

« Mes officiers ne sont pas au milieu des roses à « Boyardville, écrivait-il à un de ses amis ; mais je « m'efforce, en leur prodiguant le champagne et le « foie gras, d'adoucir pour eux la solitude de la « situation. »

Exigeant et raide dans le service, ainsi qu'il le disait lui-même, le commandant de l'école était à

sa table ou dans son salon un maître de maison accompli, aimable, sans banalité, et s'entendant à merveille à mettre à l'aise les plus timides tout en maintenant les distances.

Une petite chapelle, aussi modeste que les autres baraquements, s'élevait au milieu des dunes de Boyardville, et chaque semaine un prêtre venait de Rochefort pour y célébrer la messe ; le commandant ne manquait jamais d'y assister, et il y assistait avec un livre, suivant fort attentivement les prières liturgiques.

Il ne perdait pas une occasion de répéter qu'un gouvernement, *quel qu'il soit,* ne saurait se maintenir « qu'en respectant, sans y toucher jamais, ce « qui se respecte si naturellement : *la religion, la « famille, la propriété.* »

« J'ai gardé entière ma foi de catholique, j'ai « toujours été croyant, » écrivait Courbet à un ami en 1876 ; plus il avançait dans la vie, plus sa foi devenait vive, réalisant la belle parole qu'avait dite de lui le lieutenant de Broglie en entrant dans les ordres : « Courbet nous reviendra, et quand il « reviendra, ce sera tout d'une pièce. Comme du « centurion romain, on pourra dire de lui : En « vérité, nous n'avons jamais vu tant de foi en « Israël. »

Courbet passa dans cet exil deux ans entiers, pendant lesquels il ne s'épargna pas, malgré les fièvres qu'il avait contractées dans le voisinage des marais salants; il améliora tous les services confiés à ses soins et obtint des résultats très satisfaisants.

A son départ, il reçut de tous les amiraux des

témoignages de satisfaction pour le bon fonctionnement de l'école. Appelé à la commission des défenses sous-marines, il y exposa ses vues et résuma, dans un rapport détaillé, les différentes améliorations, ainsi que la marche à suivre pour les continuer.

Il fut alors nommé membre-adjoint de l'amirauté et président de la commission chargée de recevoir et de faire les essais du matériel commandé à l'industrie dans les arsenaux maritimes.

En 1878, Courbet fut appelé aux fonctions de chef d'état-major de l'escadre cuirassée de la Méditerranée dont l'amiral Dompierre d'Hornoy prenait le commandement.

Cette escadre, l'une des plus fortes que l'on eût encore formées avec des navires blindés, devait se réunir à l'escadre de la Manche et comprendre neuf grands cuirassés.

Courbet embarqua sur le *Richelieu*, le plus grand navire de la flotte. C'est avec un légitime sentiment de fierté qu'il prit les hautes fonctions de chef d'état-major de cette imposante force navale. De mars en octobre 1878, on fit des évolutions et des expériences d'éclairage électrique et de tir. La flotte visita les îles d'Hyères, Marseille, Port-Vendres ; de là elle se rendit à Ajaccio où, après deux mois de manœuvres, les escadres se séparèrent et revinrent chacune à leur port d'attache : Cherbourg et Toulon.

Peu de temps après, l'amiral de Dompierre d'Hornoy, arrivé à la limite de son commandement, amenait son pavillon et était remplacé par l'amiral Cloué.

L'amiral de Dompierre d'Hornoy reconnut hautement les services que son chef d'état-major lui avait rendus et il adressa au ministre le rapport suivant :



« Le commandant Courbet a déjà été mon chef « d'état-major lorsque je commandais la division de « la Manche ; il a dépassé, si c'est possible, le bien « que j'attendais alors de son mérite.

« C'est aujourd'hui le capitaine de vaisseau le « plus complet que j'aie rencontré ; ce sera demain,

Le vice-amiral Dompierre d'Hornoy.

« si l'on veut, un de nos meilleurs officiers géné-
« raux.

« Marin de sentiment, d'expérience et de coup
« d'œil, connaissant à fond toute la science des
« diverses branches de notre organisation militaire,
« il est canonnier et a participé largement au sys-
« tème d'artillerie actuelle ; il a dirigé avec autorité
« l'école de Boyardville.

« Excellent chef d'état-major, grâce à son ordre,
« sa connaissance de tous les détails, sa surveil-
« lance de tous les instants et sa fermeté, il a, en
« outre, une faculté tout exceptionnelle, celle
« d'une rédaction prompte, facile, simple et surtout
« précise et claire.

« Energique au suprême degré, il n'a qu'un but,
« le bien du service, et, si on le laissait faire, il y
« sacrifierait sa santé. Je le propose le premier pour
« le grade de contre-amiral, parce que je n'en con-
« nais pas de plus capable. »

Courbet, par une exception due à son mérite, conservait le poste de chef d'état-major sous le commandement de l'amiral Cloué, ce qui était sans précédent dans la marine ; il lui fallut cependant beaucoup de dévouement, car les fonctions de chef d'état-major, si brillantes qu'elles soient, entraînent avec elles tant de fatigues, de responsabilités et de travail que sa santé aurait eu plus besoin de repos que de reprendre un fardeau si lourd.

L'escadre fit des évolutions dans le golfe Juan, se rendit à Cannes, à Nice, à Toulon, puis à Brest et à Cherbourg pour assister aux concours régionaux.

Cette exhibition de l'escadre plaisait peu à Cour-

bet; c'est même avec un certain dépit qu'il écrivait : « Partout où débarque la ménagerie Bidel, on « voit poindre nos mâts. »

Pendant le cours de cette campagne, un accident vint encore relever le prestige de Courbet en lui donnant l'occasion de montrer son savoir-faire dans les circonstances difficiles.

La *Surveillante* s'était malheureusement échouée sur un rocher ; le renflouage présentait de grandes difficultés et semblait devoir être très long. Après quelques jours de travail, Courbet réussit à la remettre à flot, tant il avait agi avec promptitude et habileté dans cette opération délicate.

« Il est impossible, disait l'amiral Cloué, de ren« contrer un officier plus complet que le comman« dant Courbet ; c'est un excellent marin ayant « beaucoup de coup-d'œil, de décision et de com« mandement. Homme instruit, esprit méthodique, « aucune partie du service ne lui est étrangère, et il « est très fort sur presque toutes. Très au courant « de tout ce qui tient à l'organisation et à la conduite « des escadres, il est certainement appelé à y rendre « dans le grade supérieur les services les plus « sérieux.

« J'exprime de nouveau la conviction profonde « qu'en proposant pour l'avancement ce remar« quable officier, j'agis dans l'intérêt du corps de la « marine. Je le propose avec instance pour le grade « de contre-amiral. »

De plus, l'amiral obtint la croix de commandeur de la Légion d'honneur qui fut remise à Courbet le 23 juillet 1879.

Comme il se proposait de prendre quelques jours de loisirs, l'amiral Jauréguibery, ministre de la marine, le faisait appeler pour lui offrir le gouvernement de la Nouvelle-Calédonie.

Ce poste, tout à fait en dehors de son tempérament, à lui, homme de mer, aimant son métier, n'aspirant qu'à naviguer, ne le séduisait certes pas. Il n'avait jamais songé administrer une colonie, devenir un fonctionnaire, s'occuper de questions d'agriculture, de finances, de commerce, d'enseignement. Il était tout prêt à refuser, si le ministre ne lui eût fait sentir que ce serait le désobliger et qu'il avait compté sur son dévouement.



CHAPITRE III

Courbet gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. — Description et histoire de la Nouvelle-Calédonie. — Les Missionnaires.

Courbet ne s'illusionna pas sur les difficultés qu'il aurait à surmonter, dans cette colonie lointaine peuplée de repris de justice libérés, de forçats et de Canaques encore anthropophages; mais en homme de devoir, il ne recula pas devant la tâche qu'on lui confiait. Cependant, avant de partir, il exposa franchement au ministre la ligne de conduite qu'il entendait suivre :

La Nouvelle-Calédonie, écrit J. de la Faye, était évangélisée par les Pères Maristes, et pour rien au monde Courbet ne voulait se faire l'exécuteur des basses œuvres ministérielles; de même que Sonis avait écrit à ce propos : « En entrant dans l'armée j'ai fait le sacrifice de ma vie; mais je n'ai pas entendu faire celui de mon honneur. » Courbet dit résolûment à l'amiral : « Je suis catholique par conviction et par héritage. Si vous comptez sur moi pour faire exécuter les décrets vous vous trompez. Cherchez quelqu'un de plus complaisant. » Le ministre ne le laissa pas achever : « Partez tranquille, lui répondit-il, il n'est pas question de décrets en ce moment; mais nous avons besoin d'un homme

éclairé sur qui nous puissions compter. » Et il signa la nomination, le 26 mai 1880.

Le 21 juin, Courbet s'embarquait à Brindisi, sur un des paquebots anglais qui font le service d'Australie; l'aviso le *Destrées* devait l'attendre à Sidney pour le conduire à Nouméa.

C'est toujours divertisant pour un officier de marine, de voyager comme passager sur un paquebot, d'être sur son élément sans avoir à se préoccuper de rien. La nuit, la force de l'habitude vient réveiller Courbet; il monte alors sur le pont, se trouve désorienté, et ne s'explique pas que naviguant, il n'ait autre chose à faire que manger, dormir et observer ses compagnons.

C'est à ce dernier passe-temps que se livra le fin penseur Courbet, et dans ses lettres il écrit fort spirituellement (1) :

« Ce sont d'abord de jeunes anglaises qui ne « brillent pas par l'ampleur des formes ; les profils « sont ratés ; je ne vois guère de bien saillant qu'une « paire de dents du plus bel ivoire vers le milieu de « la mâchoire supérieure, et des pieds avec lesquels « il est impossible de perdre l'équilibre. Ensuite « trois familles de laboureurs australiens formant « ensemble un stock de vingt-huit convives; une « douzaine de négociants de la Nouvelle-Galles, un « dompteur et sa ménagerie, un industriel qui va « monter le diorama de la guerre du Zululan, quel- « ques chercheurs d'or, et un Monsieur qui en a « trouvé et qui exploite une mine très riche, à une

(1) Lettre publiée par Félix Julien.

« petite distance de Melbourne ; enfin un pasteur « embarqué à Pointe-de-Galles, dont l'arrivée a été « saluée avec enthousiasme par les réformés, qui



« ont maintenant leur office et leur prêche le « dimanche, tout comme sur la terre ferme... »

A Sidney, il trouva l'aviso le *Destrées* qui l'attendait, et le 8 août il entrait en rade de Nouméa où son arrivée était saluée par l'artillerie des forts et des vaisseaux en rade.

Courbet débarque à la Nouvelle-Calédonie.

Le jour même, il se rendit en grande pompe au palais du gouverneur; le commandant Olry lui remit publiquement tous les pouvoirs; Courbet répondit aux souhaits de bienvenue avec la plus grande cordialité.

Aussitôt, suivant son habitude, il commence à étudier sérieusement dans les moindres détails l'histoire du pays, les mœurs des habitants, les richesses de l'île, les difficultés comme les ressources de toutes les branches de l'administration.

Nous avons de lui un travail intéressant sur la colonie dont il résumait ainsi l'histoire :

« *Découverte de l'Ile.* — La Nouvelle-Calédonie, l'île la plus considérable de l'Océan Pacifique si l'on en excepte la Nouvelle-Zélande, a été découverte le 4 septembre 1774 par le navigateur Cook.

« Le point reconnu d'abord fut un cap de la côte orientale. Après quelques jours de croisière, ayant abordé une île plate qu'il nomma *Pin,* à cause d'un sapin gigantesque, Cook avec les deux bâtiments l'*Adventure* et la *Résolution*, vint jeter l'ancre dans l'îlot au nord de Balade.

« Des relations fréquentes et amicales s'établirent avec les indigènes dont les nombreuses pirogues ne cessaient de faire des échanges avec les navires; pendant que l'on renouvelait l'eau, des recherches curieuses pour l'histoire naturelle, ainsi que l'étude des mœurs des habitants se poursuivaient avec ardeur; avant de quitter les environs de Balade, Cook planta un groupe de cocotiers, près du village de Baïaup.

« Le hardi navigateur, en sortant du grand récif

de corail, voulait tourner l'île au Nord ; mais, ayant remarqué que le banc de corail s'étendait à perte de vue, il rebroussa chemin et suivit la côte vers le Sud-Est. Arrivé par le travers du massif de Kueloui qu'il nomma cap de la Reine-Charlotte, il resta quelques jours au mouillage d'Œmère et trouva au Sud l'île qu'il nomma l'île *des Pins*, à cause de la grande quantité d'arbres de cette essence qu'elle produit.

« La relation des découvertes de Cook excita le zèle de la France et le célèbre La Pérouse commandant l'*Astrolabe* et la *Boussole* mit à la voile en 1788 avec ordre du roi Louis XVI d'explorer avec soin la Nouvelle-Calédonie et de faire un rapport complet des ressources de la terre.

« On sait que les dernières nouvelles de La Pérouse sont datées de Botany-Bay. Après le désastre de Vanikoro, les recherches prolongées demeurèrent infructueuses, on ne retrouva pas même la trace des navires ; et il paraît certain qu'ils n'abordèrent pas à la Nouvelle-Calédonie.

« Lorsque Louis XVI voulut en 1791 envoyer à la recherche de La Pérouse, le contre-amiral Bruay d'Entrecasteaux, avec deux frégates la *Recherche* et l'*Espérance*, partait de Brest, le 29 septembre 1791 et arrivait en vue de l'île des Pins le 16 juin 1792. Il longea les récifs de la côte occidentale en remontant au Nord sans pénétrer dans les passes, et fit dresser sous voiles, la carte de l'île.

« L'amiral reconnut plusieurs îlots au Nord, détermina la position du récif qui porte son nom, et constata l'existence du port Saint-Vincent qu'il nomma

Havre-Trompeur, parce qu'il ne put en découvrir la passe; puis continuant à visiter les archipels à l'Ouest et au Nord il arrivait à Balade, premier mouillage de Cook. Pendant cette relâche le capitaine de Kermadec étant mort, on l'enterra de nuit dans l'îlot de Poudonié, dans la crainte que les indigènes anthropophages ne vinssent à découvrir son corps pour leurs abominables festins.

« En 1793, ou suivant d'autres en 1805, le capitaine Kent du *Buffalo* découvrit le port Saint-Vincent sur la côte Ouest de l'île ; et aux nombreuses découpures de l'île il pressentit les baies de Dumbéa et de Nouméa qu'il ne reconnut pas néanmoins.

« Le commandant Dumont-d'Urville détermina, en 1827, l'extrémité Nord des récifs qui prolongent la Nouvelle-Calédonie. Le 15 juin, il reconnut les îles *Loyalty* aperçues en 1805. »

Le 3 mai 1843, Mgr Douarre, évêque d'Amata, montait à bord de la frégate l'*Uranie,* commandée par le futur amiral Bruat, pour aller fonder la mission de la Nouvelle-Calédonie. Pendant cette longue traversée, le missionnaire et le marin se lièrent d'une étroite et indissoluble amitié. A la hauteur de la Plata, une tempête imprévue et terrible surprit le navire; le vent s'engouffrait dans les voiles, le danger était imminent. Bruat, au moment de voir le bâtiment s'abîmer dans les flots, s'adresse plein de foi à son ami : « Priez, lui crie-t-il, que le vent emporte les voiles et que le péril cesse ! » L'évêque jette à la vague une médaille de la Sainte Vierge et dit avec ardeur : « Que le vent emporte les voiles ! » Aussitôt l'ouragan les déchire et les arrache des

vergues. Le navire était sauvé. En octobre, il entrait dans les eaux de la grande île de Nukahiva (1).

L'amiral Dupetit-Thouars détacha un des cinq navires, le *Bucéphale,* commandé par M. de la Ferrière, pour conduire le prélat à Wallis et de là en Calédonie ; le 21 décembre 1843, Mgr Douarre « se prosternait sur cette terre tant désirée », avec les RR. PP. Viard et Rougeyron et deux frères qui formèrent le noyau de la mission devenue le centre de la Nouvelle-Calédonie.

Au jour de Noël le saint sacrifice fut célébré pour la première fois sur cette terre des Canaques et le 21 janvier 1844, le commandant de la Ferrière arborait au-dessus du nouvel établissement, pauvre maison de 14 mètres sur 7, avec toit de joncs et murailles d'argile, le pavillon français, qui devra attendre dix ans l'intervention de la France, secouée par tant de révolutions successives !

« Les missionnaires restaient seuls, sans le secours d'aucun homme civilisé, sans défense et presque sans ressources, dans une contrée dénuée de tout, chez un peuple féroce et anthropophage. »

La famine, l'assassinat par le fer et le feu, les guet-apens des sauvages qui venaient avec des lances, des casse-tête et des frondes, vociférer autour de la demeure des missionnaires, les audacieuses tentatives même de ces farouches Canaques étaient autant de dangers que Mgr Douarre affronta sans reculer jamais. « Il allait partout, raconte le P. Rou-

(1) *Marins et Missionnaires, conquête de la Nouvelle-Calédonie,* P. de Salinis, S. J.

geyron, et revenait sain et sauf : ce qui ne peut s'expliquer que par une puissance surnaturelle dont les sauvages subissaient la réelle influence. »

La Providence ménageait aux missions de l'Océanie un secours inattendu ; le capitaine Marceau avec un riche négociant du Havre, M. Marziou, fondait la *Société de l'Océanie* dans le noble but de protéger les missions catholiques et avec l'espoir d'organiser un jour une marine religieuse. Dans le séjour qu'il fit à Toulon, le grand chrétien avait connu Mgr Douarre, premier vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, qui avouait avec Mgr Rouchouse l'impossibilité d'évangéliser l'Océanie sans un bâtiment consacré aux besoins de la mission.

Devant cette assurance, Marceau n'hésita plus ; il sollicita du ministre un congé illimité. Craignant de perdre un officier de cette valeur, le ministre refusa ; et Marceau, « prêt à tous les sacrifices, » se résignait à attendre les moments de Dieu. Au bout de plusieurs semaines de prière et de travail, ayant acquis la certitude qu'il n'obtiendrait pas son congé, il résolut de donner sa démission et de briser son glorieux avenir pour le service des pauvres sauvages et des missionnaires.

Le ministre, surpris d'abord puis profondément ému d'une telle générosité, envoyait au noble marin le congé qu'il avait demandé, lui conservant, avec son rang dans la marine royale, la même solde et les mêmes droits à l'avancement que s'il y était demeuré. Par cette faveur inattendue, la Providence récompensait le dévouement de Marceau et aussi la foi de sa respectable mère qui, à la nouvelle de sa

démission, avait répondu : « J'aime mieux voir mon fils bien-aimé le dernier sur le martyrologe (1) que le premier sur la liste des amiraux. »

Après mille péripéties dont le détail est plein d'intérêt (2), un beau et grand navire, béni par Mgr de Hercé, évêque de Nantes, arbore le pavillon bleu et blanc de la *Société de l'Océanie*. Le commandant lui donne le nom symbolique d'*Arche-d'Alliance*, fait placer à la proue un buste grandeur naturelle de Notre-Dame de la Compassion et met à la voile le 15 novembre 1845.

En arrivant dans les parages de la Patagonie, où Mgr Rouchouse avec vingt-six missionnaires avait été enseveli sous les flots, les ecclésiastiques célébrèrent à bord un service exceptionnel.

Notre sujet ne nous permet pas de suivre le navire missionnaire ; nous dirons seulement que le zèle du commandant fut stimulé lorsqu'il connut à Taïti le cruel martyre de Mgr Epalle, criblé de coups de hache, de casse-tête et de lance par les anthropophages de l'île Isabelle (archipel de Salomon) qui destinaient le corps du saint évêque à leurs festins de cannibales.

Les différentes îles se réjouirent grandement des secours apportés par l'*Arche-d'Alliance* aux missions délaissées. Dans quelques peuplades même, les chefs indigènes reçurent favorablement les *Popés* (Papistes), surtout dans les lieux déjà embaumés par

(1) On sait que le *martyrologe* est un catalogue où l'Eglise inscrit sous une courte légende, les noms des martyrs et des autres saints.

(2) *Vie de Marceau*, par un de ses amis.

la charité héroïque de Mgr Bataillon et des PP. Roudaire et Violette.

Plusieurs fois le commandant fut contraint de prendre part à la cérémonie du *kava,* dans laquelle la moindre infraction aux usages semblerait « sauvage aux sauvages eux-mêmes (1). »

A Wallis, devenue entièrement catholique après six années d'apostolat, plusieurs indigènes sollicitèrent la faveur de suivre l'*Arche-d'Alliance* pour aider aux missions. Un jeune homme de quinze ans, retenu par ses parents, s'échappe en secret et blotti à fond de cale il attend le départ. Comme on lui en faisait des reproches : « Je voudrais bien savoir, répondait-il, si notre saint évêque et nos missionnaires ont attendu la permission de leurs parents pour venir nous sauver du paganisme. »

A Futuna, arrosée par le sang du Bienheureux Pierre Chanel, prêtre Mariste, premier martyr de l'Océanie, l'équipage assistait à une messe solennelle dans une église bâtie par les quatre assassins convertis, sur le lieu où le saint a versé son sang.

(1) Un voyageur raconte ainsi la cérémonie du *kava* : « Après que les chefs et les notables de l'assemblée se sont réunis et placés en cercle, deux ou trois jeunes filles au centre de la circonférence se lavent la bouche ; puis elles broient entre leurs dents la racine dure et desséchée du kava, jusqu'à ce qu'elles en aient une quantité suffisante pour tous les assistants. A mesure que les boulettes sont mastiquées, elles les déposent dans un vase ; puis avec une poignée de filasse provenant de l'écorce, elles mélangent la racine avec de l'eau, enlèvent avec adresse les parties ligneuses qui surnagent, et remplissent une coupe de noix de coco de cette liqueur en se servant de la filasse comme d'une éponge. On doit boire lentement le contenu de la coupe et jeter ensuite au loin la noix de coco, sans la rendre à celle qui l'a offerte. »

Enfin le 19 janvier 1847, les missionnaires de Balade qui attendaient le navire avec une émotion facile à comprendre, reçoivent dans des transports de joie l'*Arche-d'Alliance* et les pieux matelots.

Marceau n'eut pas le bonheur de rencontrer son saint ami, Mgr Douarre : il était parti pour la France avec l'équipage de la *Seine* (230 hommes) sauvé près de Balade par le dévouement du saint missionnaire, qui allait demander à nos grandes villes l'obole nécessaire à sa gigantesque entreprise.

En cette même année 1847, les missionnaires sans cesse attaqués par les naturels, étaient à bout de force et se préparaient au martyre, lorsqu'une voile parut à l'horizon ; le passage providentiel de la corvette la *Brillante* permit aux Pères d'abandonner momentanément la Nouvelle-Calédonie ; ils se réfugièrent à Amaton (Nouvelles-Hébrides). Mais, dès 1848, l'*Arche-d'Alliance* ayant touché à Sidney, le P. Rougeyron et ses compagnons d'apostolat supplièrent le commandant Marceau de les reconduire chez les Canaques. Le pieux marin était digne de comprendre le zèle des missionnaires.

Au commencement de 1851, l'*Alcmène* vint mouiller à Balade. C'est pendant le séjour de ce bâtiment que les indigènes massacrèrent l'équipage d'une chaloupe envoyée à dix lieues pour faire une reconnaissance hydrographique, sous les ordres de MM. Devarenne et de Saint-Phalle. Ces deux officiers tombèrent les premiers, et des quinze matelots trois seulement purent regagner l'*Alcmène*. Le commandant d'Harcourt envoya sur-le-champ une centaine d'hommes : les plantations, les cases, les

pirogues furent détruites et l'on put tuer une vingtaine d'indigènes.

Ces évènements, les rapports des commandants, le besoin d'une colonie lointaine destinée aux établissements pénitentiaires décidèrent le gouvernement à s'emparer de l'île.

En conséquence, le 1er mai 1853, ordre était donné au contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef la division navale de l'Océan Pacifique, de mettre ce projet à exécution.

L'expédition avait été entourée de mystères ; l'amiral tenait directement du Ministère de la marine et même du cabinet de l'Empereur, les instructions cachetées qu'il ne pouvait ouvrir que peu à peu. Après s'être entendu avec l'évêque et les missionnaires, l'amiral devait s'assurer que le pavillon anglais ne flottait pas sur un point quelconque de l'île, et en ce cas, se hâter de prendre possession au nom de la France de la Nouvelle-Calédonie (1), s'y établir sur un pied de défense, se placer le plus près possible de la mission et commencer un blockaus.

L'amiral arrivait à Pouebo le 24 septembre 1853, après avoir franchi, sur la corvette le *Phoque,* la grande ceinture de coraux qui entoure la Nouvelle-Calédonie, et le jour même envoyait chercher l'évêque-missionnaire, Mgr Douarre. Hélas ! il était mort depuis plusieurs mois ; mais les Pères, et en particulier le P. Rougeyron, indiquèrent Balade comme le point le plus convenable à l'établissement. C'est

(1) Les détails les plus curieux comme les plus émouvants de cette prise de possession, sont relatés dans le bel ouvrage du P. de Salinis, S. J. : *Marins et Missionnaires.*

là en effet que grâce au dévouement héroïque des Maristes, les PP. Forestier et Montrouzier, l'amiral put acheter un terrain. Le 24 septembre, en présence de cent cinquante Canaques chrétiens et d'un grand nombre de naturels venus en curieux, entouré de son état-major, d'un détachement en armes et de canots également armés, il prit officiellement possession de la Nouvelle-Calédonie qu'il déclare « être à partir de ce jour terre française et propriété nationale. » Le pavillon français fut hissé à ce moment en tête du mât de la mission et salué de vingt et un coups de canon.

Dès le 26, après avoir installé à terre un détachement armé pour la garde du pavillon, l'amiral sortait par la passe de Balade, se dirigeant vers l'île des Pins où les bâtiments anglais s'arrêtaient souvent pour acheter du charbon et du bois de sandal, et dont il importait de prendre également possession. Déjà depuis plusieurs mois, des résidents anglais établis près de la mission (dont le Supérieur était le véritable chef de l'île des Pins) entretenaient des relations amicales avec le roi canaque. Aussi, par le conseil des missionnaires, le monarque indigène s'était retiré dans l'intérieur de l'île ; bien plus, ce roi Vendegou ou Zimi était résolu à traiter avec la France, qui promettait de lui garder son autorité sur les tribus et de le protéger contre ses ennemis, s'il voulait faire sa soumission. Pendant que le missionnaire portait au Canaque les dernières propositions, l'amiral Febvrier-Despointes, averti du consentement donné par Zimi, quittait le *Phoque* en tenue civile ; et revêtant l'uniforme lorsqu'il touchait la

terre, il prit possession de l'île des Pins au nom de la France et arbora le pavillon français au-dessus de la mission, sous les yeux même du *Hérald*, corvette anglaise qui attendait le départ du *Phoque* pour s'emparer de l'île.

C'était le 29 septembre, fête de saint Michel archange et patron de la France.

L'amiral, en quittant la Nouvelle-Calédonie, y laissait le *Prouy*, bientôt rallié par la *Constantine* dont le commandant, M. Tardy de Montravel, assura et compléta notre prise de possession ; des voyages de circumnavigation, où l'on mouillait chaque soir dans l'une des nombreuses baies que dessine le contour des terres, se firent successivement par des bâtiments de la division navale, et la baie de Nouméa sur la côte Sud-Ouest fut choisie pour y fonder Fort-de-France. Les premiers travaux furent destinés à construire le fort de *Constantine*, ainsi nommé du bâtiment dont l'équipage avait surtout contribué à l'établissement.

Dès 1855, on commençait à concéder des terres aux colons, dans les environs de Fort-de-France. Les missionnaires, en particulier, obtinrent près de Dalari 3,400 hectares pour y bâtir, à leurs frais, un village destiné à servir de poste avancé contre les sauvages, et de centre de civilisation aux indigènes chrétiens, amenés de la côte Est par le supérieur de la mission, le R. P. Rougeyron. Cette population augmenta rapidement; son concours fut surtout précieux dans les premiers temps, ils guidaient nos troupes dans les expéditions.

Cependant il y avait bien loin de la tranquillité

relative maintenue à quelques kilomètres à peine des forts occupés par nos soldats, à la soumission de l'île ; de nombreux et sanglants épisodes venaient à tout moment jeter l'alarme parmi les colons. L'insurrection de 1868 eut un caractère particulier de gravité, car, d'après des renseignements certains, les sauvages avaient le projet bien arrêté de massacrer tous les blancs. Une expédition de vingt-cinq jours habilement conduite réduisit enfin les Canaques, et l'on profita de la paix pour rechercher les terrains aurifères et exploiter les mines de charbon.

En 1872, le commandement militaire est créé dans la colonie ; le gouverneur est en même temps commandant de la division navale. Une seconde loi désigne la presqu'île Ducos comme lieu de déportation dans une enceinte fortifiée.

Fort-de-France prit le nom de Nouméa.

Le calme ne fut pas de longue durée. D'affreux actes de cannibalisme, une résistance désespérée de la part des sauvages Canaques, ne fut terminée qu'en 1879, après des luttes prolongées.

Nouméa connut, elle aussi, le régime municipal, et cette population si peu homogène, composée de colons, de libérés, de blancs, d'hommes de couleur, dut élire un conseil et fut dotée du suffrage universel !... Il ne faut donc pas s'étonner que l'amiral Courbet, habitué à la forte et noble discipline de la marine, se soit effrayé d'abord, puis bientôt lassé, des difficultés nouvelles et sans nombre, contre lesquelles il allait cependant lutter avec sa tenace persévérance.

CHAPITRE IV

Le Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.

Courbet administrateur, se met à sa lourde et difficile besogne de toute l'ardeur de son âme entièrement sacrifiée à tous les devoirs ; il étudie avec soin *toutes les questions* intéressant la colonie.

Nous avons eu entre les mains un travail long et minutieux sur les productions naturelles de la Nouvelle-Calédonie, le mode le plus avantageux de culture, et les conditions à faire aux colons, puis aux libérés qui se conduisent bien. Un second document indique les gisements d'or, de nickel, de cuivre et de dix-neuf autres minéraux ; l'amiral connaît la situation de chacun des groupes, le rendement que l'on peut en espérer et les frais d'exploitation. Il demande la création d'une école de mineurs.

Il veille avec plus de sollicitude encore à la bonne police dans la colonie ; des rapports nombreux sur les abus à réprimer forment une série de documents qui attestent le zèle du gouverneur ; il n'hésitera pas à suspendre un inspecteur pour ivrognerie et tapage nocturne ; mais d'autre part, ayant reçu des récits et des plaintes vagues, il les annote en marge de ces mots significatifs : « Des noms, des noms ! des faits, des dates ! » et se

refuse d'accepter les accusations sans preuve suffisante.

Il envoie fréquemment au ministère le compte-rendu des affaires. Tous les rapports très remarquables, sont suivis d'*un résumé* qui rappelle par ordre ce qui précède.

Punitions insuffisantes pour les incorrigibles (quelques-uns sont à la *quarantième* récidive après cinq mois de punition) ; les surveillants eux-mêmes ne peuvent rien, depuis qu'un décret a supprimé les peines corporelles et la peine capitale en cas de récidives renouvelées et graves. « Il est bon, écrit Courbet (16 octobre 1880), d'écrire des tartines sur la colonisation pénale et de devenir directeur des colonies avec ce boniment-là ; il est aisé de pontifier sur la matière, dans un bureau de la rue Royale et de lancer des anathèmes... quand on se frotte à la pratique, on aperçoit vite le défaut de la cuirasse. C'est à Cayenne d'abord, puis ici qu'on aurait dû envoyer M*** ! » « Qui sait, ajoute-t-il dans la même lettre, si un de ces jours il ne nous faudra pas réprimer de graves désordres par la baïonnette et le chassepot, faute d'avoir appliqué en temps opportun quelques bons coups de garcette, sur les épaules de quelques incorrigibles. »

Et dans une lettre du 16 mars 1881, nous lisons : « En quittant Paris, j'avais la confiance de trouver ici une rude corvée; mes premières impressions l'ont confirmée. Aujourd'hui mieux éclairé après sept mois d'expérience, je dois reconnaître que tout dépasse mes prévisions...

« Insulter les surveillants, sauter à la gorge de

ceux qui ne se défient point : voilà les prouesses journalières ; et de temps en temps, une bonne petite évasion...

« Ah ! nos philanthropes doivent se frotter les mains, leur succès est complet... C'est sur le terrain qu'il faudrait voir ces généreux protecteurs de l'*humanité souffrante*. Qu'on nous envoie donc *** et les coadjuteurs M. * et M. * et après eux toute la clique *sensibilifibre*... Pour moi, habitué depuis cinquante-quatre ans bientôt, à croire que le but des lois est de protéger les honnêtes gens contre les voleurs et les assassins, je ne saurais emboîter le pas derrière ce troupeau d'illuminés ou d'ambitieux. »

Les évasions se multipliaient ; l'amiral, après avoir étudié les faits, remarque qu'elles sont favorisées par le costume des condamnés, trop semblable à celui de l'ouvrier libre, puis par la connivence des camarades. Ces malheureux forment entre eux une sorte de franc-maçonnerie ; à leurs yeux, le *seul* crime est la délation ; pour être *libres*, ils se figurent (et ils sont en cela d'accord avec tous les francs-maçons) qu'ils doivent être ESCLAVES et SOLIDAIRES les uns des autres.

L'amiral, pour remédier à ce danger, propose de rendre responsables des évasions, ceux qui habitent la même case ou font partie du même chantier, comme aussi de les faire participer à la prime de capture.

« Lorsque la transportation lui donne quelque répit, le Conseil municipal se charge d'occuper ses loisirs... Dans ces dernières années, on a commis des imprudences irréparables, on a tout fait pour

rendre la population libre insupportable, et pour anéantir la discipline des condamnés... Il a suffi d'un trait de plume pour supprimer les pouvoirs extraordinaires du gouverneur, instituer un Conseil municipal élu, promulguer la loi sur la presse, etc. »

L'amiral ne cesse de prévenir le ministre que « la liberté de la presse est exploitée par quelques meneurs, au détriment de la majeure partie de la population... » Aussi doit-il sans cesse annuler les délibérations du Conseil de Nouméa ; il en donne dans une lettre intime la raison :

« Trois amnistiés et une demi-douzaine de libres-penseurs forment la majorité ; et *nous sommes ici dans le mouvement,* quand il s'agit de revendiquer avec rage l'application des décrets Ferry (1), ainsi que la remise aux écoles communales d'un superbe local occupé par l'école et l'orphelinat des Frères. »

L'amiral soutient les religieux dans leur sublime tâche, et revendique pour eux la justice due à tout citoyen français, et qu'on leur refuse arbitrairement.

Aussi juste pour les indigènes canaques que pour la population libre, Courbet constate, déplore et se propose d'améliorer les mauvaises conditions de recrutement.

Souvent le navire qui va chercher les travailleurs emporte de menus objets, des couteaux, du tabac, des fusils même, et profite du désir qu'ont les Canaques de posséder ces trésors pour les embarquer, sinon absolument de force, du moins trop

(1) Expulsion violente des religieux de leurs domiciles.

légèrement. On a souvent retenu ou accepté de tout jeunes gens, qui, pour fuir un châtiment mérité, échappent à leurs parents.

De plus le recrutement devient parfois dangereux ; car, outre le fusil, que le recruteur donne en échange de tout engagement, on remet encore une arme à chaque ouvrier que l'on recrute ; de telle sorte que les Canaques, encore anthropophages, paraissent armés sur le rivage, et leurs actes sauvages exigent des représailles qui entretiennent la défiance et la haine réciproques. Danger moral enfin, d'hommes et d'enfants sans liens entre eux, associés pour des travaux qu'ils ne connaissent pas, sous l'autorité de colons dont ils ignorent même la langue, et qui se soucient peu de les civiliser et de les surveiller.

L'amiral voudrait organiser le recrutement volontaire des Canaques, les former peu à peu au travail, car la plupart de leurs mauvais instincts viennent de leur paresse excessive.

Enfin les immigrations se portent vers les postes anglais dont le pavillon se montre sans cesse ; Courbet exprime le vœu que des bâtiments français visitent le plus possible les principaux ports.

Cependant l'amiral, par sa sévère et sage administration, par son zèle à défendre la cause de l'ordre, et les établissements religieux, était devenu la bête noire de tous les pouvoirs élus par le suffrage universel : socialistes, radicaux, libérés, réclamaient instamment son changement.

« Evidemment, écrivait-il, mes jours sont comp-
« tés ; l'*épuration* m'attend. Dieu veuille que ce
« soit à courte échéance. Vous le voyez, mon bien

« cher ami, je ne suis guère plus en train de faire
« le bonheur de mes administrés, qu'ils ne sont
« en train de faire le mien !... J'espère que l'amiral
« Cloué voudra bien songer à moi et me tirer des
« griffes de la 4e direction. »

Et dans une autre lettre nous lisons encore : « On
« dit que vous êtes assailli de sollicitations dans le
« but de pourvoir toutes les colonies de gouver-
« neurs civils ! Si la sécurité de celle-ci n'était pas
« une raison impérieuse d'y maintenir un gouver-
« neur militaire, quel joli tour vous pourriez jouer
« aux prétendants en les envoyant ici !... »

Enfin, après bien des luttes, les Frères furent chassés, expulsés, dépossédés de leurs écoles ; et par suite de l'annexion des colonies au ministère du commerce, Courbet délivré du lourd fardeau qu'il portait depuis deux ans. Sa joie était si vive que le 3 octobre 1882, il écrivait : « Me voici sur la route
« de France ! Aurai-je eu du mal à quitter cette chère
« Calédonie ? Mon successeur, poussé de se faire
« nommer, ne l'était malheureusement pas autant
« d'entrer en fonctions. Enfin il a bien fallu se dé-
« cider à arriver. C'est le 22 septembre que l'évè-
« nement a eu lieu, juste le jour où le soleil passait
« de l'hémisphère Nord dans l'hémisphère Sud.
« Vous devinez si j'étais prêt à remettre le service. »

Et plus loin :

« Avant de quitter Nouméa, j'ai eu la joie de
« favoriser et d'autoriser la fondation d'une société
« d'honnêtes gens, dont le but est de maintenir et
« de développer les écoles congréganistes. En une
« semaine, on a réuni les fonds nécessaires pour

« couvrir les frais de premier établissement des « Frères, dans un autre local que celui *dont une « décision ministérielle vient de les priver ;* on a « réuni en outre des souscrpitions annuelles, qui « assurent le fonctionnement dans les meilleures « conditions. Les pères de famille riches ou aisés « ont suppléé à l'impuissance de ceux qui ne le sont « pas. Le mouvement a été tel, que la rentrée des « écoles communales pourrait bien en souffrir au « profit des congréganistes. »

Courbet était contre-amiral depuis le 18 septembre 1880. La bonne direction qu'il avait su donner aux diverses administrations de la Nouvelle-Calédonie assurèrent la prospérité de l'île. Aussi, quand il en quitta le gouvernement, bien que ses idées, ses principes, ses convictions religieuses fussent en contradiction avec le Conseil, il emporta l'estime et la considération générales ; tant il est vrai qu'une vie exemplaire, pleine de vertus, de loyauté et de justice force l'admiration et attire le respect de tous.

Le plus bel éloge qu'on peut faire de lui pendant son passage à la Nouvelle-Calédonie est contenu dans la lettre que lui adressa le Conseil municipal de Nouméa :

« . . . Le conseil privé, reconnaissant des services « dont la colonie est redevable à votre administration si féconde en œuvres utiles, tient à honneur de vous offrir le témoignage de son admiration et de son respectueux souvenir.....

« N'est-ce pas vous, qui avez écarté de nos « champs le fléau des sauterelles, qui avez créé le « collège de Nouméa, organisé les commissions

« municipales, institué les justices de paix et le tri-
« bunal de commerce, restauré la discipline dans les
« pénitenciers, préparé notre législation minière,
« rendu l'accès de la naturalisation plus facile aux
« résidents étrangers... réorganisé sur des bases
« plus larges le service de la justice, assuré le fonc-
« tionnement régulier du service des libérés?

« . . . Poursuivant votre œuvre, vous l'avez
« accomplie jusqu'au bout, sans irrésolution, sans
« fatigue apparente, suivant toujours la ligne
« droite, avec l'équité pour guide et la loi pour
« flambeau.

« . . . Sévère pour vous-même, vous l'étiez aussi
« pour nous ; et votre confiance ne se donnait que
« dans la proportion des efforts tentés, non pour
« vous plaire, mais pour vous éclairer.

« Ceux qui vous ont connu plus intimement
« peuvent affirmer que votre main, qui n'hésita
« pas à punir l'oubli des devoirs et de l'autorité,
« s'étendait bienfaisante sur les malheureux, et que
« votre cœur généreux était ouvert à toutes les
« sollicitudes... »

TROISIÈME PARTIE

Campagnes d'Annam, du Tonkin. — Guerre de Chine. Mort de l'Amiral Courbet. — Ses Obsèques.

CHAPITRE PREMIER

Courbet rentre en France. — Commission d'enquête des chemins de fer Sénégaliens. — La division d'essais a Cherbourg. — Mort du commandant Rivière. — Courbet nommé chef d'escadre. — Départ pour le Tonkin.

Après avoir remis les pouvoirs au commandant Palu de la Barrière, Courbet s'embarquait le 27 septembre sur le *d'Estrées*, pour revenir en France. Un grand nombre d'habitants et de fonctionnaires l'accompagnèrent jusqu'au navire avec une grande sympathie. A son passage à Sidney, le commandant en chef de la division anglaise le fit saluer de dix-sept coups de canon, marquant ainsi sa considération pour les rares qualités de Courbet, et voulant le remercier, par cet accueil flatteur, de la manière cordiale dont il avait toujours su aplanir les difficultés internationales entre des colonies si rapprochées.

Courbet rentra en France le 28 novembre, fort soucieux de savoir ce qu'on allait faire de lui. Il

redoutait l'inaction dans un port ou dans un bureau du ministère, il espérait en considération de ses services un embarquement de choix. En effet, l'amiral Jauréguiberry lui promit pour l'année suivante le commandement de la station du Levant, un des postes les plus enviés de la marine.

Courbet était heureux de revenir contre-amiral, aux pays qu'il avait connus étant simple enseigne, et dont il avait conservé un si agréable souvenir. Homme du monde, causeur fin et spirituel, il se préparait à revoir cette société charmante, il pourrait y briller par son esprit, et par les fêtes qu'il donnerait à bord. Aussi s'empressa-t-il d'acheter tout ce qui était nécessaire pour ses réceptions futures: vins fins, services de table, argenterie, etc.

A ce moment-même il fut chargé par le ministère d'un travail délicat. Il s'agissait de savoir si la création d'une ligne de chemin de fer au Sénégal était possible. L'amiral Jauréguiberry se montrait en principe favorable à cette entreprise.

Le capitaine de vaisseau Vallon, gouverneur du Sénégal, ayant examiné le projet, le jugeait irréalisable. Le ministre institua donc une commission composée du contre-amiral Courbet président, et des capitaines de vaisseau Vigne et Lefèvre, pour étudier la question et juger en dernier ressort.

Courbet n'était pas courtisan. Avec son esprit loyal, et son caractère droit, il examina tous les détails de cette affaire, sans se préoccuper si le jugement qu'il rendrait serait agréable ou non. Il conclut à l'impossibilité, et formula un avis contraire à celui du ministre.

L'amiral Jauréguiberry ne fit rien paraître de son dépit. Quelque temps après, il donnait sa démission à la suite du vote d'expulsion des princes, et était remplacé par M. de Mahy, ministre de l'agriculture chargé de l'intérim de la marine, qui ne connaissant pas la promesse faite à Courbet, nomma conformément à l'usage, le plus ancien contre-amiral pour commander la station du Levant.

La déception fut grande pour notre héros ; blessé dans son amour-propre, il ne dissimula pas le désappointement que causait à sa noble nature ce qu'il considérait comme un manque de parole. Aussi pour calmer son irritation, le nouveau ministre de la marine, M. Charles Brun lui donna le commandement de la division d'essais en formation à Cherbourg, qui se composait : du *Bayard,* cuirassé de station, de la *Surveillante,* frégate cuirassée, du *Château-Renaud,* éclaireur d'escadre et enfin du garde-côtes la *Tempête.*

L'amiral hissa son pavillon sur le *Bayard,* et se rendit à Brest, puis dans la baie de Quiberon où il devait se livrer à des études de signaux, et à des expériences de télégraphie d'optique. A peine ces essais étaient-ils commencés qu'un télégramme du ministre l'appelait d'urgence à Paris; avant d'y arriver, il apprit la mort du commandant Rivière, le guet-apens qui lui avait été tendu, et le massacre de soldats aux portes d'Hanoï.

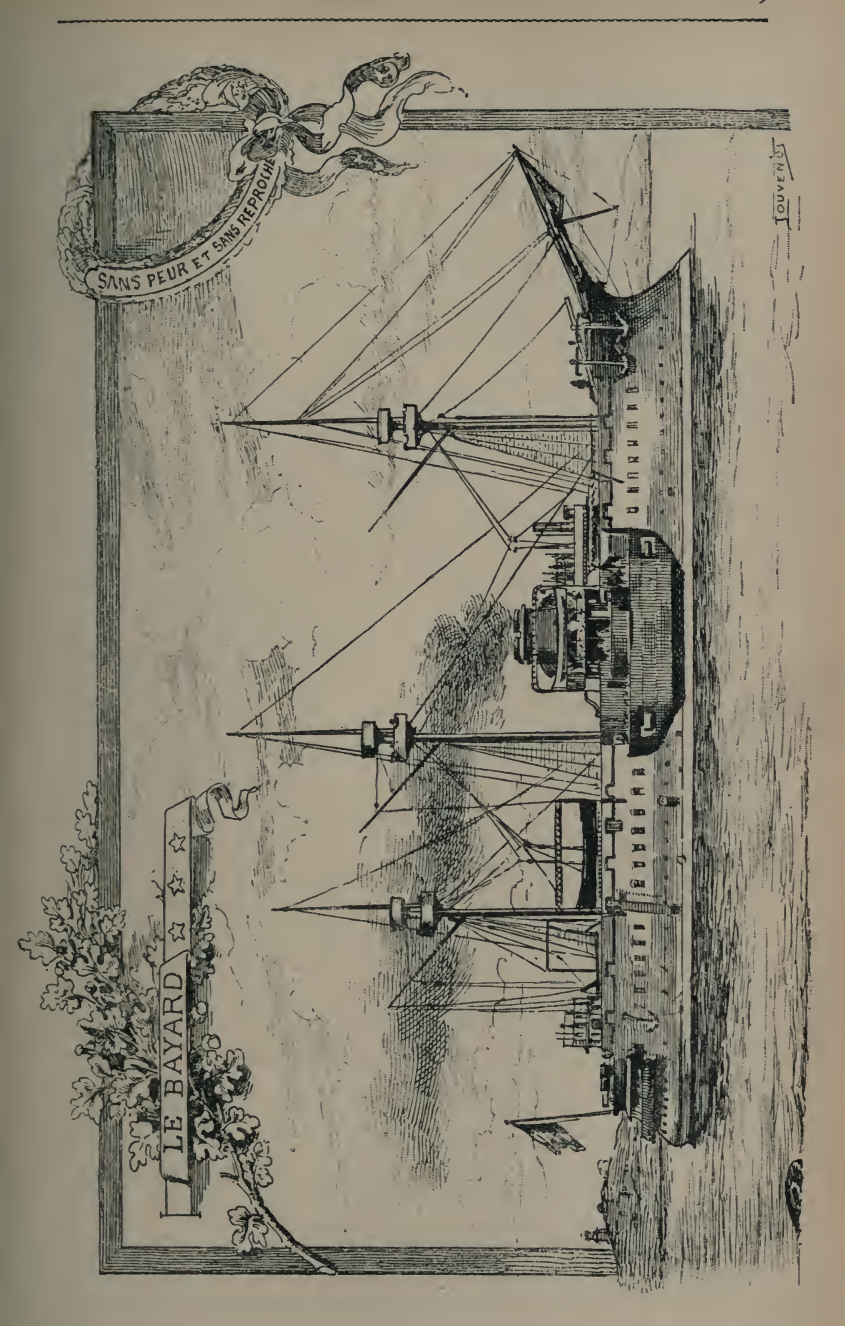
A cette douloureuse nouvelle le pays tout entier frémit d'indignation et cria vengeance. Le gouvernement résolut de châtier immédiatement les coupables et décida l'expédition du Tonkin.

A son arrivée au ministère, Courbet fut informé qu'il était choisi pour prendre le commandement de la division navale devant opérer sur les côtes du Tonkin avec les vaisseaux : le *Bayard,* l'*Atalante,* le *Château-Renaud,* le *Kersain*, l'*Hamelin,* le *Parseval,* le *Drac,* le *Lynx,* la *Vipère* et deux torpilleurs. Le *Bayard* devait se rendre à Alger, point de concentration des forces navales.

Cette expédition entreprise à la hâte était singulièrement organisée.

Courbet écrit de Pord-Saïd, 12 juin 1883.

« . . . Vous ne devineriez jamais dans quelles
« conditions on m'envoie. La première pensée venue
« à l'esprit de tous mes amis est que je commande
« l'expédition, que tous les moyens d'action sont
« réunis entre mes mains. Erreur! Chez nous,
« aujourd'hui, en République, les choses ne se pas-
« sent point aussi naturellement. Voici le pro-
« gramme : dès mon arrivée au Tonkin l'amiral
« Meyer remonte au Nord de la Chine, et continue
« d'exercer le commandement de sa division navale;
« de mon côté, j'exerce le commandement de la
« division navale des côtes de l'Annam et du Ton-
« kin, mais sans intervention dans les opérations à
« terre. Celles-ci sont dirigées par un haut commis-
« saire civil, ayant sous ses ordres immédiats le
« général Bouët... Mon rôle se borne par suite à
« surveiller les côtes, de façon à donner aux opéra-
« tions à terre toute sécurité, jusqu'au jour où le
« haut commissaire civil requerrait mon concours
« pour une opération combinée. Voilà ce que nos
« ministres ont imaginé, et peut-être se figurent-ils


SANS PEUR ET SANS REPROCHE
LE BAYARD

« de bonne foi que rien ne saurait être plus favo-
« rable au succès de nos armes... superflu de vous
« dire que j'ai combattu cette combinaison avec la
« plus grande énergie pendant mon court séjour
« à Paris (1). »

Le 7 juin, la flotte appareillait pour ces mers lointaines où les vœux de la France l'accompagnaient.

Quelques jours après, on était à Port-Saïd, et l'on traversait non sans peine le canal de Suez où le *Bayard* faillit plusieurs fois s'échouer, à cause du peu de profondeur du canal et du fort tirant d'eau du navire; le 17, il entrait dans la mer Rouge et poursuivait rapidement sa route malgré les chaleurs torrides qui faisaient tomber les chauffeurs et les mécaniciens comme des mouches dans les chambres des machines, et devant des chaudières où la température atteignait jusqu'à 60 degrés.

Ne pouvant combattre la chaleur, Courbet diminua le nombre des chaudières, il réduisit pour chaque homme la durée du travail, utilisa les voiles chaque fois que le vent le permit, et put ainsi conserver sa vitesse tout en préservant la santé de ses hommes. Le 2 juillet il passait à Colombo, et arrivait le 13 à Saïgon après avoir effectué la traversée en 40 jours, vitesse excessive pour un cuirassé.

Après quelques jours de repos, il quittait Saïgon pour se rendre dans la baie d'Ha-long où se trouvait le contre-amiral Meyer.

Les navires désignés pour compléter la division devaient rallier le *Bayard* dans cette merveilleuse

(1) Lettre publiée par M. Félix Julien.

baie d'Ha-long, dont l'aspect fantastique défie toute description :

Cette baie dont les eaux tranquilles sont parsemées d'un chaos de rochers, affectant les formes les plus bizarres, semblait propre à servir de cadre à l'Enfer du Dante... Des milliers et des milliers de blocs de pierre de 100 mètres de hauteur s'élèvent du fond des eaux et se reflétant sur la mer dont ils assombrissent l'aspect, répandent une teinte noire dans le dédale de passages et de couloirs étroits formé par leur assemblage. Suivant une description donnée par un correspondant du *Temps*... un calme de tombeau, un calme de pierre, lourd, écrasant, entoure leur solennelle tranquillité ; pendant des centaines de kilomètres, jusqu'au cap Pak-Lung, ce sont toujours de nouveaux amoncellements d'édifices chimériques, de pans de marbre étagés les uns sur les autres, affectant de vagues ressemblances d'animaux fabuleux et de colosses immobiles....

Nous donnons ici à nos lecteurs un aperçu historique du Tonkin, dont la France se proposait de faire une de ses colonies les plus importantes.

CHAPITRE II

Description et résumé historique du Tonkin. — Premier traité avec la France sous Louis XVI. — Les Missions dans l'Extrême-Orient.

Le Tonkin est situé dans l'Extrême-Orient entre les 18° et 24° degrés de latitude Nord, et s'étend du 101° au 106° degré de longitude Est ; il a environ 500 kilomètres carrés de superficie.

Il est borné au Nord par la Chine ; à l'Est par le golfe du Tonkin, à l'Ouest par la Birmanie et le royaume de Siam, et au Sud par le royaume d'Annam.

Son climat est sain et tempéré.

Il y pleut assez fréquemment par suite de l'évaporation des nombreux lacs, des rivières, et des ruisseaux qui couvrent et sillonnent le pays en tous sens et forment le Delta du fleuve Rouge. Cet immense cours d'eau descend de la Chine et vient se déverser sur la côte orientale du Tonkin.

Ce fleuve présente une largeur de près de 100 mètres à son entrée dans le Tonkin, où le volume de ses eaux est doublé par deux affluents : la rivière Noire et la rivière Claire ; il est peu navigable, à cause des rapides.

Le sol est très fertile, et la végétation luxuriante ; les moindres parcelles de terre sont couvertes de pandanes, de mangliers, de palmiers, de lianes et de

roseaux; aussi cette partie du Tonkin est-elle très peuplée. Pas un pouce de terrain n'est resté en friche.

On y trouve en grande abondance le riz, le thé, le café, le cotonnier, le poivrier dont les odeurs balsamiques purifient et embaument l'air aux environs.

Tout ce qu'on y plante y pousse avec facilité. On rencontre des champs de cannes à sucre entrecoupés de vignes dont les larges pampres sont chargés de raisin ; les mûriers y abondent et nourrissent un grand nombre de vers à soie. D'une part on cultive la cannelle, l'indigo, le safran, les cocotiers, etc. ; plus loin, le maïs, la badiane, les patates.

Le sol est aussi riche que fertile ; on y a reconnu la présence de gisements importants d'or, d'argent, d'antimoine, de mercure, de cuivre, d'étain, de fer, de zinc et de charbon.

Toutes ces productions, dans un pays tranquille et bien ordonné, donneraient les revenus les plus considérables et enrichiraient les habitants ; mais le Tonkin est loin de jouir de cette prospérité. Pour peu que l'on s'éloigne du Delta, on trouve une région sept à huit fois plus vaste nommée le *Haut-Tonkin,* composée de montagnes couvertes de forêts vierges presque impénétrables, où croissent en quantité le bois de teck, l'ébénier, le bois de rose, le bois de fer, le bois à vernis, le guttier-gommier et le bois d'aigle, au parfum si délicieux et si recherché en France.

Mais ces forêts, outre qu'elles renferment un grand nombre d'animaux nuisibles, servent également de repaires à des ennemis mille fois plus dangereux que les tigres, les panthères, les léopards, les ours,

les singes et les serpents qui y pullulent : ce sont les *Pavillons Noirs,* bandes de bandits composées d'anciens rebelles chinois devenus pillards et restées dans le pays à la suite des invasions.

Ils sortent continuellement de leurs retraites pour dévaster les plantations, incendier les villages, piller et tuer les habitants.

Les Tonkinois sont généralement sobres et travailleurs. C'est un peuple tranquille, sans industrie, ne s'occupant que d'agriculture.

Comme les races de l'Extrême-Orient, ils ont la figure ronde et imberbe, le teint olivâtre, les pommettes saillantes et le nez épaté ; ils portent leurs cheveux longs et roulés autour de la tête.

Les cases construites en bambou et couvertes de feuilles de palmiers, forment de petits villages à peine éloignés les uns des autres d'un kilomètre.

Beaucoup habitent les *sempans,* ou bateaux plats, et remontent les cours d'eau de peu de profondeur, se livrant à la pêche, et faisant les transports des marchandises d'un point à un autre.

La population du Tonkin peut être évaluée à une trentaine de millions d'âmes.

L'histoire du Tonkin est une longue suite de troubles, de révolutions et de ruines. On sait que le roi Louis XVI rétablit sur le trône l'un des descendants de Lé (1787). Grâce aux troupes françaises, le jeune souverain Gia-Long put reconquérir ses états et rentrer à Hué où il réorganisa son armée et releva ses forteresses; il se fit proclamer roi des différents pays de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin qu'il réunit en un seul royaume d'Annam.

Depuis cette époque il n'est pas d'oppression plus odieuse que celle des mandarins de Hué sur le Tonkin. En 1861, le prince Lé-Phang réclama en vain l'appui de la France ; réduit à ses propres forces, il fut vaincu et cruellement massacré. C'est donc, non-seulement grâce à leur vaillance que les petits détachements français ont pu vaincre Tu-Duc, mais c'est surtout grâce à la haine des Tonkinois pour leurs oppresseurs.

La France était cependant représentée dans l'Extrême-Orient ; mais la présence des Européens, loin de rassurer les chrétiens, ranimait à tout instant la plus violente persécution. Serait-ce que nous n'avons pas encore compris la mission providentielle des protectorats sur les peuples protégés?...

« Gloire à Dieu ! »

« Ce fut le premier mot des Anglais protestants à travers leur câble sous-marin ; le premier mot des Américains en franchissant pour la première fois les mille lieues du Transcontinental. Ce ne fut pas le nôtre à travers le mont Cenis ni à travers Suez (1) ! »

On répète à satiété que nous portons sur toutes les plages du monde les *progrès des idées nouvelles !* « En fait d'idées nouvelles, continue le même auteur, nous n'en connaissons qu'une ; elle est ancienne et toujours nouvelle : c'est la bonne, c'est l'Evangile, celle qui donne aux peuples les familles nombreuses, et par suite la puissance d'expansion, de commerce et de colonisation.

« Pour la répandre au loin, surtout dans l'Indo-

(1) F. Julien.

Chine, on n'a point attendu la mort de Rivière ni l'envoi de Courbet. Depuis longtemps il y avait avec ces contrées lointaines une autre exportation que celle de nos manufactures et de notre industrie : il y avait l'exportation du sang, du sang des missionnaires.

« Une seule société (1), celle des Missions Etrangères, qui évangélise l'Extrême-Orient depuis deux cent vingt-cinq ans, compte vingt-cinq vicariats apostoliques, sept cents missionnaires et neuf cent mille chrétiens. »

En moins de deux siècles, plus de deux cents missionnaires se sont succédé au Tonkin. « Ce sont eux, dit Mgr Puginier, qui ont fait connaître et aimer la France dans tout le royaume d'Annam, Tonkin et Cochinchine. Ce sont eux qui, encore aujourd'hui, par les explications justes et intelligentes qu'ils donnent aux populations, atténuent ce que les mesures inhérentes aux expéditions peuvent avoir de lourd pour elles. »

« Quand nous nous préoccupons de conserver au pays une élite intellectuelle, s'écrie à la tribune un sénateur républicain (M. Trarieux), jaloux de sa grandeur morale, politique et sociale, nous pensons que les missionnaires sont les pionniers de la grande cause de notre protectorat en Orient. Ils sont les collaborateurs de notre diplomatie traditionnelle. Que font-ils en effet, sinon *porter aux avant-postes le drapeau de la France,* répandre sa langue, faire aimer son nom. Cela nous suffit. »

(1) F. Julien.

« Si les missionnaires, ajoute un autre dans la même séance, ne constituent pas l'élite intellectuelle de la France, ils en sont assurément l'élite morale. »

« La question des missions se trouve donc liée à celle de notre expansion coloniale (1). »

Courbet, pendant sa campagne au Tonkin, eut souvent l'occasion de manifester son opinion à ce sujet; entre autres une fois, à sa table, devant les officiers supérieurs, parmi lesquels, par un singulier hasard, se trouvait un des pontifes de la franc-maçonnerie, un membre du *Grand Orient* : « C'est en place publique, disait Courbet, c'est comme traîtres à la France que l'on devrait fouetter les misérables qui entravent l'action de nos missionnaires. »

(1) F. JULIEN.

CHAPITRE III

M. DUPUIS, EXPLORATEUR FRANÇAIS. — TRAITÉ AVEC L'ANNAM. — CONCESSION D'HA-NOÏ. — CONQUÊTE DU DELTA PAR LE LIEUTENANT GARNIER. — SA MORT. — EXACTIONS DES ANNAMITES CONTRE LES EUROPÉENS. — MASSACRE DU COMMANDANT RIVIÈRE.

Telle était la situation de l'Indo-Chine en 1872 quand un aviso français sous le commandement du capitaine de vaisseau Senez, fut envoyé dans le golfe du Tonkin pour détruire la piraterie chinoise qui infestait ces parages. Il devait également assister dans son voyage M. Dupuis, qui avait pris l'initiative de l'exploration du fleuve Rouge. Ce projet avait reçu un accueil favorable de la Chine, qui était intéressée à la réussite de l'entreprise par les bénéfices qu'elle pouvait en tirer. Aussi, muni d'un sauf conduit chinois et de pouvoirs en règle auprès du roi de l'Annam, vassal du céleste empire, M. Dupuis parcourut les provinces chinoises du Yun-Nan, descendit pendant plus de 50 lieues le fleuve Rouge sur le territoire de la Chine et acquit la certitude que ce fleuve était navigable jusqu'au Tonkin ; mais dès qu'il fut arrivé aux avant-postes annamites, la Cour de Hué s'opposa formellement à ce qu'un étranger pénétrât dans le pays.

Le gouvernement de la Cochinchine fit des représentations à la Cour de Hué et l'amiral Dupré char-

gea le lieutenant Garnier, remplaçant le commandant Senez, de négocier avec les mandarins annamites un traité pour aplanir les difficultés.

Le lieutenant Garnier saisit avec empressement cette occasion de faire prévaloir l'influence française au Tonkin. Le plan qu'il soumit à l'amiral Dupré devait être tout pacifique; il consistait à nouer de bonnes relations avec le roi d'Annam et à l'amener, en lui démontrant les avantages qu'il retirerait, à autoriser l'exploration.

Ce plan approuvé, le traité du 18 octobre 1873 nous permit d'établir des consulats et des comptoirs dans les principales villes du Delta.

Francis Garnier, à la tête d'une petite troupe composée de 2 canonnières, de deux détachements de fusiliers marins et de soldats d'infanterie de marine, se rendit à Ha-noï ; mais le gouverneur nous était hostile et résolut d'expulser l'officier et ses hommes. Garnier, en présence de cette mauvaise foi, et n'ayant aucun tort, refusa de s'éloigner.

Les Annamites de plus en plus hostiles se préparèrent à l'attaquer ouvertement. Devant ces menaces, un officier français ne pouvait plus hésiter, il lança son ultimatum au gouverneur, lui demandant de faire cesser les manifestations hostiles sous peine d'être attaqué.

Celui-ci n'en ayant tenu aucun compte, Garnier ne craignit pas, le 20 novembre 1873, d'assaillir avec 120 hommes une citadelle défendue par 7.000 soldats. Après un vif combat de quelques heures, la ville était prise et la citadelle se rendait.

Quelques semaines après, Garnier maître de

tout le Delta, s'emparait de l'administration qu'il réorganisait d'une façon remarquable et notifiait aux consuls étrangers l'ouverture du fleuve Rouge au commerce de toutes les nations (1).

Ce fait d'armes, unique dans l'Histoire, d'un officier commandant une troupe de 120 hommes, s'emparant d'un pays de plusieurs millions d'habitants, nous fut plus funeste qu'utile ; il devait nous créer des complications, et livrer le pays et les chrétiens aux plus dures représailles ; car, malheureusement, Garnier ne pouvait conserver avec si peu d'hommes, les positions conquises. Aussi, en voyant le petit nombre de soldats disséminés dans un grand espace, les sujets de Tu-Duc reprirent l'offensive, décimèrent nos troupes, dans une série d'embuscades dans l'une desquelles Garnier tomba.

« Nous dûmes évacuer tous les points que nous occupions dans le Delta. Cette évacuation nous rendit la risée des puissances étrangères, anéantit notre prestige au Tonkin et en Cochinchine, et fut le signal du massacre et de l'émigration des chrétiens qui nous avaient protégés.

« La navigation du fleuve Rouge, qui devait être ouvert à toutes les nations jusqu'aux frontières de Yun-Nan, fut interdite au delà d'Ha-noï comme par le passé. Les rebelles continuèrent d'infester le pays et les pirates de piller les côtes. »

Le commandant Rivière reçut l'ordre de se rendre au Tonkin pour établir un poste fortifié à l'embouchure du fleuve Rouge.

(1) Extrait de l'*Amiral Courbet*, par Michelle.

Les mandarins se mirent aussitôt sur la défensive, et commencèrent des attaques contre nos troupes. De même que Garnier, le commandant Rivière dut, pour assurer la sécurité, s'emparer d'Ha-Noï, après l'avoir fait bombarder. Tu-Duc, effrayé, demanda secrètement l'aide de la Chine qui sous le prétexte de combattre les Pavillons Noirs, fit entrer au Tonkin pour nous combattre, ses soldats de la province de Yu-Nam.

Le commandant Rivière ne pouvait lutter avantageusement, malgré le courage et l'activité de sa petite troupe. L'audace des ennemis augmentait sans cesse, et décidé à ne pas se laisser bloquer dans Ha-Noï, Rivière décida une sortie le 19 mai. L'ennemi, ce jour-là, était composé de Pavillons Noirs et de réguliers rouges, soldats de la Chine.

Après un sanglant combat, on dût se replier, avec de grandes pertes. Rivière, qui protégeait la retraite, tomba frappé à mort. Il fut impossible de rapporter son corps, les Chinois lui coupèrent la tête et les mains, en firent de sanglants trophées qu'ils agitaient en narguant nos soldats renfermés dans la citadelle d'Ha-Noï. Cette néfaste journée nous coûtait trente tués et soixante blessés (1).

Ce que ni l'incendie ni le pillage des chrétientés et des villes placées sous notre protectorat, ni le massacre des missionnaires, ni le mépris des traités les plus solennels n'avaient pu faire, l'insulte à nos armes devait le réaliser.

A la nouvelle de la mort de Rivière, éclatant

(1) *L'Amiral Courbet*, Michelle.

comme la foudre au milieu d'une tranquillité trompeuse, la France s'émut et sortit enfin de son apathie ; le soir du 26 mai 1883, nos braves soldats recevaient au delà des mers, cette courte mais noble dépêche :

« La France vengera ses glorieux enfants. »



CHAPITRE IV

Opérations sur les cotes d'Annam. — Bombardement et prise des forts de Thuan-An. — Soumission de l'Annam. — Signature d'un traité par M. Harmand, gouverneur civil dans la capitale de Hué.

Le 30 juillet 1883, à la suite d'une conférence tenue à Haï-Phong, M. Harmand, commissaire général civil, le général Bouët, commandant supérieur des troupes et l'amiral Courbet, reconnurent que Hué était le centre de la résistance ; de là partaient les ordres, les subsides et les encouragements aux Pavillons Noirs. L'empereur Tu-Duc venait de mourir ; le moment semblait propice pour frapper un coup décisif.

L'amiral Courbet indique clairement dans son ordre du jour le but de l'expédition. « Non content de violer les traités conclus avec la France,
« le roi d'Annam encourage, soutient même ouvertement les bandes insurgées contre notre protectorat au Tonkin. C'est pour punir sa perfidie et
« venger nos compagnons d'armes, que le Gouvernement a résolu de prendre et d'occuper les forts
« de Thuan-An. Telle est votre mission ; vous la
« remplirez à votre honneur. Vous ajouterez une
« page glorieuse à votre histoire en même temps
« que vous hâterez la pacification du Tonkin. »

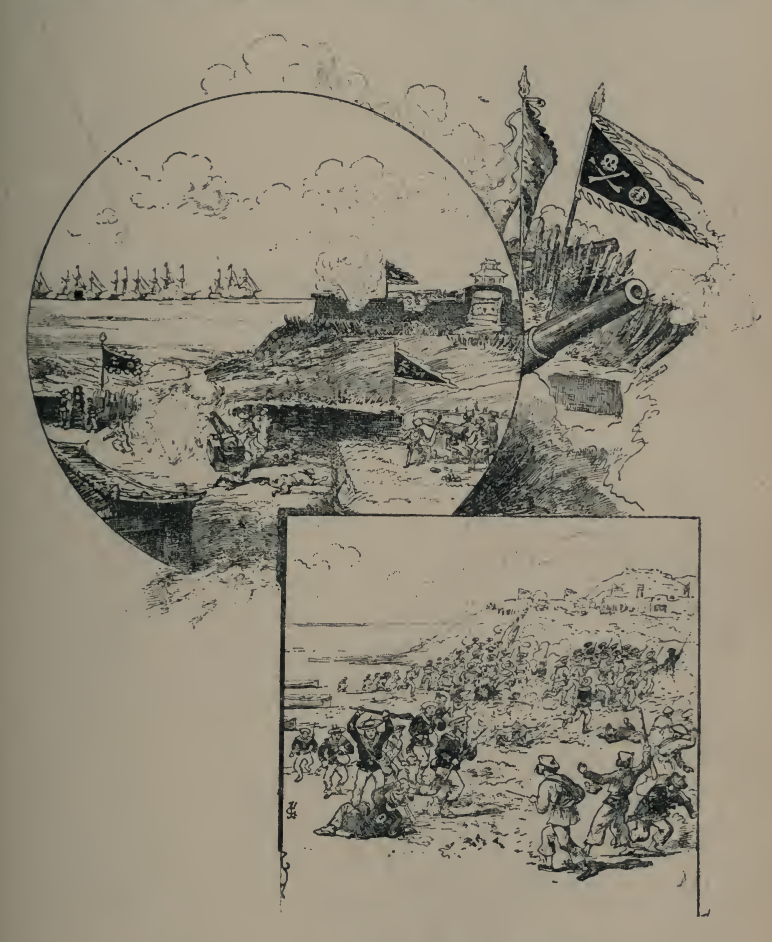
La baie de Touranne où se trouvait réunie le 17 août 1883 l'escadre française, est une des plus belles et des plus grandes de la côte d'Annam. C'est un immense bassin presque fermé, où les plus gros bâtiments trouvent un excellent mouillage. En remontant la côte, la rivière d'Hué forme un estuaire parsemé de lagunes, de dunes et de longs bancs de sable, qui ne laissent comme entrée aux navires qu'un étroit passage appelé passe de Thuan-An. Cette entrée est défendue par une série d'ouvrages qui commandent la passe. Le plus important est le *Fort-du-Nord*, gros fort circulaire casematé et possédant deux enceintes, séparées par de larges fossés semés d'obstacles. De nombreuses embrasures permettent à l'artillerie de prendre la plage en enfilade et la mer de front. Au Sud, d'autres forts et des batteries rasantes sont échelonnés sur la passe ; entre ces deux forts, un peu en arrière, au milieu de l'entrée, se trouve le fort dit : *des Cocotiers,* édifié sur un petit îlot et caché dans les arbres.

Toutes les fortifications sont en outre reliées par une série de redoutes et de fortins, échelonnés sur les passes ; des batteries sont fortement établies sur les crêtes des dunes ou dans les anfractuosités du terrain ; et de nombreux abris creusés dans le sable, couvrent les tirailleurs, soutenus en arrière par une ligne continue de retranchements.

Les bâtiments s'embossèrent immédiatement : le *Bayard* était juste en face de l'entrée, pouvant diriger son feu sur les forts de droite ou de gauche, également distants de 2,000 mètres.

Le *Château-Renaud* placé à l'Est, avait pour

objectif les forts du Sud ; l'*Atalante*, ceux du Nord ; le *Drac*, mouillé plus près, devait anéantir les fortins et les batteries placés dans les dunes ; enfin



les canonnières : le *Lynx* et la *Vipère*, devaient s'approcher de terre et surveiller le débarquement.

L'*Anamite* préparait les canots et les armait en guerre.

Bombardement et prise des forts de Thuan-An.

A quatre heures, après avoir sommé les forts de se rendre, Courbet fit commencer le bombardement. Le feu de nos pièces bien dirigé, entama profondément la maçonnerie des forts ; les Annamites, surpris de la justesse de notre tir, et des dégâts causés par les obus, répondirent par un feu précipité. Quelques boulets touchèrent le *Bayard,* et un matelot fut blessé ; la canonnière le *Lynx* contribua beaucoup à éteindre le feu du Nord.

Le 20, à six heures du matin, pendant que les canonnières balayaient la plage, deux compagnies sautent à l'eau, atteignent la terre, et s'élancent sur la première ligne de tirailleurs qu'elles culbutent.

La première colonne, commandée par l'enseigne de vaisseau Olivieri, chasse des dunes les Annamites, tandis que le commandant Parrayon s'empare à la pointe de la baïonnette du village de Thuan-An.

Pendant ces opérations, une troisième compagnie de débarquement partie de l'*Atalante,* sous les ordres du lieutenant de vaisseau Poideloup, s'emparait à son tour des batteries qui commandaient la plage, les trois colonnes se trouvaient réunies devant la brèche principale. Tout-à-coup au signal convenu, le feu des navires cesse, et les troupes montent à l'assaut ; entraînées par les officiers, elles escaladent sous une grêle de balles, la première position au cri de : *Vive la France!* et se précipitent dans le fort où bientôt le drapeau national remplace les dragons annamites.

Dans un combat si bien conduit, nous n'avions que quelques blessés.

A la suite de ce brillant succès, les forts du Sud ne tardèrent pas à tomber entre nos mains. La victoire était complète, les forts démantelés, et l'entrée de la rivière devenait libre.

« Merci pour votre lettre et pour le souvenir de Notre-Dame des Victoires, à qui ma reconnaissance est bien due, écrivait l'amiral. »

La cour de Hué fit aussitôt des propositions de paix, et envoya comme signe de soumission, plusieurs mandarins en otage ; le résident général, M. Harmand ne voulut commencer les négociations que dans la capitale, où il se rendit escorté d'un fort détachement.

« Hué (1), résidence et siège du gouvernement, est situé dans la province de Quang-Duc, qu'on nomme souvent aussi pour cette raison, province de Hué. Elle est arrosée par les eaux d'une rivière claire et limpide, qui descend avec mille circuits, de hautes montagnes, distantes à peine de 20 kilomètres. La grande chaîne de l'Annam étagée sur quatre lignes successives, se rapproche de la côte et, envoyant des rameaux au Nord et au Sud, forme autour de la ville, une immense ceinture que la mer seule empêche de fermer.

« Hué se trouve donc au centre d'un vaste cirque, formé par plusieurs cercles de montagnes concentriques, et dont les sommets aux teintes variées et changeantes, sont d'un aspect riant et pittoresque.

« Elle se compose de deux villes ; la ville officielle et la ville marchande ; la première n'est autre

(1) Description tirée de la Vie de l'amiral Courbet par M. Gervais.

que la citadelle, immense quadrilatère de 2,400 mètres de côté, à front bastionné ; c'est là que réside la population officielle, depuis le roi jusqu'aux derniers mandarins civils ou militaires de la capitale. Le roi y a son palais dans une deuxième enceinte, pourvue également de fossés et de bastions, et y vit entouré de ses femmes et des quatre grands mandarins, colonnes du royaume. De grandes avenues très propres et bordées de lilas roses, traversent la citadelle en tous les sens, en se coupant à angle droit. Tous les ministères y sont installés ; ils n'ont rien de bien luxueux. Des casernes s'y rencontrent à chaque pas, larges, bien construites, où grouille une armée de soldats.

« Avant la guerre du Tonkin, les Européens n'y avaient jamais pénétré ; aujourd'hui en exécution du traité de Hué, du 6 juin 1884, nous y avons une garnison.

« La ville marchande s'étend le long d'un canal qui coupe un coude de la rivière, tout en servant de fossé à l'une des faces de la citadelle ; c'est là que se trouvent les boutiquiers et artisans, c'est là que sont les maisons en maçonnerie. Les bords des deux autres fossés, sont également garnis d'habitations, mais presque toutes en paillottes.

« Hué est le point du royaume où l'art peut le moins se développer, tout ouvrier un peu habile étant immédiatement signalé et mis au service du palais par le gouvernement. Ces ouvriers fabriquent, dans le palais, des objets d'or, d'argent, d'ivoire, des incrustations, des bois sculptés, des soies brochées, etc... dont on compose les cadeaux royaux.

« La population composée exclusivement d'Annamites et de Chinois, est d'environ 30,000 âmes.

« C'est sur la rive gauche de la rivière que s'étendent la ville et la citadelle ; sur la rive droite à 700 mètres de la ligne des remparts, s'élèvent les bâtiments de la résidence française.

« La ville de Hué est distante de la mer d'environ 12 kilomètres. On arrive à l'embouchure en moins de trois heures ; sur ses bords se trouvent une quantité de forts et de fortins qui d'après le dernier traité, doivent être démolis. »

Telle est la situation et l'importance de la ville où M. Harmand se rendait pour traiter ; dès le 25 août, le roi Hiep-Hoa, successeur de Tu-Duc, reconnaissait le protectorat de la France sur le royaume d'Annam.

C'était un heureux début ; nous remportions au commencement de la campagne, deux brillants succès, l'un militaire et l'autre diplomatique : l'honneur du premier revenait à l'amiral Courbet et l'honneur du second à M. Harmand.

CHAPITRE V

Opération du général Bouet au Tonkin. — L'amiral Courbet nommé commandant en chef des troupes de terre et de mer. — Bombardement de Phu-Sa et prise de Son-Tay. — Courbet remplacé dans le commandement par le général Millot. — Son élévation a la dignité de Grand-Croix de la Légion d'honneur. — Courbet vice-amiral.

Pendant que l'amiral Courbet obtenait la soumission de l'Annam, le général Bouët débarquait au Tonkin amenant 500 hommes de renfort.

Son premier soin fut de réunir à Ha-Noï et à Haï-Phong, toutes les troupes disséminées ; après avoir fortifié ces deux points et assuré ses communications avec la mer, il entreprit une série d'opérations pour refouler l'ennemi vers l'intérieur des terres.

Le 15 août, le général Bouët poursuivant sa marche, livrait un combat terrible aux Pavillons Noirs (1) et enlevait la fameuse digue et le village de Rolang qui situé aux confluents des deux bras du fleuve à 30 kilomètres d'Ha-Noï, constituait un poste important pour la suite de la campagne.

Mais on se trouvait toujours en présence d'en-

(1) Les Pavillons Noirs sont les débris des anciens rebelles chinois réfugiés au Tonkin, où ils vivent de brigandage ; ils se divisent en deux camps, les Pavillons Noirs et les Pavillons Jaunes ; les mandarins se servent volontiers des uns ou des autres contre leurs ennemis.

nemis nombreux qui ne laissaient aucun repos à nos troupes. En même temps, une divergence d'opinion fit naître un conflit, à la suite duquel le général Bouët revint en France. M. Harmand résigna ses



fonctions et l'amiral Courbet fut nommé commandant en chef des armées de terre et de mer.

« Trois mois trop tard, hélas ! écrit l'amiral : Les renforts annoncés ne me permettront jamais de réparer le mal fait dans cette période !... Triste pays que le nôtre, où il faut consulter une chambre en vacances pour prendre un parti !... Les deux places fortes de Son-Tay et de Bac-Ninh ont eu le loisir de

Prise de Son-Tay.

recevoir tous les secours désirables... et cela pendant la saison où avec quelques canonnières, il était facile de les en empêcher ! Ce sont de durs morceaux à digérer... Enfin nous ferons de notre mieux et la Providence fera le reste. »

« On ne va jamais loin quand on ne sait pas où l'on va » a dit un grand politique. Courbet voulait arriver, par conséquent il savait où il voulait aller : Son-Tay, quartier général des Pavillons Noirs, ville fortifiée, nommée par les Annamites : l'inviolée, n'avait jamais été prise.

Position stratégique de premier ordre, Son-Tay est une des places les plus fortes du Tonkin ; armée d'une nombreuse artillerie, la citadelle est défendue à Phu-Sa, par des retranchements formidables, dont les batteries prennent de face le Fleuve-Rouge, et en enfilade les deux routes qui mènent à la ville. Toute cette série d'ouvrages dissimulés par des haies épaisses de bambous inextricables, forme des barrières que le canon ne peut détruire ; il faut se frayer un passage à la hache, et encore les débris deviennent-ils un nouvel obstacle aux assaillants par leurs pointes vives et acérées.

C'est sur cette ville que le 14 décembre l'amiral Courbet dirigeait ses troupes. La petite armée, composée d'Arabes, de Cochinchinois, d'indigènes, de marins, de la légion étrangère et d'un bataillon d'infanterie de marine, s'avançait en bon ordre, longeant les deux digues qui servent de route entre Ha-Noï et Son-Tay. Sa longueur mesurait deux kilomètres depuis l'avant-garde jusqu'au dernier auxiliaire.

Malgré les difficultés de la route, les troupes montraient beaucoup d'entrain. La flottille remontait le fleuve, remorquant des sempans et des jonques, nécessaires pour passer le fleuve et servir d'ambulances aux blessés que l'on dirigerait ensuite vers Ha-Noï.

Le 12 décembre, les deux colonnes réunies campaient devant les premiers retranchements.

L'amiral Courbet, avant d'engager l'action, cherche le point vulnérable de la place. De tous côtés, ce ne sont que retranchements, fortins et redoutes entourés de larges fossés qui forment une ceinture de défenses autour de la ville et de la citadelle.

Après avoir minutieusement examiné toutes les positions, il choisit comme point d'attaque les fortifications de Phu-Sa, les plus fortes peut-être, mais la clef des redoutes ennemies.

Cette tactique lui permettait d'utiliser les canons de la flottille et d'assurer sa retraite.

Le 14 décembre à six heures du matin, les canonniers ouvrent le feu. En moins d'une heure, l'engagement prend de grandes proportions ; nos troupes, impatientes de marcher, se jettent sur les premiers retranchements qu'elles enlèvent vivement et s'élancent sur les barricades de Phu-Sa ; les Chinois, devant cette attaque furieuse, font un mouvement tournant et cherchent à nous envelopper ; l'élan de nos troupes est tel que les commandements ne peuvent plus les retenir ; elles se précipitent à l'assaut, mais sont arrêtées par les bambous coupés qui garnissent les fossés, pendant que les Chinois, embusqués derrière de nombreuses meurtrières, les

fusillent à bout portant; deux fois l'ardeur de nos soldats les ramène à l'attaque, deux fois ils sont décimés. L'infanterie de marine accourt pour les appuyer; une batterie d'artillerie leur ouvre un chemin, et dans un dernier assaut auquel rien ne peut résister, ils enlèvent les positions, malgré la résistance désespérée des Pavillons Noirs.

Cette journée qui nous rendait maîtres de cette terrible barricade, nous coûtait cher.

Mais nous occupions le point le plus important de la place.

L'amiral Courbet, avant de poursuivre les opérations, veillait à ce que ses ordres fussent exécutés à la lettre, et que les troupes, dans un élan téméraire, ne vinssent pas se briser inutilement contre des obstacles insurmontables.

Le 16, les troupes se massent devant les bastions qui protègent la partie ouest de la ville et commencent l'attaque. L'artillerie s'appuie sur une pagode pour canonner les défenseurs de la porte murée, pendant qu'une ligne de tirailleurs engage le feu et fait reculer les Pavillons Noirs.

Les canonnières de leur côté exécutent un bombardement sur l'intérieur de la citadelle où les éclats d'obus forcent les défenseurs à se mettre à l'abri. Lorsque nos lignes de tirailleurs qui gagnent du terrain, se sont peu à peu approchées à 100 mètres de la place, l'artillerie cesse son feu, les clairons sonnent la charge, et au cri de : *Vive la France !* nos vaillants soldats s'élancent. La légion étrangère en tête escalade, sous un feu violent et malgré les obstacles accumulés, les talus du rempart de la

première enceinte et se précipite dans l'intérieur de la ville ; elle est bientôt rejointe par l'infanterie de marine ; ensemble, elles envahissent les rues ;



Annamites, Pavillons Noirs et Chinois fuient en désordre vers la citadelle, malgré le bombardement qui en rend le séjour impossible.

L'amiral Courbet qui ne quitte jamais les endroits les plus exposés, donnant par sa présence l'exemple

du plus héroïque courage, pénètre dans la place et y plante le drapeau.

De chaque côté de la porte murée, on reculait épouvanté à l'aspect d'une rangée de crocs scellés dans le mur, sur lesquels s'embrochaient des corps convulsionnés, déjà déchiquetés par les oiseaux de proie et reconnaissables seulement à des lambeaux d'uniforme.

Il ne restait à l'ennemi que la citadelle intérieure ; au jour, l'amiral apprit qu'elle était déserte. Les ennemis se retiraient sur Hung-Hoa ; malgré toute notre diligence, nous ne pûmes leur couper la retraite, et la baisse des eaux ne permit pas à nos canonnières de les poursuivre.

Enfin, nous étions vainqueurs ; cette ville de Son-Tay, principal repaire des Pavillons Noirs, était en notre pouvoir ; l'ennemi n'avait rien pu emporter ; pas même les blessés et les morts ; argent, armes, munitions, vivres, tout tombait en notre pouvoir.

On trouva dans la citadelle la preuve écrite de la connivence du gouvernement chinois ; et l'ordre officiel du massacre, ainsi conçu : « Les chrétiens « étant très nombreux et amis de la France, il faut « préalablement les exterminer. »

« Dans cette campagne de quelques jours, dit M. Ganneron, Courbet avait montré une précision, une énergie et une bravoure personnelle, qui en avaient fait un héros aux yeux de ses soldats. »

« Pour faire marcher, je n'ai qu'un moyen, répétait-il encore, c'est l'*exemple.* »

Cette série d'opérations sagement conçues et habilement exécutées, ne devait cependant pas amener

la paix; l'armée ennemie s'était réfugiée et se renfermait dans Bac-Ninh ; il fallait encore s'emparer de cette place pour briser la résistance. L'amiral Courbet en formait le projet; et après s'être solidement retranché dans les positions conquises, il se préparait à reprendre sa marche en avant, lorsque deux nouvelles vinrent le frapper au cœur comme un coup de foudre.

La première lui annonçait la mort de son frère qu'il aimait si tendrement.

Le 24 décembre, il exhalait sa douleur dans la lettre suivante :

« Ha-Noï, 24 décembre 1883.

« Je rentrais de Son-Tay, tout heureux de ce nou-
« veau succès, songeant à la joie qu'en éprouverait
« mon pauvre frère malade depuis plusieurs mois,
« quand je reçus la nouvelle de sa mort... Cette
« campagne, si heureuse d'ailleurs, sera la plus
« triste de toute ma carrière. Je ne me consolerai
« jamais de ne pas avoir été là pour fermer les
« yeux de mon pauvre frère; et je suis bien certain
« que mon absence a dû rendre ses derniers
« moments plus pénibles encore. Comment ma
« sœur va-t-elle supporter ce coup?... Cette préoc-
« cupation me poursuit avec acharnement, car je
« sens que mon retour est lointain. Il y a encore
« beaucoup à faire ici et avant de compter sur la
« tranquillité intérieure, il faut se défier des
« menaces des voisins. Vous voyez entre quels sen-
« timents je suis tiraillé... La prise de Son-Tay ne
« suffira point pour en finir; celle de Bac-Ninh est

« indispensable et nous ne pourrons point marcher « dans cette direction avant six semaines au moins : « je ne vois donc pas que je puisse quitter le Tonkin « avant le milieu de l'année prochaine, s'il n'y a « aucun encombre. »

La seconde nouvelle était un télégramme de Paris, lui annonçant l'arrivée de 7.000 hommes et de trois généraux. En présence de ce grand déploiement de troupes de terre, on lui retirait la direction de la campagne, confiée au général de division Millot, commandant en chef l'expédition.

Pour adoucir ce qu'il y avait de pénible à une telle mesure, le Gouvernement élevait le vainqueur de Son-Tay à la dignité de vice-amiral et le nommait Grand-Croix de la Légion d'honneur. Une âme ordinaire se serait contentée peut-être « de ces hochets » ; mais pour une âme élevée, il n'est pas d'honneur qui, en récompense de la victoire de la veille, puisse faire renoncer à celle du lendemain.

« L'amiral relevé de son poste comme un simple « sergent, remercié comme un serviteur inutile, « resta impassible ; c'était l'homme du devoir... Il « reçut son successeur avec tous les honneurs qui « lui étaient dus, lui remit tous les documents rela- « tifs au service et tous les éléments de succès dont « il avait pu l'entourer, et regagna le *Bayard,* après « avoir adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats et Marins,

« Il y a deux mois nous marchions sur Son-Tay. « Je comptais bien vous conduire à Bac-Ninh. Cet « honneur ne m'est pas réservé. Sous peu de jours

« je dois remettre à M. le Général Millot le com-
« mandement en chef de l'expédition au Tonkin.
« Recevez mes adieux. C'est avec un profond
« chagrin que je vous quitte. Jamais je n'oublierai
« avec quelle bravoure vous avez tenu le drapeau
« de la France. Mon ambition eût été de partager
« encore vos dangers et votre gloire. J'applaudirai
« de cœur à vos nouveaux succès. » (Publiée par F. Julien.)



CHAPITRE VI

Le général Millot au Tonkin. — Traité de Tien-Tsin. — Guet-apens et retraite de Bac-Lé. — La rivière Min.

« Au nom du peuple français et par la volonté « nationale, écrit en date du 24 février, le glo- « rieux *destitué*, j'ai dû remettre au général Millot « le commandement en chef du corps expédition- « naire.

« Ce sont les étrennes du gouvernement de la « République :

« Car Ferry prodigue ses biens
« A ceux qui font vœu d'être siens.

« Quand je pense qu'il y a aujourd'hui trente-six ans, « je risquais ma peau dans les rues de Paris pour « préparer l'avènement de ces polichinelles-là ! Ce « remords me poursuivra jusque dans la tombe (1). »

Le général Millot continua les opérations si bien préparées par Courbet ; il n'eut rien à changer au plan qui avait été conçu, ni aux dispositions prises ; les approches de Bac-Ninh reconnues le 10 mars, la ville fut prise le 14 ; peu après, nous occupions Hong-Hon dernier refuge des Pavillons Noirs.

Enfin à la suite de pourparlers avec les autorités

(1) Lettre publiée par plusieurs des historiens de Courbet.

chinoises, le commandant Fournier signa le 11 mai au nom de la France le traité de Tien-Tsin qui stipulait l'évacuation immédiate du Tonkin par les troupes chinoises, la reconnaissance de notre protectorat sur l'Annam et le Tonkin et l'ouverture à notre commerce des provinces chinoises limitrophes.



Tout-à-coup, le 28 juin, Courbet apprit au mouillage d'Ha-long le lâche attentat dont nos troupes venaient d'être victimes à Bac-Lé près de Lang-Son. Une colonne de 600 hommes protégée par le traité du 14 mai, et devant occuper la ville, fut attaquée à l'improviste par 10,000 soldats réguliers chinois embusqués dans les bois que nous devions traverser.

Le lieutenant-colonel, voyant après une journée

de combat que ce serait folie de lutter davantage, battit en retraite. Grâce à la bravoure de ce chef, à son extrême sang-froid et à son énergie, nos soldats purent revenir sans de grandes pertes.

« Qu'était-ce cependant (1), que cette convention « de Tien-Tsin ? Un coup de théâtre pour la rentrée « des Chambres ; un coup de force diplomatique « selon l'expression du négociateur lui-même.

« A la tribune, on l'a qualifiée de monument « d'imprévoyance, de légèreté et d'erreur.

« Mais c'est donc nous qui sommes battus, « s'écriait Courbet avec indignation !

« Nous touchons au terme de l'équipée, écrivait-« il ; et c'est au moment où le fer est chaud que « nous cessons de le battre ! La Chine se pâme « d'aise devant la magnanimité de la France victo-« rieuse... Nous capitulons ! Est-il permis de ter-« miner avec plus de légèreté, avec moins de senti-« ment de l'honneur national, une aventure dont... « la conclusion aurait pu faire oublier tant de fautes, « et combler tout au moins le vide de nos « caisses... »

Considérons les desseins de la Providence : Le funeste traité de M. Jules Ferry conclu à Tien-Tsin, violé à Bac-Lé, nous a conduits à Fou-Tchéou ; il a grandi l'amiral de toute la distance qui sépare le malheureux Ferry, surnommé ironiquement *l'homme du Tonkin*, de l'immortel *vainqueur du Tonkin*. « Les hommes, a dit Bossuet, font toujours plus, ou moins qu'ils ne pensent ; » car au-dessus de tous

(1) F. JULIEN.

Dieu conduit les évènements ; il ne voulut pas manquer à la France, et lui rendit Courbet pour relever son honneur et ramener la victoire sous son étendard.

L'amiral Courbet investi du commandement en chef de toutes nos forces navales dans les mers de Chine, réunissait son escadre à celle de l'amiral Lespès, avec ordre de préparer des opérations importantes contre les ports de la Chine, en cas de refus à nos propositions.

Pour lui, la meilleure voie eût été de frapper immédiatement la Chine en représailles de sa trahison, dans ses grandes places de guerre : *Port-Arthur, Nankin, Voo-Sung*, *Fou-Tchéou* et même *Pékin*. Car : « c'est la tête qu'il faut viser, disait-il. « Je le répète sur tous les tons : déclarer la guerre à « la Chine, brûler ses ports, ruiner sa marine, et la « paix sera immédiate. »

Mais le gouvernement ne partageait pas ces vues, il craignait de se lancer à l'aventure, et de se mettre à dos les pays neutres... que ne craint-il pas !

La diplomatie accorda une prolongation à l'ultimatum, puis fixa un second délai au 2 août.

Le bombardement infructueux de Kélung, au lieu de hâter le dénouement des négociations, ne fit que le retarder. Les sursis succédaient aux sursis, et malgré toutes les concessions, les notes diplomatiques s'échangeaient sans résultats appréciables.

Pendant ces inexcusables lenteurs la Chine continuait de rassembler ses forces, d'armer les défenses de tous ses ports, de grossir ses contingents. C'est alors que l'amiral Courbet prit sur lui, de faire

pénétrer une partie de sa flotte dans la rivière Min, et de remonter jusqu'à la baie de Fou-Tchéou; c'était le premier acte d'un projet largement conçu et étudié avec soin, mais pour la réalisation duquel il fallait les lumières et l'audace d'un chef expérimenté.

La ville de Fou-Tchéou se trouve située dans la province de Fo-Kien dont elle est la capitale; c'est une grande ville de 600,000 habitants, bâtie sur la rivière de Min, à 50 kilomètres de son embouchure.

C'est là que le gouvernement chinois a fait construire et outiller à grands frais, sous la direction d'un officier de marine M. Prosper Gicquel et d'ingénieurs français, un admirable arsenal, vaste ensemble de chantiers et d'usines, muni de tous les perfectionnements modernes pour servir à la construction des navires et à la fabrication des métaux.

De nombreuses écoles y sont rattachées, ayant pour but d'instruire sous la direction d'ingénieurs européens, les élèves qui se destinent à l'industrie. L'emplacement de cet arsenal, qui sert également de dépôt de poudre et de munitions avait été admirablement choisi. Placé au fond d'une baie dont la profondeur permet de recevoir des navires calant jusqu'à sept mètres d'eau, son éloignement de la mer (40 kilomètres) le met à l'abri d'un coup de main. Pour entrer dans la baie intérieure et parvenir jusqu'à l'arsenal, il faut traverser l'embouchure du Min, et remonter la rivière à travers les défenses échelonnées sur son parcours.

La rivière Min se jette dans la mer par deux embouchures, au milieu desquelles se trouve l'île

Woufou ; avant d'arriver à cette île les bâtiments ont à passer deux barres qu'ils franchissent à marée haute. A l'île Woufou deux passages se présentent ; mais l'embouchure du Sud, coupée par de larges bancs de sable est impraticable pour des navires de quelque importance. L'entrée du Nord assez facile quand on vient du large, se resserre, puis forme un



long goulet de deux lieues, encaissé entre deux murailles de granit presque à pic. L'entrée de ce goulet est défendue par des batteries blindées, placées de chaque côté sur des îlots, et sur la terre ferme, par deux forts : à droite le fort Blanc, à gauche le fort Kim-Poï.

Tout le long de cette passe se trouvent échelon-

nées des batteries devant lesquelles il faut passer à moins d'une portée de fusil. Après avoir traversé la passe de Kim-Poï, la rivière s'élargit pendant 25 kilomètres, au bout desquels on arrive à un nouveau goulet, appelé passe Mingan, défendu par une série de défenses casematées et soutenues par des batteries rasantes à ciel ouvert. Ce second goulet franchi, on arrive à l'île Losing, passage fort dangereux; outre les nombreuses batteries qui sont établies sur une haute pagode, le chenal est semé de rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation très difficile. Un peu au delà de l'île se trouve une baie intérieure appelée : mouillage de la pagode; puis la rivière se divise en deux bras. En poursuivant celui qui incline au Nord-Ouest, on arrive devant l'arsenal, dont les nombreuses batteries étagées sont munies de canons Krupp de gros calibre, et commandent toute la rade.

C'est dans cette baie que le 18 juillet, l'amiral Courbet vint mouiller, avec ceux de ses vaisseaux dont le tirant d'eau permettait de naviguer dans les passes. C'était : le *Volta,* éclaireur d'escadre, à bord duquel se trouvait l'amiral, les croiseurs : le *d'Estaing,* le *Villars,* le *Château-Renaud* et le *Duguay-Trouin;* les canonnières : le *Lynx*, l'*Aspic* et la *Vipère;* la *Triomphante*, cuirassé de station; enfin les deux torpilleurs *45* et *46*.

Les Chinois furent très étonnés de voir l'amiral s'établir sous la gueule de leurs canons; ils ne s'étaient pas opposés à son passage, afin de le conserver prisonnier lui et ses navires, si les négociations étaient rompues. Ils étaient d'autant plus

assurés du succès, qu'outre les nombreuses défenses qui barraient la sortie en arrière, ils avaient réuni dans le fond de la rade, un grand nombre de vaisseaux de guerre à l'abri de nos cuirassés.

C'était une flotte nombreuse que nous avions devant nous, et qui comptait, outre 15 jonques chinoises armées en guerre, 11 navires construits sur les modèles de nos croiseurs européens, armés de canons Armstrong, la plupart du calibre 16 et 21, et pouvant lancer des obus de 100 à 150 kilogrammes.

Pendant plus d'un mois, notre flotte resta ainsi comme enfermée ; mais Courbet ne s'endormait pas. Il notifia aux Chinois qui pensaient à éloigner leur flotte, l'ordre d'observer le *statu quo ;* il fit surveiller par deux navires les bateaux chargés de pierres que l'ennemi essaya vainement de couler pour encombrer la passe. Néanmoins nous étions comme dans une souricière, et notre infériorité paraissait si évidente que les commandants anglais et américains qui se trouvaient en rade, avaient écrit : « Les Français n'en sortiront pas. » Tous, neutres et marchands mouillaient au loin, car l'amiral les avait prévenus du prochain bombardement.

« Laisser une escadre française sous le canon « chinois pendant des semaines entières est une « aventure grosse de conséquences, » lisons-nous dans la lettre d'un officier.

« Le cabinet qui nous avait demandé notre avis, « se garda bien de le suivre, avait écrit Courbet le « 8 août 1884. Il donna à la Chine huit jours de « réflexion, pendant lesquels je vins m'établir, « avec une partie de mes forces navales, devant

« l'arsenal de Fou-Tchéou, au milieu d'une douzaine « de bâtiments de guerre et autant de jonques de « guerre chinois. J'y suis encore ! car ces huit jours « ont été suivis de onze autres, suivis eux-mêmes « d'un délai indéfini. On négocie plus que jamais, « avec moins d'espoir que jamais. Vous devinez le « rôle que joue notre marine, pendant que les diplo- « mates croisent les notes et échangent les pour- « parlers ; une vieille expérience nous l'a appris, il « n'y a qu'une voix que la Chine sait écouter : celle « du canon.

« Après l'affaire de Lang-Son il n'y avait qu'à « bombarder les ports de la Chine et détruire ses « bâtiments de guerre. Au lieu de cela on a diplo- « maté, rediplomaté et rerediplomaté !... »

« Je suis navré, car je sens que notre inaction « ruine notre prestige, et je redoute que tout cela « n'aboutisse à une reculade honteuse. Je vous « épargnerais toutes ces doléances, si le pénible « métier que nous faisons ici, par la volonté de nos « maîtres ne portait une grave atteinte à l'honneur « du pavillon. »

Il est plus aisé de décrire que de comprendre entièrement les tortures morales du noble cœur, si oublieux de lui-même et si préoccupé de l'honneur de la France ; la maladie qui ensevelit Courbet dans son triomphe, augmenta sensiblement à la suite de cette longue inquiétude, et des efforts qu'il faisait pour ne pas trahir devant l'équipage sa juste indignation et sa légitime impatience.

CHAPITRE VII

Bombardement de Fou-Tchéou

Enfin, le 21 août, les négociations furent rompues: M. de Semallé, ministre de France en Chine,



amenait le pavillon, quittait Pékin, et l'Amiral recevait l'ordre de commencer les hostilités.

Le 22, après avoir prévenu les consuls et les

commandants des stationnaires de l'imminence du bombardement, l'Amiral fait rassembler les commandants de ses navires, chacun connaît son devoir, tous sont au poste de combat. Courbet n'a plus rien à dire : il sait à qui sont confiées les destinées de la flotte... mais si... le génie de cet homme a trouvé un secret; bien simple, dira-t-on... si simple néanmoins que personne ne l'a remarqué dans tous ses biographes, et qu'un officier nous a transmis ces détails, il y a quelques semaines.

Le signal du bombardement devait être donné à midi, le 23 août; à onze heures, l'Amiral fait régler sur sa propre montre, celle de tous les commandants; à « onze heures trois quarts, leur dit-il, vous lèverez l'ancre sans bruit et vous attendrez le signal. » — C'est fait. — Les officiers rejoignent les bâtiments. Courbet, debout sur le *Volta*, considère les formidables défenses, et les centaines de canons braqués sur nos vaisseaux dont les artilleurs rectifient le tir et le pointage depuis des semaines! Quel spectacle ! la petite flotte bloquée et mitraillée devrait être anéantie! Aussi lorsque l'Amiral avertit le commandant des forces chinoises qu'il ouvrirait le feu à midi, « à midi cinq minutes, avait répondu « l'ennemi, il ne restera pas un de vos bâtiments « devant l'arsenal ! »

A midi moins cinq minutes, la fusée-signal part du *Volta;* en même temps toutes les batteries chinoises couvrent la flotte de leur feu; pas un coup ne porte !... Le léger déplacement des navires, qui avaient levé l'ancre, suffit pour rendre inutiles les savantes combinaisons des pointeurs !... et cette

mesure si simple, due à la méditation profonde qui réglait toutes les décisions de l'Amiral, venait de sauver la flotte et allait assurer la victoire.

Nos obus, au contraire, portaient à coup sûr; cinq



jonques chinoises étaient déjà coulées, pendant que le torpilleur *46* détruisait le grand navire *Yang-Ou* et le torpilleur *45* le navire *Fou-Po*. Les canots à vapeur protégeaient trois de nos vaisseaux attaquant les canonnières chinoises, pendant que le

« Le lieutenant Ravel est blessé à ses côtés. »

Villars, le *Duguay-Trouin* et le *d'Estaing* ouvraient le feu en enfilade contre les batteries de l'arsenal.

Quant au *Volta*, sur lequel flotte le pavillon amiral, il devient le point de mire du terrible feu. Courbet, impassible et calme, donne ses ordres, sans se préoccuper des boulets qui pleuvent autour de lui ; il se promène au milieu des pièces encourageant les canonniers, et se trouve aux endroits les plus périlleux, pour soutenir l'énergie de ses hommes ; un obus siffle près de lui, un autre éclate à ses pieds et tue trois marins ; le lieutenant Ravel, son aide de camp, est blessé à ses côtés ; le pilote anglais qui dirige les hommes du gouvernail, tombe ; mais lui, semble invulnérable, il suit avec sang-froid toutes les opérations. De temps en temps, il presse entre ses mains une petite médaille de la sainte Vierge, que sa sœur lui a fait promettre de porter à l'heure du danger, et demande avec ferveur à Notre-Dame des Victoires, sous la protection de laquelle il s'est mis, d'accorder le triomphe à la France.

Cependant le feu perd de son intensité, la fumée se dissipe, et l'on peut alors se rendre compte des effets produits par cette première attaque. Le résultat était terrible pour les Chinois : non seulement le croiseur *Yang-Ou* était échoué à la côte, éventré par le torpilleur *45 ;* mais l'aviso également atteint par le torpilleur *45* s'incline, prêt à sombrer, et son équipage se jette à la mer pour gagner le bord.

Les trois autres navires, mitraillés par les obus du *Duguay-Trouin*, du *Villars* et du *d'Estaing*, prenaient feu et coulaient à la côte.

La destruction du reste de la flotte fut bientôt consommée. — Les Chinois, en proie à une terreur folle, abandonnent leurs bâtiments que l'incendie dévore; seules, quelques canonnières, grâce à leur faible tirant d'eau, remontent la rivière et parviennent à se mettre à l'abri. — A cinq heures, la flotte chinoise n'existait plus, neuf navires et douze jonques de guerre étaient coulés ; à six heures, les feux des batteries de l'arsenal, sur lesquelles avait été dirigé le tir de la flotte française, étaient éteints, et l'Amiral faisait bombarder et détruire l'arsenal.

Ce glorieux fait d'armes vengeait nos morts de Bac-Lé ; le châtiment infligé aux Chinois était terrible, et l'aspect de cette rade superbe ne présentait que forts démantelés et navires incendiés allant à la dérive, au milieu de débris et d'épaves nombreuses, qui attestaient la grandeur du désastre.

Il ne restait plus rien à faire au milieu de ces ruines, l'Amiral donne le signal du départ. Pendant cette descente, les vaisseaux sont obligés de suivre de longs goulets et de franchir les passes étroites sous le feu de batteries blindées ; aussi, quand le 25 août, l'escadre passait, en file de bataille, devant les stationnaires européens, chaque navire fut acclamé par les équipages ; dans leur admiration, ils poussèrent des hourras enthousiastes en l'honneur de la France et de l'amiral Courbet.

Le premier arrêt de l'escadre eut lieu devant la passe Mingan, qu'il s'agissait de franchir, malgré deux batteries casematées, armées de canons de fort calibre qui enfilaient la passe. Pendant que le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante*, prenant ces

batteries à revers, en chassaient les Chinois par un feu terrible, les compagnies de débarquement du *Villars*, et du *d'Estaing*, descendues à terre, brisaient les canons et sabraient les artilleurs.

Quelques jours furent employés à faire le siège de chaque batterie, à mettre leurs pièces hors d'état, et à repêcher les torpilles dont le chenal était parsemé. — Enfin, le 26, la passe devenue libre, était franchie par l'escadre qui continua la descente, se faisant éclairer par des jonques chargées d'assurer la route jusqu'à la passe de Kim-poï. Deux journées sont encore employées à déblayer le chenal, dans lequel les Chinois avaient coulé des canots remplis de pierres, puis à relever de véritables chapelets de torpilles, reliés ensemble par des radeaux.

Lorsque l'Amiral se fut assuré que la passe était libre, il fit chauffer à haute pression et se lança à toute vitesse dans le goulet, bombardant successivement les batteries qu'il rencontrait sur son passage.

Le 29, il sortait triomphant de la rivière et rejoignait le *Bayard* resté en dehors des passes, mais qui avait coopéré à la sûreté de l'escadre, en détruisant le fort Blanc et les batteries placées à l'embouchure de la rivière.

La succession de ces victoires relevait la marine et plaçait Courbet, au nombre de nos amiraux les plus illustres. Les équipages de l'escadre avaient été admirables de valeur, enthousiasmés de leurs succès, fiers de servir sous les ordres d'un pareil chef, pour lequel ils professaient une vénération

sans bornes, ils le nommèrent : *matelot brèveté.* — Ils lui offrirent comme témoignage de leur admiration, un ruban portant le nom du *Volta*. Le lieutenant de vaisseau, Lapeyrière, second du *Volta*, dans son émotion profonde, ne put achever la courte harangue préparée, et dut se contenter de tendre le ruban à l'Amiral ; Courbet, très ému lui-même de cette marque d'affection et d'estime, le remercia en l'embrassant, et porta toujours depuis, le ruban à son chapeau.

L'annonce de ces brillantes victoires fit une profonde impression en France ; le pays retrouvait son antique gloire. Le gouvernement adressa une dépêche à l'Amiral pour le féliciter, et lui exprimer la reconnaissance nationale pour toutes ses actions d'éclat. Un décret rendu, sur la proposition du ministre de la marine, lui conféra la plus haute récompense à laquelle puisse prétendre un officier supérieur, en lui décernant la médaille militaire.

De nombreux témoignages d'admiration et de sympathie lui furent adressés de tous les points de la France ; quant à lui, dans sa foi fervente, il remercia le Seigneur de l'avoir soutenu dans cette tâche difficile et écrivit à sa sœur pour lui « demander de faire brûler un cierge devant la Vierge de l'église Saint-Vulfran d'Abbeville, qui l'avait si bien préservé au milieu du danger ».

CHAPITRE VIII

FORMOSE. — PRISE DE KELUNG. — ATTAQUE DE TAM-SUI. — RECHERCHE DE LA FLOTTE CHINOISE. — ATTAQUE A SHEI-POU PAR DEUX CANOTS TORPILLEURS D'UNE FRÉGATE ET D'UNE CORVETTE CHINOISES. — DESTRUCTION DE CES NAVIRES.

L'amiral Courbet après le combat de Fou-Tchéou conduisit son escadre dans la baie de Mat-Son d'où il demanda de nouveaux ordres à Paris ; il laissa ses équipages prendre un repos bien nécessaire et profita de ce temps pour se ravitailler en vivres, charbon et munitions.

En présence des évènements au Tonkin, il insistait pour qu'on le laissât libre de choisir les points où il devait porter la guerre. Il nourrissait secrètement l'espérance d'attaquer la Chine au cœur même, en bombardant les défenses de Pe-tcheli, et de menacer Pékin en remontant jusqu'à Port-Arthur. Quelle ne devait pas être la tristesse de l'Amiral en voyant ses avis rejetés.

« Mon cher ***, » écrit-il,

« ... J'espérais bien, en sortant de la rivière Min,
« que la marine ferait encore parler d'elle ; je comp-
« tais que nous remonterions dans le nord, après
« avoir ravitaillé nos bâtiments. Le Conseil des
« Ministres en a décidé autrement. Son aveuglement
« ou son entêtement, comme vous voudrez, coûtera

« cher à la France. L'occupation de Kélung, à
« laquelle nos maîtres se sont arrêtés, est une opé-
« ration sans influence possible sur les résolutions
« de la Cour de Pékin ; avec le blocus de Formose
« qui en est la conséquence, elle immobilisera la
« majeure partie de nos forces navales, et le seul
« régiment de marche mis à ma disposition....
« Avisez nos parents et amis, contribuables à divers
« degrés ; il faut qu'ils dénouent les cordons de leur
« bourse pour en finir à notre honneur. Et dire
« qu'après cela il y aura encore en France des naïfs
« qui croiront aux élus du suffrage universel ! »

Le gouvernement français se bornait donc à continuer la politique des gages, demi-mesure qui affaiblissait nos troupes, usait nos forces sans profit. On répondait à l'Amiral de ne pas s'écarter du programme, qui consistait à s'emparer de Kélung et à faire le blocus d'une partie de l'île Formose.

L'île Formose, placée dans les mers de la Chine, peu éloignée de Fou-Tchéou, est d'une grande étendue, riche en productions de toutes sortes ; le thé et la canne à sucre y abondent, on y trouve l'or, l'argent et le cuivre, des sources d'huile minérale et surtout de riches mines de charbon de terre qui appartiennent au gouvernement chinois, et dont l'extraction est de 300 à 400 tonnes de charbon par jour. Ses ports principaux sont Kelung, ville placée à la pointe Nord, et Tam-Sui, très importante par son commerce, d'une population de 70.000 habitants à l'ouest de l'île.

Le 1er octobre, l'escadre mouilla en rade de Kelung ; les troupes de débarquement descendirent

à terre, et s'emparèrent à la suite d'un vif combat du morne *Saint-Clément* qui commande le pays d'une centaine de mètres; après avoir bien fortifié cette position et y avoir laissé une garnison suffisante, on continua les opérations contre le port dont les défenses furent attaquées par les marins du *Bayard*, du *Duguay-Trouin* et du *Château-Renaud* et la place tomba bientôt en notre pouvoir. Pendant que l'amiral Courbet opérait à Kelung, il avait envoyé l'amiral Lespès avec sa division devant Tam-Sui. Cette ville, située dans un pays montagneux et accidenté, est admirablement défendue par la nature; son port est inaccessible aux navires de fort tonnage; une barre en interdit l'entrée aux vaisseaux de plus de deux mâts. Après avoir bombardé et éteint les feux des forts, l'amiral Lespès fit descendre ses troupes à terre et tenta de s'emparer des ouvrages les plus proches de la ville; la colonne qui ne comptait que 700 hommes au plus, fut reçue par une fusillade meurtrière. Les Chinois, embusqués dans les rochers et les buissons, ou abrités dans les maisons, ne purent être délogés sans artillerie; malgré des prodiges de valeur, les troupes, après avoir essuyé des pertes sensibles, durent se replier et rejoindre les navires.

L'amiral Courbet ne voulut pas s'affaiblir dans des combats inutiles, il se contenta d'occuper fortement Kelung et d'établir le blocus de l'île.

Pendant six mois, l'escadre immobilisée dans ces parages, empêchait seulement les renforts de parvenir jusqu'à l'île ou interceptait les convois de munitions et de ravitaillement. Nos troupes mal installées



toujours en alerte contre les surprises de l'ennemi, et épuisées de fatigue, furent décimées par les

« Nos marins ne veulent pas mourir sans prêtre. »

maladies et les fièvres, l'état sanitaire devint fort inquiétant ; sur 1600 hommes, 400 étaient malades, 69 étaient déjà morts et 80 avaient été évacués sur Saïgon.

L'Amiral mit le plus grand zèle à relever le moral de ses malades ; tous les jours, il se rendait à l'hôpital et dans les ambulances, il conversait avec eux, leur donnait des paroles d'encouragement et d'espoir. Il adjura le Ministre d'envoyer des aumôniers pour assister les pauvres malades. « Quel que « soit celui qui recevra cette dépêche, écrit-il, qu'il « sache bien que nos marins ne veulent pas mourir « sans les secours de la religion. Au nom de la « flotte, je vous adjure de nous envoyer des au- « môniers. »

Cette longue station ne donnait aucun résultat au point de vue politique : le blocus ne put être effectué qu'imparfaitement, les munitions et les renforts passaient sous pavillon anglais ou américain, ils étaient débarqués à notre insu ; aussi quand la situation sanitaire fut un peu améliorée et que des renforts parvenus de France vinrent renforcer la garnison de Kelung, l'amiral Courbet confia le commandement de cette place au colonel Duchesne, et appareilla pour se mettre à la recherche d'une escadre chinoise, composée de trois forts croiseurs.

Les vigies signalèrent cinq navires qui prirent la fuite dès qu'ils aperçurent les vaisseaux français ; la frégate et la corvette chinoises moins bons marcheurs, se réfugièrent dans le port de Sheipou ; les trois croiseurs prirent de l'avance et disparurent à

la faveur de la brume sans que l'on pût les atteindre. L'Amiral résolut alors d'attaquer les deux navires. Après s'être assuré des difficultés qu'il éprouverait à pénétrer dans le port avec son escadre, il essaya une attaque avec les deux canots porte-torpilles du *Bayard*.

L'attaque fut préparée pour le 15 février. Cette date correspond au premier jour de l'an chinois, que l'on fête par de grandes réjouissances. Les deux canots s'éloignèrent du *Bayard* à minuit : l'un était commandé par le capitaine de frégate Gourdon ; l'autre par le lieutenant de vaisseau Duboc ; un troisième canot, avec le lieutenant Ravel, était chargé de les convoyer et de les secourir en cas de besoin ; il devait rester en arrière pendant l'opération et former le point de ralliement pour le retour. Ces frêles embarcations marchèrent à l'aventure, lentement, s'enfonçant dans le chenal par une nuit noire, sans guide, ayant à éviter les rochers et les courants. Au bout de trois heures, après bien des alertes et des difficultés, ils se trouvaient à un demi-mille des vaisseaux ennemis.

Les deux canots torpilleurs, prêts au combat, avancent doucement, sans bruit, dans une profonde obscurité, et n'aperçoivent la haute mâture de la frégate qu'à une petite distance ; pendant vingt longues minutes, ils s'efforcent d'accoster le navire qui présente sa hanche de babord; ils craignent à chaque instant d'être découverts, et bien qu'ayant à lutter contre le courant, ils n'osent augmenter leur vitesse pour ne pas attirer l'attention par le bruit des machines.

Encore un pas et la distance est franchie... Déjà le commandant Gourdon est tout près de l'arrière, mais l'éveil est donné... Un feu terrible part du navire. Gourdon accélère le mouvement, il frappe la frégate de sa torpille qui fait explosion... Le bâtiment retombe lourdement en s'inclinant sur le côté, entraînant le canot, dont la hampe porte-torpille était restée engagée dans la carène... Le danger était imminent ; déjà un homme était tué, un autre avait un œil crevé par une balle ; si le navire coulait, il entraînait le canot avec lui. Heureusement la hampe est dévissée, et le canot faisant vivement machine arrière s'éloigne sans avarie.

Pendant ces courts instants pleins d'émotion, le lieutenant Duboc, resté à 300 mètres de la frégate, s'élance, forçant sa vapeur et calant ses soupapes de sûreté ; malgré une pluie de balles, il va planter sa torpille contre les flancs du navire qui se crève et tourne sur lui-même, pendant que le torpilleur lui échappe.

Les deux canots, en s'éloignant à toute vapeur, dépassèrent l'embarcation de M. Ravel et pendant toute la nuit cherchèrent à s'orienter dans l'obscurité, sans pouvoir rejoindre l'escadre ; au jour seulement, ils aperçurent la *Saône* qui leur donna la remorque jusqu'au *Bayard*.

Le lieutenant Ravel, resté au point de ralliement, revint le matin, après avoir constaté que non-seulement la frégate était coulée, mais que la corvette amarée au bord du quai était couchée sur le flanc, éventrée par un boulet provenant de la frégate qui, dans l'affolement de la surprise, avait fait feu de

toutes parts, pour repousser des ennemis qu'elle croyait plus nombreux.

La joie fut vive dans l'escadre quand on vit reparaître les canots que l'on croyait à tout jamais perdus.

L'amiral, ordinairement si maître de lui, ému jusqu'aux larmes après cette longue angoisse, serra dans ses bras les vaillants officiers et marins qu'il se repentait presque d'avoir envoyés à une mort héroïque et à peu près certaine.

Dans le rapport que l'amiral adressa au ministre à la suite de ces combats, il fit le plus bel éloge de ceux qui y avaient pris part, demanda le grade de commandant de vaisseau pour le capitaine Gourdon et la croix de la Légion d'honneur pour le lieutenant Duboc ; il concluait en disant : « qu'avec des officiers et des hommes de cette trempe on pouvait exécuter tout ce qui est humainement possible. »

L'amiral Courbet retourna à Kelung ; les opérations consistaient à disputer nos positions contre un ennemi cinq ou six fois plus nombreux, commandé par des officiers allemands, anglais ou américains.

Avant de se remettre à la recherche des trois grands croiseurs qui lui avaient échappé, il obtint du gouvernement français une mesure qui devait amener les Chinois à demander la paix : le riz fut déclaré contrebande de guerre, tous les transports vers la capitale devaient en être arrêtés. Un blocus sévère fut exercé devant les principaux ports, dont aucun navire n'osait sortir.

Après avoir reconnu l'impossibilité de s'approcher

assez près des forts pour les bombarder, l'amiral se contenta de surveiller le blocus.

Dans sa lettre à l'amiral Gicquel des Touches, il écrivait : « J'aurais bien désiré renouveler à Ning-Po « l'exploit de mes canots à vapeur à Sheï-Poo. L'oc- « casion était tentante ; c'était le seul moyen d'avoir « raison des croiseurs chinois, remisés derrière un « barrage inattaquable par nos canons, à moins de « 3,500 ou 4,000 mètres. Les amateurs ne man- « quaient point, je vous en réponds. Tout ce que « j'ai d'officiers torpilleurs en escadre, était prêt à « marcher. Malheureusement nos canots à vapeur « étaient incapables de remonter les violents cou- « rants de la rivière. Déjà ceux de Sheï-Poo étaient « bien forts pour eux. Ce fut à grand'peine que, « partis du bord à minuit, nos braves purent se « trouver en position d'attaquer à trois heures du « matin. Quand retrouveront-ils l'occasion d'un « pareil exploit? C'est un vrai bonheur de constater « l'ardeur dont notre jeunesse est animée. »

De leur côté, les Chinois effrayés de la présence des vaisseaux français, et craignant à chaque instant d'être torpillés par le terrible *homme invincible* (comme ils appelaient Courbet), entretenaient jour et nuit un feu roulant de mousqueterie.

CHAPITRE IX

Occupation des iles Pescadores. — Maladie de l'amiral Courbet. — Traité de paix avec la Chine. — Mort de l'Amiral. — Emotion douloureuse ressentie en France a l'annonce de sa mort.

C'est vers cette époque que pour rendre le blocus plus étroit, et s'assurer un centre de ravitaillement, l'amiral Courbet résolut de s'emparer des îles Pescadores, dont l'ensemble constitue une des plus belles rades de la Chine.

Cette rade, abritée des mauvais vents, présente une grande profondeur d'eau, son mouillage est excellent pour l'escadre ; c'est en outre une très bonne position stratégique dont la possession nous assurait pour l'avenir une grande prépondérance et une grande sécurité dans les mers de l'Extrême-Orient ; aussi l'Amiral ne négligea-t-il rien pour le succès de cette entreprise dont les préparatifs furent faits avec un soin minutieux.

Le 28 mars, l'escadre d'attaque se réunissait devant les Pescadores ; elle comprenait : le *Bayard,* la *Triomphante*, le *d'Estaing,* le *Duchaffaud,* la *Vipère* et le transport l'*Annamite,* qui portait quatre cents hommes d'infanterie de marine, et de l'artillerie de montagne ; il s'agissait d'occuper Makung, capitale de l'île Poug-Hou, la plus grande des Pescadores. Le 30 mars au matin, le *Bayard,* la

Triomphante, et le *Duchaffaud* pénètrent dans la baie de Poug-Hou, bombardent les forts qui la défendent ; les obus des grosses pièces du *Bayard* démolissent les embrasures avec une telle précision que l'une après l'autre, les batteries sont démontées et les défenseurs obligés de s'enfuir... Après un combat d'artillerie assez vif, les derniers forts éteignent leurs feux et les compagnies de débarquement mettent hors de service les pièces qui les armaient.

Pendant le débarquement des troupes, on débarrassait le port de Makung des torpilles et des barrages dont il était encombré.

Dès que ces opérations furent terminées, le passage étant libre, le *Bayard* et la *Triomphante* entrèrent dans le port et bombardèrent les défenses ; les tirailleurs chinois obligés de quitter leurs abris, poursuivis par les feux de salve, se heurtèrent à la colonne des six cent soixante hommes de débarquement.

Après avoir concentré toute notre artillerie de campagne sur les positions dominant la ville, notre colonne entrait à Makung le 31 mars et le pavillon français était arboré sur le principal fort. Nos pertes étaient minimes. L'amiral, heureux d'un aussi brillant succès, résolut de s'y installer ; mais très fatigué depuis quelque temps, il ne pouvait plus supporter aucun excès de travail. Adoré des officiers et des soldats, qui tous le chérissaient comme un père et le considéraient comme leur soutien et leur guide invincible, il ne voulut rien laisser paraître de sa faiblesse, il ne prit aucune des précautions que nécessitait son

état de santé, et il eut à cette époque plusieurs syncopes qui inquiétèrent sérieusement son entourage.

La prise des Pescadores coïncida avec la défaite de *Lang-Son* que le général Négrier était forcé d'abandonner ; à la nouvelle de ce revers, le cabinet, dont Jules Ferry était le président, s'effondra sous la réprobation générale; le nouveau ministère Freycinet et Brisson, plus soucieux de terminer promptement la guerre que de la dignité nationale, fit à la Chine des propositions de paix tellement douces, que celle-ci accepta avec empressement.

Ruiné dans son commerce, voyant sa marine anéantie, ses ports bloqués, et le riz, indispensable aliment des Chinois, manquer à la population, le gouvernement du Céleste Empire était bien près de se soumettre aux conditions qu'il aurait plu à la France de lui imposer. Au lieu de cela, nous abandonnions Formose !

Les Pescadores, ce joyau que l'amiral Courbet était si heureux d'offrir à la Patrie, allaient être rendues, aucune indemnité n'était exigée, il ne fut pas même question d'un protectorat pour nos malheureux chrétiens d'Extrême-Orient !

Nos efforts, notre sang versé n'avaient servi à rien ; nos victoires, nos conquêtes avaient été en pure perte.

A l'annonce des préliminaires de cette paix désastreuse, la santé de l'amiral déclina promptement. Le peu de fruit que la France retirait de ses succès, le plongea dans un amer découragement; il comparait tout ce que nous perdions avec ce qu'il aurait pu obtenir, il ne résista pas à ce coup, et

malgré les soins constants dont il était entouré, il dut s'aliter.

Ici se termine notre modeste travail. Le lecteur nous saura gré de substituer à un simple récit les pages si pleines d'une patriotique et religieuse émotion, publiées au lendemain de la mort de Courbet, par M. C. Paillart, compatriote et ami de sa famille, dans le journal l'*Abbevillois* du 7 août 1885 :

L'AMIRAL COURBET

SA MALADIE, SES DERNIERS MOMENTS

M. Doué, médecin en chef de la marine à bord du *Bayard*, qui a eu le triste honneur de fermer les yeux de l'amiral Courbet, vient d'arriver en France. A peine débarqué, il a tenu à apporter à la famille de notre glorieux concitoyen les derniers détails de la maladie et de la mort de l'Amiral.

Nous avons pu nous-même recueillir à ce sujet quelques renseignements ; ils seront lus, nous n'en doutons pas, avec le plus vif intérêt :

C'est au mois d'avril dernier, que l'Amiral, épuisé par la fatigue, succombant sous l'excès du travail reçut la première atteinte du mal qui devait l'emporter. Un moment on put craindre que cette terrible secousse eût un fatal dénouement, mais l'énergie du marin était si grande que cette fois il se releva.

Autour de lui, cependant, on se faisait peu d'illusions.

Son état-major, inquiet et prévoyant les conséquences de la mort d'un tel chef, le supplia de céder aux instances de la Faculté et de demander son retour en France.

Tous signèrent, à ce sujet, une pétition au Ministre.

Quand on la présenta à l'Amiral, il la lut, non sans émotion en voyant de quelle affection il était entouré, mais après avoir remercié ceux qui la lui présentaient, il la déchira avec un sourire :

« Moi quitter ces braves enfants, dit-il, jamais! »

Le Docteur crut alors devoir intervenir. Il lui montra la gravité de sa situation, lui fit entrevoir la possibilité d'une rechute que les grandes chaleurs pouvaient ramener, et qui, certainement, serait mortelle. Ce cœur vaillant résista à toutes les prières de la Faculté, comme il avait résisté aux conseils et aux sollicitations de ses amis. Il répondit simplement : « Mon devoir est de rester ici, j'y resterai jusqu'au bout. »

Pendant quelque temps, du reste, sa santé parut être un peu revenue. L'Amiral ne se plaignait jamais; jamais il n'appelait son médecin, et son domestique, inquiet et alarmé, renseignait seul parfois le docteur sur les souffrances de son maître, qui lui recommandait toujours de ne rien dire et s'obstinait lui-même dans son silence.

La prise des îles Pescadores fut une des dernières joies de l'Amiral. Lorsque tout fut terminé il appela ses officiers et leur montrant la montagne sur laquelle étaient bâtis les forts qui complétaient la défense de ces îles, il les invita tous à déjeuner, le lendemain,

sur le sommet de cette montagne, d'où ils pourraient mieux voir la nouvelle terre que leur sang et leur vaillance venaient de donner à la France.

Bien que très fatigué, il s'y rendit à cheval. Le trajet était de vingt kilomètres.

Pendant ces quatre lieues, la musique des zéphirs qui escortait l'Etat-Major ne cessa de se faire entendre. Cette excursion fut pour l'Amiral une vraie marche triomphale. Les soldats avaient, sur le passage de leur chef, dressé des arcs de triomphe, et, de distance en distance, ils venaient lui présenter un bouquet, des fleurs, des couronnes de lauriers.

Lorsqu'il rentra dans sa chambre, vers trois heures, succombant à l'excès de fatigue et d'émotion, le chef de l'escadre se trouva mal : on fut longtemps à pouvoir le ranimer.

C'était autour de lui à qui s'ingénierait à lui être agréable. Un artiste du bord avait mis en musique la romance composée par un Abbevillois, en l'honneur du vainqueur de Fou-Tchéou, tous les marins la savaient, et passant près de leur chef, assis le soir sur le pont du cuirassé pour y trouver quelque fraîcheur après les travaux du jour, ils lui chantaient cette romance que les équipages des navires ancrés près de là, répétaient en chœur.

D'autres fois on lui lisait les nouvelles du pays. Un des matelots du *Bayard* était précisément un concitoyen, sa famille lui faisait parvenir l'*Abbevillois* par chaque courrier, et l'Amiral y trouvait la liste des souscripteurs à l'épée d'honneur qu'il ne devait jamais recevoir.

Chaque nom lu devant lui rappelait ses souve-

nirs d'enfance ou de jeunesse, il y retrouvait la liste nombreuse des amis de son frère si regretté et de sa famille, il les saluait au passage d'un remercîment et d'un sourire, évoquant après chacun d'eux les souvenirs de ces amitiés toujours vivaces dont, à quatre mille lieues de la patrie, l'écho arrivait vibrant jusqu'à lui.

« Ces chers Abbevillois, disait-il alors, comme « ils me font plaisir, et comme je les aime! »

On peut dire vraiment qu'il reçut ainsi, à travers la distance, l'hommage glorieux que l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens doit, dans quelques jours, déposer sur son cercueil.

Chacun de ceux qui pensèrent à lui à cette occasion est certain que son attention a reçu son merci et qu'aucun d'eux n'a été oublié.

Dès le 15 mai, les forces épuisées de l'Amiral baissèrent plus sensiblement encore.

Malgré tout, presque chaque soir il réunissait ses officiers à sa table, et leur en faisait les honneurs avec ce calme qui ne le quittait jamais et cette bonne grâce charmante qui lui avait conquis toutes les sympathies et gagné tous les dévouements.

Quant à lui, il ne pouvait manger. Les conserves qui formaient l'unique alimentation de la marine répugnaient à son estomac fatigué, le lait seul eût pu lui convenir et il était impossible de s'en procurer. A peine touchait-il du bout des lèvres à la nourriture qu'on lui présentait, et sa volonté seule le soutenait encore.

Le 9 juin, comme on allait se mettre à table, l'Amiral pria son chef d'état-major de le suppléer

pour en faire les honneurs. « Je me sens bien fati-« gué, dit-il, et je vais me coucher. »

Le docteur Doué arriva aussitôt. Tout ce que la science et le dévouement peuvent inspirer pour soulager un malade fut mis en œuvre, mais rien ne devait plus ranimer les forces disparues.

Le 10 juin, profitant d'une absence de quelques minutes, à laquelle M. Doué avait consenti sur ses instances, le malade se leva et put encore s'habiller.

Lorsque le médecin revint dans la chambre, il trouva le lit vide et n'en put croire ses yeux. L'Amiral s'était traîné jusqu'à son bureau où il rédigeait des dépêches au Gouvernement et des ordres pour la flotte.

Au moment où le docteur entra, il le vit assis près de sa table de travail ; sa main affaissée venait de laisser tomber la plume que ses doigts se refusaient à tenir plus longtemps.

Il fallut appeler deux hommes pour le porter jusqu'à sa chambre et le remettre au lit. Il ne devait plus se relever.

Le lendemain dans l'après-midi, l'aumônier du *Bayard*, ami particulier de l'Amiral, vint le voir, resta seul avec lui et le confessa. Le vaillant marin, qui avait vécu en croyant, voulait mourir en chrétien. Le prêtre lui administra les derniers sacrements que le malade reçut en pleine connaissance, avec la foi la plus vive. Puis il fit venir son secrétaire et l'entretint quelques instants.

L'amiral Lespès, informé que les derniers moments approchaient, accourut près de son frère d'armes. Le mourant n'eut plus la force de lui ten-

dre la main ; le docteur soutint son bras et il put ainsi transmettre, dans une dernière étreinte à celui qui devait le remplacer, le commandement de l'escadre au milieu de laquelle il avait voulu mourir.



L'état-major se succédait dans l'étroite chambre où le brave marin s'éteignait doucement.

Personne ne voulait croire à la réalité, tous s'obstinaient à espérer un retour possible à la vie.

Le docteur prit dans ses mains les mains du malade; de temps à autre un léger mouvement indiquait que la vie ne l'avait pas abandonné; soudain toute pression cessa. Anatole Courbet ouvrit une

L'amiral Courbet, sur son lit de mort, dans sa cabine du *Bayard*.

dernière fois les yeux et les tourna vers le ciel comme pour dire un dernier adieu à sa famille qu'il ne devait plus revoir, à tous ces vaillants qui l'entouraient, à cette France pour laquelle il mourait; il poussa un soupir et ce fut le dernier.

Il s'était éteint sans douleurs, sans agonie, comme une lampe qui s'éteint lorsque la dernière goutte d'huile vient d'être consumée.

Les marins de la flotte sollicitèrent la faveur de contempler une dernière fois les traits de celui pour lequel chacun d'eux eût sans hésiter voulu mourir.

Lorsque le corps fut embaumé et placé dans le cercueil, ils furent admis à défiler devant lui.

Et ces braves, qui, pendant la campagne, avaient tant de fois sans frémir vu la mort de si près, pleuraient tous comme des enfants ; on n'entendait que des sanglots, on ne voyait que des larmes; et le *Bayard* était devenu comme un immense cercueil autour duquel personne n'osait parler que tout bas.

Quand on voit une telle mort couronnant une telle vie, on se reprend vraiment à espérer pour la France.

Un pays qui a parmi ses enfants de semblables héros est un pays qui ne saurait mourir !

C. PAILLART.

Par quelles émotions passaient les différents navires confiés au grand amiral, quels souvenirs évoquaient leur admiration et leur profond attachement pour ce chef aussi paternel envers ses hommes

que sévère pour lui-même, c'est ce que le sympathique écrivain M. Pierre Loti a merveilleusement rendu.

LA MORT DE L'AMIRAL COURBET

A bord de la Triomphante, *rade de Makung, vendredi* 12 *juin.*

Ce que j'en ai vu, moi, de cette mort, est bien peu de chose ; l'écrire, c'est presque rabaisser ce malheur en mettant autour des détails trop petits.

C'était hier à sept heures du soir, — pendant que nous étions à table dînant assez gaiement, — on entendit un canot accoster le bord, et les timoniers dire qu'ils venaient du *Bayard* avec une lettre pour le commandant. Alors il y eut une minute de curiosité impatiente, car ce devait être une communication grave : la paix était signée ?... ou bien la guerre reprise ?...

— Non, rien de tout cela, mais une chose sombre et imprévue . l'amiral était mourant, peut-être mort à cette heure même. Ce canot faisait le tour des bâtiments de l'escadre pour le dire.

Cela se répandit comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant, où les matelots chantaient. Justement ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs, tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent ; une espèce de silence lourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout.

Les gens qui sont en France, ne peuvent guère comprendre ces choses, — ni la consternation jetée par cette nouvelle, ni le prestige qu'il avait, cet amiral, sur son escadre. — Dans les journaux, on lira des éloges de lui plus ou moins bien faits ; on lui élèvera quelque part une statue ; on en parlera huit jours dans notre France oublieuse ; — mais, assurément, on ne comprendra jamais tout ce que nous perdons en lui, nous, les marins. — Je crois d'ailleurs que pour sa mémoire, rien ne sera si glorieux que ce silence spontané et cet abattement de ses équipages.

Non, on n'avait pas prévu qu'il pourrait finir de cette manière.....

Le canot repartit, de bâteau en bâteau, annonçant le désastre. Le commandant fit armer sa baleinière pour aller à bord du *Bayard*, puis, nous attendîmes, au carré, en parlant bas.

A huit heures, je montai prendre le quart ; une nuit épaisse ; une pluie fine tombait depuis le coucher du soleil ; une chaleur humide, orageuse, accablante.

Les fanaux étant parés pour recevoir le commandant à son retour, j'appelai le maître de quart, qui était précisément Yves (nos destinées nous ont réunis une fois de plus sur le même bateau) et nous commençâmes à faire ensemble les cent pas monotones des nuits de veille. Au-dehors, on voyait, dans la brume noire, les feux de cette escadre jouant les lumières d'une grande ville, — ville nomade qui est venue se reposer depuis deux mois sur ce point de la mer chinoise. La pluie continuait de

tomber lentement, sans un souffle dans l'air ; cela ressemblait aux nuits tristes de Bretagne, à part cette chaleur toujours irrespirable, malsaine, qui pesait sur nous comme du plomb. — Et c'est pendant cette soirée tranquille, au milieu de tout ce calme, que ce chef de guerre était aux prises, dans une toute petite chambre de bord, avec la mort silencieuse et obscure...

Pendant qu'il s'en allait, nous causions de lui.

Sa gloire, elle a tellement couru le monde, tellement, que c'est banal à présent d'en parler entre nous. Elle lui survivra bien un peu, j'espère, car elle est universellement connue.

Mais ceux qui ne l'ont pas vu de près, ne peuvent pas savoir combien il était un homme de cœur. — Ces existences de matelots et de soldats, qui vraiment, depuis deux années, semblaient ne plus assez coûter à la France lointaine, il les jugeait très précieuses, lui qui était un vrai et grand chef ; il se montrait très avare de ce sang français. Ses batailles étaient combinées, travaillées d'avance avec une si rare précision, que le résultat, souvent foudroyant, s'obtenait toujours en perdant très peu, très peu des nôtres ; et ensuite, après l'action qu'il avait durement menée avec son absolutisme sans réplique, il redevenait tout de suite un autre homme très doux, s'en allant faire la tournée des ambulances avec un bon sourire triste ; il voulait voir tous les blessés, même les plus humbles, leur serrer la main ; — eux mouraient plus contents, tout réconfortés par sa visite.

La baleinière du commandant ne revenait pas,

et en regardant les feux de ce *Bayard* à travers la nuit et la pluie fine, nous parlions toujours de l'amiral,

Il y a cinq ou six jours à peine, il était encore ici, à notre bord, venu pour un lancement de torpilles ; et je me souviens d'avoir pour la dernière fois serré sa main tendue avec une bienveillance toute simple et exquise. Ce jour-là, nous avions été heureux de le trouver si alerte, si vaillant, si bien remis de ses fatigues passées. En plein midi, en plein soleil, il était monté sur un petit bâteau torpilleur pour circuler sur cette rade unie et réfléchissante, chauffée à blanc. — Nous filions d'ailleurs si vite, fendant cet air immobile, éventé par notre propre course, qu'on respirait à l'aise, on était presque bien. Et je le vois encore là, assis à deux pas de moi, dessinant son buste haut sur tout ce bleu lumineux : correct dans sa tenue, toujours la redingote boutonnée jusqu'au col, absolument comme en France, et les mains gantées de Suède, suivant ces espèces de longs poissons d'acier qu'il faisait lancer devant lui.

Je le subissais, moi aussi, le prestige de cet amiral, d'une manière plus raisonnée que nos matelots peut-être, mais complète, et comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où avec un dévouement absolu.

Je m'inclinais devant cette grande figure du devoir, presque incompréhensible à notre époque de personnages fort petits. Il était à mes yeux, une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie.

Mais l'écrivain qui se sentira de taille à faire son éloge funèbre, devra bien s'efforcer de les rajeunir, ces grands mots d'autrefois, car on les a aujourd'hui tellement banalisés, à propos de gens quelconques n'ayant risqué leur vie nulle part, qu'ils semblent vraiment n'avoir plus un sens assez élevé quand il s'agit de lui...

Et puis il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres, autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise, ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir.

N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa manière à lui, impérieuse et brève: « Allez ! » Avec cela, un salut, une poignée de main, et on allait ; on allait n'importe où, même à la tête d'un tout petit nombre d'hommes, on allait avec confiance, parce que le plan était de lui ; ensuite, on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse.

Ces milliers d'hommes qui se battaient ici, avaient remis chacun sa propre existence entre les mains de ce chef, trouvant tout naturel qu'il en disposât quand il en avait besoin. Il était exigeant comme personne ; cependant, contre lui on ne murmurait jamais, jamais ; ni ses matelots, ni ses soldats ; ni même cette troupe étrange de « zéphirs, » d'Arabes, d'Annamites, qu'il commandait aussi.

Oh ! cette île Formose !... Qui osera raconter les choses épiques qu'on y a faites, écrire le long mar-

tyrologe de ceux qui y sont morts?... Cela se passait au milieu de tous les genres de souffrances : des tempêtes, des froids, des chaleurs, des misères, des dyssenteries, des fièvres. Cependant, ils ne murmuraient pas ces hommes; quelquefois, ils n'avaient pas mangé, pas dormi ; après quelque terrible corvée sous les balles chinoises, ils rentraient épuisés, leurs pauvres vêtements trempés par l'éternelle pluie de Kelung ; — et lui, brusquement parce qu'il le fallait, leur donnait l'ordre de repartir. Eh bien ! ils se raidissaient pour lui obéir et marcher ; ensuite ils tombaient ; — et pour une cause stérile, — tandis que la France, occupée de ses toutes petites querelles d'élections et de ménage, tournait à peine des yeux distraits pour les regarder mourir.

A part les familles de marins, qui donc, dans notre pays, empêchait-elle de dormir ou de s'amuser, cette pauvre glorieuse escadre de Formose?...

Dans les heures d'anxiété (et elles revenaient souvent), au milieu des engagements qui semblaient douteux, dès qu'on le voyait paraître, lui, l'amiral, ou seulement son pavillon : « Ah ! le voilà, c'est tout ce qu'il faut alors ; ça finira bien puisqu'il arrive ! » En effet, cela finissait bien toujours ; cela finissait de la manière précise que lui tout seul, très caché dans ses projets, avait arrangée et prévue.

Je ne crois pas que chez nos ennemis d'Europe, il y ait un chef d'escadre qui lui soit égal ou seulement comparable; peut-être aurait-il fallu le garder précieusement pour quelque grande lutte nationale, au lieu de le laisser ici s'user et mourir.

.... Un bruit d'aviron; un canot qui s'approche. Les factionnaires le hèlent:

— A bord, commandant!

Aussitôt un groupe se forme près de la coupée, bien que ce ne soit pas très correct; des officiers, des matelots, anxieux de savoir, d'écouter au passage les premiers mots que le commandant va dire.

— Il dit que l'amiral respire encore faiblement, mais il est bien perdu; les yeux fermés déjà, ne parlant plus depuis six heures du soir; les mains croisées sur la poitrine et déjà froides, très tranquille, et probablement ne souffrant pas.

De quoi meurt-il? — On ne sait pas bien. — D'épuisement surtout et d'un excès de fatigue intellectuelle. D'abord le bruit avait couru qu'il était pris de cette contagion innommée dont on ose à peine parler, et qui chaque jour nous enlève brusquement quelques-uns des nôtres. On dit que non, maintenant; ce n'est plus cela. Les deux maladies lentes de ce pays jaune, dyssenterie et hépathie, qu'il traînait depuis de longs mois, l'ont, paraît-il, vaincu tout d'un coup. Et puis, il meurt d'autre chose encore : de travail excessif, d'écœurement aussi et de déceptions de toutes sortes, en présence du résultat nul que ses belles victoires ont obtenu pour la France.

Les secours humains ne peuvent plus rien pour lui; pas même réchauffer ses membres qui s'immobilisent de plus en plus et sont couverts d'une sueur glacée, malgré la chaleur de cette nuit d'orage... Un canot du *Bayard* doit venir bientôt nous avertir quand ce sera fini tout à fait.

Ensuite, nous reparlions de l'amiral, dont l'agonie était une chose présente, obsédant notre pensée.

« Aussi, disait Yves, il n'avait jamais soin de lui-même ; tous les soirs, descendre à terre, entrer à l'ambulance, risquer d'y prendre la maladie !... »

En effet, jusqu'à ces derniers jours, ses visites aux malades s'étaient continuées fidèlement. La semaine passée, il avait même quitté le bord à la hâte pour aller, sous une pluie d'orage, jusqu'au campement de l'infanterie de marine, embrasser un pauvre lieutenant jadis blessé près de lui à Son-Tay, qui venait d'être atteint de cette même maladie innommée et qui en mourut dans la nuit.

Et lundi, encore, on l'avait vu, le matin, au soleil de neuf heures, suivre, découvert, l'enterrement d'un autre officier, mort aussi de cette contagion-là. Tête nue, tenant son casque à la main, boutonné, correct sans cesse et partout, il avait traversé ces ruelles désertes de Ma-Kung, et accompagné le petit cortège funèbre jusqu'à ces champs de riz et de maïs où s'est improvisé notre cimetière.

Quand notre quart fut fini, aucune communication nouvelle n'étant venue du *Bayard*, on avait presque repris espoir en voyant que c'était si long.

Mais quelques minutes après minuit, étant déjà redescendu dans ma chambre, j'entendis le bruit d'un canot à vapeur qui s'approchait de nous et je compris ce qu'il venait nous dire.

Je me penchai à mon sabord pour écouter l'accostage. Une voix, celle du matelot de faction, demanda tout de suite : « Eh bien?... » Du canot une autre voix répondit : « Il est décédé... » Je m'en-

dormis sur ces mots, et, en rêve, je revis l'amiral mêlé à des combats et à des funérailles étranges.

On nous raconta le lendemain de quelle manière silencieuse et presque douce la mort était venue le prendre, comme un sommeil. Depuis six heures du soir, il n'avait eu ni un mouvement ni une plainte. Tous les moyens ayant été épuisés pour ramener un peu de chaleur à ses membres, qui se refroidissaient, on avait fini par le laisser en repos. Les officiers du *Bayard* étaient là groupés, presque aussi immobiles que lui dans leur stupeur : deux matelots agitaient des éventails au-dessus de sa tête.

Un peu avant dix heures, ne l'entendant plus respirer, on avait placé devant sa bouche son lorgnon, qui était suspendu à son cou ; ensuite, un miroir ; — aucune buée sur le verre, plus trace d'aucun souffle ; alors le médecin en chef avait dit à voix basse : « Messieurs, l'amiral est mort ! » Dans ce premier moment, personne n'avait bougé, ni pleuré, des minutes de silence s'étaient encore écoulées avant qu'on entendît un sanglot sortir d'une poitrine.

II

Le matin vendredi, encore temps gris, petite pluie fine comme en Bretagne... Les vergues sont mises en patennes, les pavillons en berne, et de demi-heure en demi-heure, on commence à tirer le canon de deuil.

Cela rappelle le ciel ordinairement sombre et tout l'appareil du Vendredi Saint dans nos ports français. Cette grande rade des Pescadores ressemble même à certains points de nos côtes, avec ses terres assez basses, sans arbres, où des champs de riz et de maïs dessinent des carrés verts.

Beaucoup de sampas montés par des Chinois plus ou moins occupés de pêche circulent sur l'eau calme, rôdent autour du *Bayard,* curieux, flairant déjà notre malheur. Et bientôt, sûrement, la Chine entière saura la mort de l'homme qui la faisait trembler.

A neuf heures, de tous les bâtiments de l'escadre, partent des canots et des baleinières, menant les commandants et les états-majors à une messe privée qui va se dire à bord du *Bayard* pour le repos de l'âme de l'amiral. Le temps se maintient couvert, morne, et la mer tranquille ; les embarcations accostent doucement et bientôt le vaisseau est tout rempli d'officiers. Pauvre *Bayard !* autrefois si brillant, aujourd'hui défraîchi, éraillé, fatigué par sa campagne glorieuse, et encombré de caisses, de ballots, de barriques pour le ravitaillement des troupes. Cette foule qui arrive ne ressemble pas à celle des deuils vulgaires ; on ne voit pas ces figures composées ; on n'entend pas ce courant de conversations à l'oreille, ce bourdonnement d'indifférence. Parmi tous ces officiers qui se rencontrent là, il y a d'anciens camarades qui, depuis longtemps, ne se sont pas vus, et qui se donnent la main simplement, sans causer, presque sans rien se dire. En général, on se tient immobile sur place, encore dans la stupeur que cette mort a jetée.

L'autel de messe est disposé en abord et il faut se serrer là, dans une sorte de couloir étroit, sous la carapace de fer qui concentre une immense chaleur. Derrière les officiers viennent se tasser les matelots, sans bruit, consternés eux aussi, et silencieux ; çà et là, dans cette foule, quelques têtes chinoises, de prisonniers ou d'interprètes, rappelant le pays lointain où l'on est.

La messe est dite à voix basse, au milieu de ce grand silence. Quand elle est achevée, on fait le tour par derrière l'autel pour aller (comme au cimetière on salue la famille), saluer le commandant et le chef d'état-major. Ils pleurent, ceux-ci.

Il n'y a ni apparat, ni discours, ni musique ; seulement des gens qui passent, atterrés, ne trouvant rien à dire.

Dans les choses extérieures, rien même qui s'associe à l'idée de la mort. Rien que deux couronnes de feuillage posées au pied de la dunette ; tout ce qu'on a pu trouver de plus vert dans ce pays nu : un peu de bambou et de tamarin, puis des branches prises aux arbres rares des pagodes où sont piquées quelques petites pervenches roses du Cap, seules fleurs du Ma-Kung.

On aurait voulu le voir, lui, l'amiral ! mais il n'a pas été possible de l'exposer. Dans ce pays, la mort est trop immédiatement suivie de conséquences sinistres contre lesquelles il faut se précautionner à la hâte. Et le corps du chef est en bas, entre les mains des médecins occupés à une sombre besogne.

Alors c'est fini, on se sépare : les canots accostent les uns après les autres et s'éloignent.

A midi, le *Duguay-Trouin* quitte la rade, s'en allant porter la nouvelle à Hong-Kong, d'où le télégraphe la transmettra à la France.

Trois heures du soir. — Les médecins ayant achevé leur œuvre, les commandants et les officiers qui sont revenus à bord du *Bayard* sont admis à regarder l'amiral une dernière fois.

Il est dans son salon, enveloppé d'un linceul et étendu par terre, formant une longueur blanche sur les tapis rouges. — Et on entre sur la pointe du pied pour contempler une minute ce visage très-pâle, très-calme, à peine changé; ce front large où tant d'idées, tant de projets merveilleusement étudiés, classés, préparés pour l'avenir, viennent de s'éteindre à jamais.

Quand les officiers se retirent, il y a encore à la porte un groupe d'hommes qui prient qu'on les laisse entrer; ce sont tous les maîtres du bord qui veulent le voir.

Eux passés, il y a encore plus de monde à cette porte : cette fois ce sont des matelots qui attendent aussi leur tour comme une chose due.

Alors il faut faire défiler dans ce salon tout l'équipage du vaisseau, et on voit se succéder lentement des centaines de jeunes figures consternées qui saluent avec un respect timide le grand mort.

Ensuite on le met dans son cercueil de plomb et de bois de camphre entouré de fer.

III

Samedi 13 juin, la mise en chapelle et les honneurs militaires...

La cérémonie religieuse est courte et se fait à voix basse. De minute en minute, on entend, plus ou moins dans le lointain, les salves de mousqueteries venues de l'escadre ou des forts de Ma-Kung ; elles partent de différents côtés, avec un bruit sec de chose qui se déchire.

Dans les intervalles de silence, il y a un tout petit oiseau qui chante obstinément, accroché à une drisse de pavillon. Les timonniers s'excusent de sa présence : il est là depuis hier, et on a beau le chasser, secouer cette drisse, il revient toujours.

Tout près des assistants, les canons du *Bayard* commencent à grands coups sourds le salut final, et ensuite l'amiral Lespès, qui a pris depuis hier le commandement de l'escadre, vient dire en quelques mots adieu à notre chef mort.

Il le fait avec un tel tremblement de douleur et un visible besoin de pleurer qu'en l'entendant les larmes viennent. Ceux qui se raidissent à grand effort pour garder une figure impassible s'amollissent et pleurent.

Et maintenant, après cet adieu il n'y a plus que le défilé militaire, et c'est absolument terminé ; on se retire, on se disperse dans les canots : les vergues sont redressées et les pavillons rehissés partout.

Les choses rentrent dans l'ordre, reprennent leur physionomie habituelle ; le soleil aussi se met à reparaître. C'est la fin du deuil, presque le commencement de l'oubli.

Je n'avais encore jamais vu des matelots pleurer sous les armes, — et ils pleuraient silencieusement tous ceux du piquet d'honneur.

Elle était bien modeste cette petite chapelle ; bien modeste aussi, ce petit drap noir ; et quand le corps de cet amiral reviendra en France, on déploiera, c'est certain, une pompe infiniment plus brillante qu'ici dans cette baie d'exil.

Mais qu'est-ce qu'on pourra lui faire, qu'est-ce qu'on pourra inventer pour lui faire qui soit plus beau et plus rare que les larmes ?...

PIERRE LOTI.

Le Ministre, amiral Galiber, ami de Courbet, avait reçu la triste mission d'annoncer à la sœur de l'Amiral la nouvelle de cette catastrophe ; il voulut se rendre lui-même à Abbeville :

« Madame, lui dit-il d'une voix tremblante d'émo-
« tion, je vous apporte une triste nouvelle : J'ai
« perdu mon meilleur ami, et... vous n'avez plus
« de frère. »

CHAPITRE X

Retour du Bayard. — Manifestations sympathiques sur son parcours. — Services a Hyères. — Obsèques nationales aux Invalides. — Service et funérailles a Abbeville. — Discours. — Adresses. — Oraison funèbre de Monseigneur Freppel. — Conclusion.

Le 23 juin 1889, le *Bayard,* sous les ordres du commandant Parrayon, revenait en France, ramenant la glorieuse dépouille de l'amiral. Partout où il passe, les gouverneurs, de quelque religion qu'ils soient, à quelque pays qu'ils appartiennent, font rendre les honneurs militaires. A Mahé, l'évêque célèbre un service religieux, et la population entoure de fleurs le cercueil. A Suez, à Port-Saïd, à Alexandrie, à Bône, on retrouve les mêmes démonstrations. Le 21 août, le *Bayard* arrive aux îles d'Hyères, salué par tous les canons de l'escadre qui l'attendait; tous les édifices publics, les maisons, les navires sont pavoisés de drapeaux entourés de crêpe noir.

Le lendemain matin, l'amiral Victor Duperré est reçu par les commandants Parrayon et de Maigret qui le conduisent près de la dépouille mortelle de son ami; il sanglote convulsivement, sans pouvoir

prononcer un mot et salue de la main les officiers et les marins.

Les commandants, tous les officiers de l'escadre viennent embrasser leurs compagnons d'armes, féliciter les héros de Scheï-Poo, et verser des larmes sur le cercueil de l'Amiral (1).

L'imposante cérémonie funèbre réunit tout ce que la marine compte d'illustre et d'élevé ; après l'absoute, l'amiral Duperré prononce d'une voix émue un remarquable discours, dans lequel il exalte les hauts faits de Courbet et de ses troupes. A l'issue de la cérémonie, le cercueil est déposé sur un torpilleur décoré du pavillon aux trois étoiles d'argent ; puis, escorté des canots amiraux et de nombreuses embarcations, le torpilleur se dirige vers la rade des Salins. A son arrivée sur la terre de France, le corps est reçu par les amiraux Krantz, Baux et de Boissoudy. Le général de Lonclas, représentant l'armée, s'était joint à eux ; les marins sont sous les armes, le canon tonne, les honneurs militaires sont rendus.

A Paris, les glorieuses dépouilles sont reçues par l'amiral Galiber entouré de ses aides-de-camp et de plusieurs officiers de marine. Le corps de l'Amiral est porté aux Invalides et déposé dans une chapelle ardente ; l'église est décorée merveilleusement ; de grandes tentures noires parsemées d'étoiles, voilent la nef, ne laissant pénétrer qu'un jour sombre ; des trophées de drapeaux sont déposés dans les angles, de grandes palmes vertes s'entrecroisent dans le fond, des cartouches portant le nom des victoires :

(1) Tiré de l'ouvrage de J. de la Faye.

Thuan-An, Son-Tay, Phu-Sa, Fou-Tchéou, Sheï-Poo, Kelung, Pescadores, alternent avec les écussons marqués de la lettre C.



Un dais superbe, soutenu par des colonnes torses, rehaussé d'ornements d'argent, est dressé au-dessus du cercueil. Aux quatre angles se trouvent des statues représentant la religion, la foi, la charité, l'espérance ; enfin, des lampadaires et de nombreux

Service aux Invalides.

cierges s'étagent en gradins au-dessus de chaque côté du dais ; aux pieds du corps sont groupés les drapeaux pris à l'ennemi sur les champs de bataille de Son-Tay, de Kelung et de Fou-Tchéou.

Des centaines de couronnes sont empilées de chaque côté du catafalque, autour duquel les marins du *Bayard* forment une garde d'honneur.

Le 27 août, les troupes qui doivent défiler devant la dépouille mortelle du vainqueur de Son-Tay, se massent sur l'esplanade des Invalides. Dans la cour d'honneur, stationne le char funèbre, attelé de quatre chevaux noirs, aux roues argentées, garni aux angles de trophées et de drapeaux.

Dans l'église, le premier rang du chœur est réservé à la famille ; un peu en arrière, l'état-major de l'amiral Courbet ; l'état-major du *Bayard,* ayant à sa tête le commandant Parrayon ; après lui, des détachements de l'équipage, gabiers, mécaniciens, canonniers, torpilleurs, timonniers.

Enfin, derrière, les grands dignitaires de l'Etat, et toute une nombreuse assistance dans laquelle on remarquait Mgr Trégaro, ancien aumônier de la flotte, et les attachés militaires de toutes les nations.

Après la messe, l'absoute est donnée par Monseigneur Richard, coadjuteur de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris.

A une heure, la cérémonie est terminée ; le cercueil est placé sur le char, couvert des insignes de l'amiral et du drapeau national.

Après le char suit un maître de cérémonies portant sur un coussin les nombreuses décorations du défunt ;

puis les marins chargés de couronnes parmi lesquelles on en distingue une, formée de laurier vert et or, portant comme inscription : « *A l'amiral Courbet: la milice du Christ.*

A une heure et demie, le cortège se met en marche ; les troupes présentent les armes, le canon tonne, les tambours battent au champ, les clairons sonnent, les officiers lèvent l'épée, et rendent le dernier honneur avec le dernier salut au corps de l'amiral.

O sainte religion catholique! de quels respects, de quels honneurs tu entoures les précieux restes d'un corps qui a été pendant sa vie le temple du Saint-Esprit et qui un jour doit ressusciter glorieux ! Quelle différence entre les sublimes prières de l'Eglise, embaumant de l'encens le corps de ses fidèles, et le sacrilège enfouissement de l'incrédule, qui traite son ami et son frère comme un vil animal.

Pendant que ces imposantes cérémonies se terminaient à Paris, les Abbevillois se préparaient à recevoir dignement le corps de leur illustre concitoyen.

Partout des arcs de triomphe sont élevés sur le parcours que doit suivre le cortège. Sur la façade du numéro 21 de la rue de l'Hôtel-de-Ville, maison où est né l'illustre Abbevillois, on vient de poser une superbe plaque en marbre avec l'inscription suivante:

Dans cette maison est né
le 26 juin 1827
AMÉDÉE-ANATOLE-PROSPER
COURBET
Vice-Amiral
Grand officier de la Légion d'honneur
Décoré de la Médaille militaire
Commandant en chef de la flotte française
Dans les mers de Chine
Mort le 11 juin 1885
A bord du vaisseau amiral
« Le Bayard »
A Makung (îles Pescadores)

Plaque commémorative
Posée en exécution de la délibération
Du Conseil municipal d'Abbeville
Du 15 juin 1885

Mgr l'Evêque d'Amiens reçoit et bénit à son arrivée le précieux corps, transporté aussitôt dans l'église collégiale de Saint-Wulfran.

La nef centrale est couverte de tentures.

La chapelle du Christ a été transformée en chapelle ardente ; au fond, sur un socle de velours noir, on voit la coquette réduction du *Bayard*, si justement admirée à la cérémonie des Invalides. Le cercueil est couvert de l'uniforme d'amiral avec les épaulettes. Sur un coussin voilé de crêpe, on a placé les nombreuses décorations du défunt.

La bière est entourée de cierges et de torchères où

brûlent des flammes vertes, et le corps gardé jour et nuit par les prêtres et les religieux qui récitent l'office des morts.

La cérémonie funèbre eut lieu trois jours après ; la veille au soir, la dépouille mortelle de l'Amiral



fut portée sur la grande place de la ville, appelée jusque-là : Place du Marché, et qui désormais devait se nommer : *Place de l'Amiral-Courbet*. Là une immense chapelle ardente avait été dressée : c'est là que fut faite, autour du cercueil, la dernière veillée des anciens compagnons d'armes de l'illustre vainqueur ; ce fut là que Monseigneur Jacquenet, évêque d'Amiens, vint, entouré d'un clergé très

La chapelle ardente sur la place d'Abbeville.

nombreux, comprenant plusieurs centaines de prêtres, prendre à nouveau le corps pour la cérémonie religieuse dans l'église de Saint-Vulfran.

Tout ce que le département comptait d'illustrations, les Députés, les Sénateurs, étaient venus entourer la Famille et un très grand nombre d'Amiraux, à la tête desquels l'amiral Galiber : la ville entière, on peut presque dire le département tout entier, leur faisait cortège. L'église était remplie comme elle ne le fut jamais.

Après la messe, un hymne funèbre, *la France à Courbet,* est magistralement exécuté.

Il ne manquait plus au vaillant soldat que d'être loué par l'une des bouches les plus éloquentes qui furent jamais ; Mgr Freppel, choisi pour rendre, au nom de la France dont il était un des nobles représentants, l'hommage suprême à l'Amiral chrétien, captiva l'auditoire par une des plus brillantes Oraisons funèbres qu'il ait jamais prononcées.

Nous sommes heureux de pouvoir la reproduire ici comme un des plus beaux et des plus éloquents discours de l'illustre et regretté Prélat.

ORAISON FUNÈBRE

DE L'AMIRAL COURBET

Prononcée dans la Collégiale de Saint-Vulfran, à Abbeville

Le 1er Septembre 1885

PAR MONSEIGNEUR FREPPEL, EVÊQUE D'ANGERS

Confiteantur Domino qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis.

« Qu'ils rendent hommage au Seigneur, ceux qui descendent sur mer dans les navires, et qui font leurs opérations au milieu des grandes eaux. »

MONSEIGNEUR, MES FRÈRES,

C'est pour avoir rendu à Dieu l'hommage dont parlait le Psalmiste, que l'amiral Courbet a mérité de voir la religion s'unir à la patrie dans l'expression d'un même deuil et d'une commune admiration. Voilà ce qui donne aux funérailles dont nous sommes témoins un caractère de grandeur et de dignité incomparable. Réduite à ses seules ressources, la société civile est impuissante à égaler la reconnaissance au mérite ; pour honorer ses morts, elle a beau multiplier les démonstrations publiques, faire appel aux splendeurs de l'éloquence et des arts, mettre un peuple entier en mouvement autour de leurs cendres, tant que la religion reste absente d'une solennité funèbre, il y manque ce qu'il y a de plus imposant et de plus auguste. Il y manque la prière, l'espérance chrétienne, le regard du côté de l'infini, les aspirations vers une destinée plus haute, tout ce qui emporte l'homme au delà des horizons de la matière, et l'élève au-dessus des choses passagères de ce monde, pour marquer sa vie et ses œuvres du sceau de l'immortalité.

La religion, sans laquelle toutes les pompes humaines ne sont qu'un vain spectacle, devait donc se rencontrer avec la

patrie devant le cercueil du héros chrétien qui, dans tout le cours de sa vie et à son heure dernière, avait rendu à Dieu l'hommage de sa foi. Aussi, à l'approche de ces dépouilles glorieuses, la France entière a tressailli ; des Salins d'Hyères au dôme des Invalides, elle les a suivies du regard avec une pieuse émotion. Paris les attendait pour leur faire un triomphe que les pouvoirs publics, de concert avec l'Eglise, avaient su rendre digne d'un grand peuple. Et certes, c'était bien dans cette nécropole du génie militaire, sous ces voûtes où tant de gloires étaient allées s'ensevelir, à l'ombre de ces trophées qui rappellent les merveilles de notre histoire, c'était là que, en présence des chefs de l'armée et des corps de l'Etat, la piété publique devait rendre ses premiers devoirs à l'illustre soldat qui, après tant d'années de deuil, venait de ramener la victoire sous le drapeau de la France.

Mais si tels lieux convenaient à de telles funérailles, il y avait une autre ville et une autre église où elle devait s'achever au milieu des témoignages plus touchants encore, parce qu'ils sont plus intimes, de la famille et de l'amitié. Sans doute, les grands hommes appartiennent à la patrie tout entière ; chacun prend sa part de ce qui fait leur renom ; mais cette gloire rejaillit de plus près sur les lieux qui les ont vus naître, et leur tombe n'est nulle part mieux placée que là même où s'élevait leur berceau.

Sol natal, maison paternelle, église du baptême, toutes ces choses tiennent la première place dans la vie de l'homme ; il est juste dès lors que tout ce qui nous reste de lui revienne au point de départ de sa destinée. Vous l'avez compris, habitants d'Abbeville, vos vœux devançaient le désir de la noble chrétienne qui, au milieu de ses tristesses, a du moins la consolation de voir son deuil se confondre avec celui de la France.

Après l'honneur d'avoir donné le jour à celui dont nous pleurons la perte, il ne pouvait échoir à votre cité de plus grande faveur que de recevoir ses restes au milieu d'elle, pour les garder comme un dépôt précieux auprès duquel les générations futures viendront apprendre comme on peut

devenir un grand serviteur du pays, sans cesser d'être un fils dévoué de l'Eglise, et par quel lien la religion et le patriotisme s'unissent dans une âme d'élite pour l'élever à la hauteur du héros chrétien.

Tel est, en effet, l'enseignement qui ressort de la vie dont vous m'avez appelé à tracer devant vous les grandes lignes, et ce sera également la matière de l'éloge que j'ai dessein de consacrer à la mémoire de l'amiral Courbet, suivant les paroles qui m'ont servi de texte : « Qu'ils rendent hommage au Seigneur, ceux qui descendent sur mer dans les navires, et qui font leurs opérations au milieu des grandes eaux : *Confiteantur Domino qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis.* »

I

La plus grande faveur que Dieu puisse accorder à un homme, c'est de le faire naître d'une famille chrétienne. Anatole Courbet eut ce bonheur dont les souvenirs allaient le suivre tout le long de la vie. Au lendemain de Fou-Tchéou, il pourra écrire ces lignes, touchant hommage de la piété maternelle : « C'est la Vierge Marie que notre mère invoquait avec tant de confiance qui me préserve d'une façon manifeste. » Aux leçons religieuses du foyer domestique, venait s'ajouter pour lui l'exemple du travail, de cette activité consciencieuse qui a valu au commerce français un si juste renom de probité et d'honneur.

Je manquerais à la probité de l'histoire si je disais que votre jeune concitoyen se montra au début ce qu'il devait paraître plus tard à un degré si éminent, l'homme du devoir et de la discipline.

Elève du petit séminaire de Saint-Riquier, il annonçait des goûts d'indépendance qui se pliaient difficilement à une règle ; et, par une suite toute naturelle, ses premières études

avaient dû se ressentir des résistances d'une nature impatiente du frein, selon la maxime du Sage : « *Qui diligit disciplinam, diligit scientiam :* Qui aime la discipline aime la science. »

S'il fallait en juger par quelques traits de son enfance, il lui aurait coûté de se sentir enfermé entre des murailles qui lui paraissaient froides et sévères, au lieu de pouvoir s'épanouir en toute liberté au grand soleil de la nature. Il semblerait même que la lutte avec le règlement eût pris dans son imagination l'apparence d'une théorie ; car — vous me permettrez bien de sacrifier ce détail à la gravité de la chaire — Saint-Riquier n'a pas perdu le souvenir d'une « confrérie de réfractaires » dont le futur amiral avait dressé les statuts, où l'élévation du grade devait se mesurer au degré de l'indocilité, tandis que le président se réservait le privilège de porter l'indiscipline à sa perfection. Surprenant contraste entre de tels commencements et l'avenir d'un homme pour qui la soumission à la règle allait devenir le premier des devoirs, et qui, placé un jour entre une conviction profonde et des ordres contraires, devait montrer par un mémorable exemple qu'il y a souvent quelque chose de meilleur que d'avoir raison, c'est de savoir obéir même à ceux qui ont tort, du moment qu'ils portent au front le signe de l'autorité.

La voix de la famille et celle de la religion, ces deux échos de Dieu dans la conscience humaine, ne tardèrent pas à triompher d'une indépendance de caractère qui demandait à être assouplie au devoir. Cédant à des remontrances auxquelles l'amitié fraternelle prêtait une force irrésistible, Anatole Courbet prit l'engagement, sinon de garder constamment le premier rang, au moins de ne pas descendre au-dessous du second dans les compositions. Il tint parole au collège d'Abbeville, comme plus tard au lycée d'Amiens et au lycée Charlemagne. C'est qu'il avait trouvé sa véritable voie, celle des mathématiques. Elles devaient convenir, en effet, à son esprit net et positif, ces sciences exactes qui, par la sévérité de leur méthode, la rigueur de leurs déductions, la précision de leur formule et leur indiscutable certitude, tiennent une si grande place dans l'ensemble des connaissances humaines :

disciplines puissantes qui, loin de rien ôter au jugement de sa rectitude, accoutument l'esprit à procéder avec ordre, à marcher sans cesse du connu à l'inconnu et du simple au composé, à suivre jusqu'au bout le fil d'un raisonnement, à porter une attention continue sur un même sujet, à écarter les idées vagues, les aperçus incomplets, pour saisir en toutes choses, avec le point précis de la difficulté, le principe de la vraie solution : admirables sciences qui, à force d'opérer sur les lois de cet univers que Dieu a fait « avec nombre, poids et mesure », ont pu ouvrir à l'analyse un champ illimité, se créer à l'aide de quelques signes une langue universelle, merveilleuse de concision et de clarté, et par leurs applications fécondes, influer sur la destinée des peuples, depuis le géomètre de Syracuse qui mettait au service de sa patrie défaillante les ressources de son génie, jusqu'au modeste ingénieur qui, hier encore, demandait au calcul des forces motrices une nouvelle arme pour protéger l'honneur et l'indépendance de son pays.

Avec son programme où les mathématiques tiennent la tête, l'Ecole Polytechnique se désignait d'avance au brillant lauréat des concours de la Sorbonne. Il y entra pour marquer sa place au premier rang de cette jeunesse d'élite. En 1848, les circonstances étaient peu faites pour ne laisser aux élèves d'autres préoccupations que celles de la science. Comme la plupart des jeunes hommes de sa génération, Courbet ne trouvait pas que la France eût reçu du côté de la liberté assez de dédommagements pour une gloire absente et pour une paix conservée au prix de l'effacement. Dieu me garde de me montrer sévère pour ces rêves de vingt ans, pour ces ardeurs généreuses d'esprit à la recherche de l'idéal, pour ces élans d'enthousiasme trop tôt ramenés à un sentiment plus juste des réalités ! Toujours est-il que, dans l'histoire de la célèbre institution dont je parle, il y a d'autres pages plus glorieuses que celle-là. Ce n'est ni derrière les barricades de Février ni à l'Hôtel-de-Ville que je me plais à suivre le sergent-major de la promotion de 1847 et ses jeunes camarades. J'aime mieux me rappeler la mémorable journée

du 30 mars 1814, où, à la barrière du Trône et sur l'avenue de Vincennes, leurs aînés, ces héroïques enfants, debout à leurs pièces sous le feu de l'ennemi, tiraient contre l'étranger le dernier coup de canon de la France, laissant à l'Ecole Polytechnique une tradition d'honneur impérissable, et à la jeunesse française tout entière un sublime exemple de courage et de patriotisme.

A quoi faut-il attribuer le goût précoce de votre concitoyen pour les choses de la mer? Votre ville avait-elle excité en lui cette inclination, par l'activité de son port aujourd'hui relégué parmi les souvenirs de l'histoire? Le fait est qu'entre toutes les carrières qui s'ouvraient devant lui, il n'hésita pas un instant à choisir celle de la marine ; et je n'en suis pas étonné. Cet art merveilleux a toujours attiré, par ses difficultés mêmes, les hommes les plus doués d'énergie et d'audace. C'est à vaincre un obstacle en apparence insurmontable que les peuples ont appliqué d'âge en âge toutes les découvertes de la science et de l'industrie.

Je ne suis donc pas surpris de l'attachement passionné du brillant officier de marine pour le grand service auquel il devait consacrer sa vie. Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je suive dans tous les détails cette carrière de trente-six ans qui n'a eu pour couronnement un poste suprême qu'après s'être prolongée à travers tous les rangs de la hiérarchie. Tour à tour, enseigne de vaisseau sur la *Capricieuse,* second sur le *Coligny,* officier instructeur de l'école des canonniers sur le *Montebello,* directeur de l'école de torpilles, chef d'état-major des divisions cuirassées de la Manche et de la Méditerranée, Courbet montra partout cette précision scientifique qui était le trait dominant de son esprit, ces habitudes de calcul et d'observation si précieuses à une époque où l'art des Duquesne, des Tourville et des d'Estrées a subi des modifications profondes ; où sur mer comme sur terre la tactique et la stratégie sont constamment gouvernées par des problèmes de mécanique et de chimie ; où hier encore, sous l'armure d'airain qui les protège, nos vaisseaux semblaient invulnérables, tandis que, le lendemain, il a suffi pour

donner un tout autre cours à la guerre maritime, de susciter un adversaire que l'on ne peut plus guère combattre que par la fuite ; de faire jouer le salpêtre sous l'eau et de refouler la masse liquide qui, par un choc irrésistible, entr'ouvre le flanc des navires et détruit en un clin d'œil ces forteresses mobiles, la veille encore l'orgueil et l'espoir d'une nation.

A l'esprit scientifique qu'il possédait à un si haut degré, le commandant Courbet joignait cette patience de travail qui, sans négliger les vues d'ensemble, n'oublie aucun détail dans l'accomplissement du service ; ce sens ferme et droit que ni les préjugés ni les illusions ne parviennent à troubler ; cette énergie de caractère aussi incapable de se laisser arrêter par les obstacles que par les contradictions ; ce sentiment de la justice qui, avec la bonté d'âme, concilie au chef l'affection de ses subordonnés ; cet ascendant que donne une haute intelligence servie par une volonté inébranlable ; ce mélange d'audace et de prudence sans lequel les grandes entreprises ne se conçoivent ni ne s'exécutent, et par-dessus tout, cette qualité maîtresse de l'homme de guerre qui, après avoir préparé le succès à force de prévoyance, sait l'obtenir par une action aussi prompte que sûre.

Mais ce que je suis heureux de pouvoir ajouter devant ces autels, en présence de ce grand Dieu qui « juge les justices mêmes, » c'est que l'homme religieux et moral était à la hauteur du savant et du soldat. Fidèle aux traditions chrétiennes, restées l'honneur et la force de la marine française, Courbet donnait aux équipages placés sous ses ordres l'exemple d'une foi vive et sincère. Ils en rappelaient naguère le touchant souvenir, ces aumôniers de la flotte qui avaient pu le voir à bord du *Richelieu* et du *Solférino* assistant au saint sacrifice de la messe avec un profond recueillement, et suivant dans la « Journée du chrétien, » les actes et les prières de la liturgie. Elle en gardera pour toujours le pieux témoignage, cette église qui s'élève sur les hauteurs de Montmartre comme une réparation du passé et un gage d'espérance pour l'avenir.

Et ne croyez pas, Messieurs, que cette foi robuste en la Providence se réduisît au sentiment naturel à l'homme de

mer qu'un péril incessant avertit de l'infirmité de notre condition, et qui, séparé de l'abîme par la frêle épaisseur d'une planche, s'élève vers l'infini dont cet immense horizon lui retrace l'image. Non, pour cet esprit accoutumé à ne pas se payer de mots et à aller au fond des choses, la religion était plus que « l'élément sentimental de l'humanité » : elle lui apparaissait comme une doctrine, la plus positive de toutes, et la seule capable de trancher souverainement les questions capitales de l'origine et des fins de l'homme ; doctrine qui, sans doute, par cela même qu'elle touche de toutes parts à l'infini, doit renfermer des mystères, mais qui n'en repose pas moins sur des faits historiques rigoureusement constatés par la voie du témoignage ; doctrine qui s'impose à la plus froide raison par un ordre de démonstrations aussi concluantes dans leur genre que celles des sciences exactes ; doctrine à laquelle les progrès de l'esprit humain, bien loin de la contredire, ne font qu'apporter, avec chaque découverte, une nouvelle et plus éclatante confirmation ; doctrine enfin qui, si elle pèse aux esprits médiocres, ravit et subjugue les hautes intelligences, parce qu'elle les élève aux sommets de la pensée, en leur ouvrant des perspectives inaccessibles au seul regard de la raison humaine. Voilà ce qui produisait une si grande impression sur ce mathématicien éloigné de toute théorie qui ne s'offrait pas à lui avec le caractère de la certitude, mais d'autant plus attaché à sa foi que les habitudes sévères de son esprit lui en avaient fait creuser davantage les fondements. C'est ainsi que, dans l'amiral Courbet, le savant fortifiait le croyant, et le soldat se doublait du chrétien. Dieu et la France, telle est la devise à laquelle il a rattaché toute sa vie, dans les années de préparation où nous venons de le suivre, comme dans celles où l'exercice d'une plus haute charge devait le signaler à l'admiration et à la reconnaissance de la patrie.

II

En distribuant le globe aux nations, Dieu leur assigne à chacune la mission qui répond le mieux à leurs forces et à leur génie. C'est le concours de toutes ces activités, distinctes mais non séparées, qui doit amener l'accomplissement du plan providentiel. Car il n'est pas plus permis aux peuples qu'aux individus de s'isoler les uns des autres dans un égoïsme stérile ; la solidarité dans la justice et dans la vérité est la loi de ce monde. Par l'étendue de ses côtes, par sa situation merveilleuse sur trois mers, par l'ardeur persévérante de ses populations maritimes, la France était appelée à prendre une large part au mouvement qui devait porter l'ancien monde vers les nouvelles régions ouvertes devant lui. C'est la gloire de Richelieu et de Louis XIV d'avoir mieux compris qu'on ne l'avait fait dans le passé ce rôle échu à leur pays ; et la première récompense de leurs efforts, c'est d'avoir trouvé pour mener leur plan à bonne fin des hommes tels que Colbert et Vauban. A quel point le génie expansif de notre race est apte à s'assimiler les peuples d'origine étrangère, le Canada, la Louisiane, Bourbon, Maurice, les Antilles, vingt contrées diverses en témoignent à l'envi sur toute la surface du globe. Si, à ces hautes et fermes conceptions, est venue succéder au siècle dernier une politique d'abandon et de défaillance, si notre cœur saigne encore au souvenir des Dupleix et des Labourdonnais, notre génération, qui a tressailli dès son début au son du canon d'Alger, doit se sentir fière de pouvoir réparer de si grandes fautes. Oui, Messieurs, à une époque où la scène de l'histoire s'est élargie ; où toutes les nations de l'Occident cherchent à s'étendre hors de ce coin de terre devenu trop étroit pour leur activité ; où, pour compter en Europe, il faudra désormais compter dans le reste du monde ; où devant l'Amérique déjà menaçante et devant la Chine qui

se révèle, chaque peuple jaloux d'assurer son avenir est tenu de marquer d'avance sa place et de planter ses jalons sur la future carte du globe : à une telle époque, dis-je, créer une France d'outre-mer, prolonger la patrie sous d'autres latitudes, y porter sa langue, son influence, sa religion, en un mot son empire, c'est une entreprise qui s'imposerait encore par la nécessité, alors même qu'elle ne serait pas faite pour parler au cœur de tout Français par sa noblesse et par sa grandeur.

Aucun homme public de notre temps ne souhaitait plus vivement que l'amiral Courbet la reprise de nos traditions coloniales ; il y voyait pour notre pays le moyen de jeter dans l'avenir les assises de sa puissance et de conserver sur mer sa part de souveraineté. Seulement, il aurait voulu qu'on apportât dans ce vaste projet plus de décision et d'esprit de suite. On le voit bien, lorsque, nommé gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, il déploya autant de fermeté que de sagesse dans l'administration d'une île où le problème de la colonisation se complique d'une difficulté particulière. Réprimer sévèrement toute tentative de révolte parmi les coupables que la mère-patrie met en état de se créer une nouvelle existence au delà des mers ; leur procurer toutes les ressources nécessaires pour se réhabiliter dans un milieu où la propriété, le travail et la famille peuvent les rendre à une vie honnête et respectée ; protéger, d'autre part, la population française contre les agressions d'indigènes que leurs habitudes et leurs mœurs ont retenus si longtemps au dernier rang de l'échelle sociale : telle est la tâche qui s'offrait à l'amiral Courbet, et il sut la remplir avec cette vigueur et cette promptitude de résolutions qu'il avait coutume de montrer dans l'exercice du commandement. Quelques mois lui suffisent pour pacifier cette île qui, avec les Nouvelles-Hébrides, son prolongement naturel et nécessaire, formera dans l'avenir l'un des joyaux les plus précieux de la couronne de France.

Mais, en même temps qu'il s'appliquait à développer tous les éléments de la prospérité matérielle, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie n'oubliait pas que la religion est la condition essentielle et la base même de toute colonisation. Il

savait que, toujours et partout, les missionnaires ont été l'avant-garde de la France chrétienne ; que, de Madagascar en Cochinchine, ils nous ont frayé la voie à travers toutes les régions où nous sommes allés planter le drapeau national ; qu'ils ont fécondé chacune de nos conquêtes par les sueurs de l'apostolat et par le sang du martyre ; et que, d'ailleurs, aucune contrée ne s'ouvre à la civilisation, à moins que la croix ne vienne se dresser au milieu d'elle comme le symbole de la lumière et du sacrifice. Aussi, lorsqu'une politique aussi étroite qu'imprévoyante voulut le contraindre à expulser de leurs établissements les Pères Maristes, sans le concours et l'influence desquels la Nouvelle-Calédonie serait une terre anglaise, le noble officier, peu soucieux d'une disgrâce qui allait suivre de près sa résistance, refusa énergiquement de prêter la main à des mesures que la reconnaissance, à défaut du respect et de la loi de la propriété, aurait dû suffire à écarter de l'esprit d'un pouvoir quelconque. Grand exemple, amiral, que vous avez donné par là aux dépositaires de la puissance publique ! Vous leur avez enseigné qu'il y a des droits supérieurs auxquels le caprice de l'homme ne saurait porter atteinte ; que, dans ce qui touche à l'ordre religieux et moral, la soumission a des limites au delà desquelles elle deviendrait une faiblesse ; et que la conscience, placée entre l'intérêt et le devoir, doit toujours aller du côté où la loi de Dieu lui indique le droit chemin de la justice et de la vérité.

De tels hommes peuvent bien être méconnus pour un temps ; mais leurs qualités les désignent à la confiance publique, dès l'instant où les besoins du pays appellent les grands talents et les grands caractères. Il y a deux ans, la France se trouvait aux prises avec l'une de ces difficultés, qui demandent, pour être résolues, la sûreté du coup d'œil et la vigueur dans l'action. A la suite d'initiatives plus héroïques que sages, il s'agissait, pour notre pays, d'assurer ses possessions de l'Indo-Chine, ou bien de renoncer pour toujours au prestige de son nom et de ses armes dans tout l'Extrême-Orient. Le choix ne pouvait être douteux pour une nation jalouse de venger son honneur et de maintenir ses droits. Déjà Fénelon,

du haut de la chaire chrétienne, saluait dans le lointain de ses espérances, ces régions de l'Annam et du Tonkin qui avaient appris depuis plus d'un siècle à respecter et à bénir le nom français. A la veille de tomber victime de nos discordes civiles, la monarchie s'était acquis, en retour du plus signalé des services, un droit de protection garanti par un pacte solennel. Pressentait-il, dès lors, dans l'ardeur de son patriotisme, cet illustre évêque d'Adran, le conseiller de Louis XVI, qu'il arriverait un jour où la formation d'un empire indo-chinois deviendrait pour son pays le moyen de rétablir un équilibre rompu par la perte des grandes Indes ?

Le cœur a ses intuitions comme le génie. Toujours est-il que, à cent ans de là, nous avons repris, pour l'agrandir, cette portion du patrimoine national. Ah ! sans doute, Messieurs, l'héritage d'un passé comme celui de la France est lourd à porter, parce que, à côté de l'honneur, le dévouement y entre pour une large part. Alors même que la violation des traités, succédant à de cruelles persécutions, la rend juste et légitime, la guerre a des extrémités devant lesquelles reculeront toujours la raison et la conscience. Mais, du moins, ces grandes souffrances ne demeurent-elles pas stériles ; car rien de fort ni de durable ne se fonde ici-bas que sur le sacrifice ; et l'on s'attache à une cause par les efforts qu'elle coûte. Voilà pourquoi cette terre du Tonkin qui a bu le sang de nos soldats avec celui des martyrs, restera pour toujours une terre française ; nous y avons laissé trop de tombes pour ne pas y laisser encore le drapeau qui les couvre de ses plis ; et si jamais une pensée de défaillance venait à l'emporter sur le sentiment de l'honneur, les ossements des vainqueurs de Son-tay, de Bac-Ninh, de Thuen-Quang tressailliraient à la simple annonce d'un abandon qui, livrant la faiblesse désarmée aux coups de la force brutale, imprimerait au nom français une tache ineffaçable.

Mais, pourquoi parler de l'avenir, quand c'est le passé, et un passé d'hier que j'ai à vous rappeler ? Aussi devrai-je être court en voulant refaire un récit qui est encore sur toutes les lèvres ou plutôt dans tous les cœurs. A peine arrivé sur le

théâtre de la lutte, l'amiral Courbet a vu du premier coup d'œil à quel point il faut porter l'effort pour obtenir le succès. Il part de Tourane à la tête de son escadre, se dirige vers les forts de Thuan-An qu'il prend d'assaut sous la protection d'un feu bien nourri, force l'entrée de la rivière de Hué, et va dans la capitale dicter un traité de paix à l'ennemi, étonné d'un coup de main aussi hardi qu'habilement exécuté. Une campagne de cinq jours lui a suffi pour réduire l'Annam. De là, sans perdre un instant, il tourne ses regards vers le Tonkin où une action énergique et immédiate pourrait faire tomber une résistance que le temps rendrait plus opiniâtre. Trois mois se passent, trois mois trop longs au gré de l'homme de guerre, pour qui tout retard ajoute à la difficulté. Enfin, il peut agir, et alors tombe de sa plume ce mot du soldat qui se souvient du chrétien : « Nous ferons de notre mieux et la Providence fera le reste. » La prise de Sontay est en tête de son plan d'opérations ; il marche sur cette place réputée imprenable, avec sa faible armée qu'il partage en deux colonnes ; l'une et l'autre se rejoignent devant les ouvrages avancés qu'elles emportent après une résistance désespérée ; la ville cède à son tour, malgré les formidables retranchements qui la protègent ; et la citadelle abandonnée témoigne de l'impression produite par la bravoure de nos soldats et par l'habileté de leur chef. Encore quelques jours, et Bac-Ninh tombera sous les coups du vainqueur, le Tonkin tout entier, surpris par la rapidité foudroyante de cette marche, va se ranger sous nos lois avant qu'un nouvel adversaire, plus redoutable que le premier, entre en ligne pour rallier des bandes dispersées et vaincues.

Pourquoi faut-il que des motifs étrangers à l'art de la guerre soient venus arrêter l'amiral Courbet dans le cours de ses victoires ? Ah ! je comprends comme vous tous, Messieurs, la douleur dont il a dû être saisi, en se voyant brusquement séparé de ses compagnons d'armes, au moment où il allait les conduire à un triomphe qui lui semblait certain. Je comprends ces épanchements intimes du soldat qui redoute pour l'honneur et les intérêts de sa patrie, les hésitations du pouvoir,

les lenteurs de la diplomatie, les luttes des partis politiques, et qui, devant la mauvaise foi dont il est témoin, ne connaît qu'un moyen efficace d'en avoir raison, les grands coups portés d'une main ferme et sûre. Les natures de cette trempe s'accommodent peu des demi-mesures, et leur magnanimité s'irrite de ne pas trouver, surtout là où elles se croient le plus en droit de la chercher, une énergie qui égale la leur.

L'homme du devoir et de la discipline était rentré à bord du *Bayard* où il allait rendre à sa patrie des services encore plus éclatants que ceux de la veille. Sans doute ces vastes conceptions ne devaient pas se réaliser en face d'un courant d'opinion moins porté vers la guerre que vers la paix, et devant des puissances étrangères, plus soucieuses de protéger leurs intérêts que de servir les nôtres. Mais que de brillants faits d'armes dans cette campagne de six mois qui s'ouvre à Fou-Tchéou, pour se terminer aux îles Pescadores ! S'il n'est pas donné à l'amiral Courbet de remonter Port-Arthur, pour frapper au cœur de la puissance ennemie, il ira dans la rivière Min détruire la flotte chinoise, briser les moyens de défense accumulés sur les deux rives depuis vingt ans, et sortant d'un défilé dont cent obstacles semblaient devoir lui fermer l'issue, ramener en pleine mer son escadre triomphante, après avoir accompli, aux applaudissements de la marine de tous les pays, une opération dont la hardiesse rappelle les exploits les plus audacieux des Jean-Bart, des Duguay-Trouin ; il ira, le long des côtes de Chine, dans une croisière mémorable à jamais, appliquer cette science navale dont il a suivi tous les progrès, et montrer par une expérience décisive ce que l'on peut attendre des batteries flottantes, quand on a pour les manier, au péril de la vie, des héros comme ceux des canots du *Bayard*. A Kélung, et pendant tout le blocus de Formose, de cette île si bien faite pour tenter une politique d'avenir, il ira déployer cette constance du marin plus admirable encore dans sa lutte de chaque jour contre les éléments de la nature qu'au milieu des combats où l'énergie croît avec le danger.

Enfin, couronnant sa carrière par un dernier coup d'éclat, il ira conquérir pour la flotte une station militaire dans les

mers de Chine, et s'emparer des îles Pescadores après un combat de trois jours où l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, d'une prévoyance qui ne laisse rien au hasard, d'une direction à laquelle n'échappe aucun détail, ou bien d'un calme ou d'une décision si propres à soutenir la confiance d'une poignée de braves combattants à trois mille lieues de la France.

Que ne pouvait-on, Messieurs, espérer de l'homme de guerre auquel deux ans avaient suffi pour révéler au monde de si hautes qualités ? Et quel motif de confiance pour le pays de se sentir en possession d'une gloire à laquelle de plus grandes luttes n'auraient pu qu'ajouter un nouveau lustre ! Il n'entrait pas sans doute dans les desseins de la Providence qu'une telle force nous fût réservée pour l'avenir. Lorsque, du haut de la montagne des Pescadores, l'amiral Courbet, entouré de ses compagnons d'armes, leur montrait avec une légitime fierté cette nouvelle conquête qu'il espérait pouvoir conserver à la France, c'était pour son cœur de soldat la joie qui précède le sacrifice suprême. Il touchait à ce moment où les honneurs de la terre n'ayant plus rien qui puisse égaler le mérite, Dieu seul se réserve de décerner aux hommes des récompenses aussi grandes que leurs œuvres. Vainement le pressait-on de toutes parts d'aller demander à la terre natale la réparation de ses forces épuisées sous la zône torride : « Moi, répondait-il en montrant ses marins, quitter ces braves enfants, jamais ! » La paix ne lui semblait pas assurée ; dès lors sa résolution était prise : « Mon devoir, disait-il, en se dérobant aux instances les plus vives de l'amitié, mon devoir est de rester ici, et j'y resterai jusqu'au bout ! » C'est au milieu de ses braves qu'il allait montrer comment savent mourir les hommes qui ont fait du devoir la règle de leur vie. Ils l'avaient vu calme et intrépide sous le feu de l'ennemi ; ils le verront opposer à la souffrance une égale sérénité, s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres, remplir sa charge comme si la fatigue et la douleur n'avaient aucune prise sur son âme, descendre à terre chaque jour pour visiter les blessés et conserver jusqu'à la fin cette force de

volonté qui n'avait jamais connu de défaillance. Comme cet empereur romain près d'expirer et disant d'une voix ferme au centurion qui venait tous les matins lui demander le mot d'ordre : « *Laboremus,* travaillons, » on verra l'amiral Courbet se traîner à son bureau la veille de sa mort, et là, d'une main tremblante, rédiger ses derniers ordres, en vrai soldat chrétien qui, en face du trépas, attend tranquillement sous les armes que Dieu et la patrie viennent le relever de son poste.

Dieu ! ah ! Messieurs, comment n'aurait-il pas tourné vers Dieu le dernier regard de son âme ? Avant de partir pour le Tonkin, n'était-il pas allé, plein de foi, se placer, lui et son escadre, sous la protection de sainte Anne d'Auray ? En réclamant avec tant d'instance le ministère des prêtres de Jésus-Christ pour ses frères d'armes, n'avait-il pas mérité que la religion vînt le consoler et le fortifier lui-même à ses derniers moments ? Aussi quel calme et quelle touchante simplicité dans l'accomplissement des actes qui préparent le chrétien à paraître devant le Juge suprême ! Comme toutes les âmes vraiment fortes et qui ont senti par elles-mêmes le néant des choses de ce monde, l'amiral a compris que la vie présente n'est qu'un passage à la vie future ; que, pour être admis à contempler le Saint des saints face à face, l'homme a besoin d'être purifié de ses fautes, et que, seule, la religion avec les pouvoirs du pardon dont elle est dépositaire, peut ouvrir devant nous les portes de l'éternité bienheureuse. C'est avec la foi la plus vive qu'il s'incline sous la main bénissante du prêtre, en serrant sur sa poitrine le signe de la piété chrétienne qui ne l'avait jamais quitté au milieu des hasards de sa périlleuse carrière. Il pourra mourir désormais, comme il a vécu, sans peur et sans reproche, le regard vers le ciel, après un adieu suprême à sa famille, objet d'une affection si tendre, à sa patrie dont les joies et les tristesses ont été constamment les siennes, et quand la fatale nouvelle de sa mort aura jeté la consternation d'un navire à l'autre, quand le morne silence d'un équipage en pleurs lui aura fait un éloge funèbre auprès duquel pâliront tous nos discours, en face de cet océan qui prête sa majesté aux grands deuils comme aux grands triom-

phes, devant ces îles, dernier trophée d'une série de victoires sans revers, debout sur le *Bayard*, devenu un cercueil après avoir été le théâtre de la gloire, la religion pourra redire pour l'instruction de tous les âges, en montrant les dépouilles du héros chrétien : « *Confiteantur Domino qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis.* Rendez hommage au Seigneur, vous qui descendez sur mer dans les navires, et qui faites vos opérations au milieu des grandes eaux. »

Ces paroles, amiral, où se résume votre vie, nous les répétons en ce jour où les prières de l'Eglise, plus durables dans leur effet que tous les honneurs du monde, descendent sur vos dépouilles au milieu de votre ville natale. Ah ! vous aurez rendu à la France d'immortels services. Vous n'avez pas seulement attaché votre nom à des conquêtes dont l'avenir montrera tout le prix ; mais, en portant son pavillon haut et fier dans les mers lointaines, vous avez relevé votre pays à ses propres yeux ; vous avez ajouté à sa confiance dans la grandeur de ses destinées ; vous avez prouvé par votre exemple ce qu'il tient en réserve d'intelligence et de bravoure, et quelles merveilles on peut obtenir de l'armée française, quand on sait la conduire avec énergie et talent.

Grand Dieu ! qui depuis l'origine de la France n'avez cessé de proportionner vos grâces à sa mission, et qui, pour manifester sur elle vos desseins de miséricorde, avez, aux plus mauvais jours de son histoire, fait germer l'héroïsme militaire avec la sainteté jusque dans le cœur d'une pauvre fille des champs, Dieu de Godefroy de Bouillon, de saint Louis et de Jeanne d'Arc, suscitez parmi nous des serviteurs du pays qui soient en même temps des fils dévoués de l'Eglise, des hommes en qui la religion et le patriotisme s'unissent, comme dans l'amiral, pour élever leur âme à la hauteur du devoir.

Ajoutez à ce patrimoine d'honneur que les siècles nous ont légué, en ramenant parmi nous ce qui fait la force d'une nation : les grands cœurs et les grands caractères. Tout ce qui profite à la France tourne au bien de votre Eglise, car, entre

l'une et l'autre, il y a des liens d'amour qui ne se rompront jamais.

Et vous, mes Frères, qui allez prendre sous votre garde les restes de votre illustre concitoyen, vous viendrez vous retremper auprès d'eux dans les sentiments de foi et de générosité qui sont restés les meilleures traditions de cette vieille terre de Picardie si éminemment chrétienne et française. En inscrivant sur le monument que la reconnaissance publique prépare à votre cité, les noms de Son-Tay, de Fou-Tchéou, de Kélung, vous apprendrez à vos enfants que ces noms signifient l'attachement au devoir, l'amour du travail, le respect de la discipline, la modestie dans le succès, la résignation au milieu des épreuves, et, par-dessus tout, la confiance en Dieu, toutes ces choses qui ont valu à l'amiral Courbet une auréole de gloire impérissable. Cette voix d'outre-tombe rappellera aux générations futures que leur devise doit se renfermer en ces deux mots : Dieu et la France.

A l'issue de cette imposante cérémonie, dont le souvenir restera éternellement gravé dans la mémoire des assistants, le corps a été de nouveau placé sur le corbillard, les fidèles marins ont formé l'escorte et précédé du clergé, le cortège qu'on peut évaluer à soixante mille personnes, s'est dirigé vers le cimetière. Lorsque les dernières prières furent dites, l'amiral Galiber, très ému, s'avance au bord de la fosse et d'une voix que les sanglots font trembler adresse à son compagnon d'armes les paroles suivantes :

Messieurs,

Il y a quelques semaines, sur la rade de Makung, théâtre de leur dernier combat, les équipages de l'escadre de l'Extrême-Orient étaient réunis pour dire un suprême adieu à

celui qui avait su leur inspirer une confiance si absolue et qui les avait si souvent conduits au succès.

La douleur muette et profonde, les larmes de ces hommes



qui sur un mot de Courbet n'auraient pas hésité à courir à la mort, en disent plus que les paroles les plus éloquentes sur la perte que vient de faire la France.

Monument élevé sur le tombeau de l'amiral Courbet dans le cimetière de la ville d'Abbeville.

Dans cette ville, devant cette tombe encore ouverte, au milieu de vous, Messieurs, à l'émotion patriotique ressentie par le pays tout entier, vient se joindre la douleur de la perte de l'homme, de la perte de l'ami.

A vous, qui tous l'avez connu, qui tous l'avez aimé, je ne saurais avoir à vous rappeler sa vie, à vous retracer ses exploits.

Sur la dunette de nos navires, se détachent en lettres d'or ces mots : *Honneur et Patrie.* C'est la devise de Courbet : bravoure, dévouement, esprit d'abnégation et de sacrifice, ne sont-ce pas les vertus qui ont brillé chez lui d'un si vif éclat ?

Son nom, pendant deux ans, a fait vibrer une génération tout entière ; au bruit de ses succès, une sorte de frémissement a passé sur la France, a fait tressaillir tous les cœurs jeunes et vieux. Et comme un reflet de cette grande impression, est-ce que l'on n'a pas vu l'ancre, à la fois symbole de la marine et de l'espérance, se montrer jusque sur le front et la poitrine des enfants ?

Cette marque s'incrustera dans le cœur de cette génération de l'avenir, elle y laissera certainement l'empreinte des vertus de l'amiral et viendra consacrer une fois de plus toute la puissance des grands exemples.

Oui, la mémoire de Courbet restera belle, parce que sa gloire repose avant tout sur les grands sentiments du devoir. Ils ont soutenu sa vie et ses derniers moments, ils ont persisté jusqu'à son dernier souffle.

Chez nous tous, Messieurs, s'éveille devant cette tombe l'idée d'une récompense dont nous ne savons point ici-bas mesurer la grandeur.

Et dans ce jour de deuil où nous sommes avides d'opposer une consolation à nos regrets, cherchons-la dans cette pensée, dans cette espérance qui est le plus grand hommage que nous puissions offrir au grand cœur que la France a perdu.

Adieu, Courbet ! Ta mémoire, ton exemple resteront toujours gravés au plus profond de nos âmes, comme ton nom glorieux restera toujours inscrit sur les pages de notre histoire.

CONCLUSION

Le testament de Courbet, déposé à Paris, ne devait être ouvert qu'après le service célébré aux Invalides. Le gouvernement craignait les nobles dispositions que la prévoyance du grand penseur avait pu lui dicter... il n'avait pas tout-à-fait tort, car, dans l'une d'elles, Courbet déclare refuser les honneurs militaires si les hommes qu'il a conduit lui-même à la victoire ne doivent pas franchir avec lui les portes du lieu saint. Toutefois les *frères et amis* étaient loin de prévoir de quelle main vigoureuse l'Amiral les souffletait dans ses lettres ; pas plus qu'ils ne pouvaient nier l'acte public et authentique par lequel il attestait sa foi et sa piété.

« Je suis souscripteur de 200 francs, écrivait l'Amiral, pour la construction de la chapelle de la marine, à Montmartre, église du vœu national. Je vous serai obligé de faire remettre ces 200 francs, *en mon nom*, à M. Dauchez, trésorier de l'œuvre. Je dis bien *en mon nom*, et je le répète pour qu'il n'y ait aucune incertitude dans l'esprit du trésorier qui a reçu et reçoit pas mal de souscriptions anonymes... »

L'amiral Gicquel des Touches lui ayant raconté

les clabauderies de quelques journaux, Courbet avait répondu :

« ... Vous devinez, Amiral, que je demeure parfaitement indifférent aux criailleries des journaux avancés. En envoyant mon offrande, je ne supposais pas qu'il en résultât le moindre bruit autour de mon nom ; mais cela m'importe peu. J'espère que l'auteur de l'indiscrétion ne s'en est pas préoccupé plus que moi. »

Quant à la publication immédiate de ses lettres, on peut affirmer qu'elle devait être un coup de Providence. Le pays tout entier lui préparait de splendides funérailles... « il semblait (a bien osé écrire une feuille publique) que Victor Hugo eût exprès laissé entr'ouverte la porte du Panthéon ! Brusquement les amis de l'Amiral viennent de la refermer ; ils ont, d'une main impie, détruit la légende. Ils ont tenu à nous montrer un Courbet autre que celui que nous rêvions. »

« Oui, justement, répond M. Félix Julien : ses amis vous ont fait connaître un tout autre Courbet que celui que vous inventiez pour les besoins du temps.

« Ils ont sauvé son nom du Panthéon, et préservé ses restes glorieux des funérailles païennes, bouffonnes et impies, dont on a cru honorer les cercueils de Gambetta et de Victor Hugo ! »

Bien plus, après avoir sauvé son corps du Panthéon, ses amis et sa famille ont placé sa vaillante épée, comme un trophée et un symbole, dans l'église du Sacré-Cœur, afin que « son exemple serve de guide aux chefs qui, dans l'avenir, seront appe-

lés à l'honneur de conduire à l'ennemi les flottes de la France (1). »

Après une messe célébrée par Mgr Richard, archevêque de Paris, le 22 décembre 1887, en présence de la famille Courbet, des membres du comité du vœu national et des amiraux, le vénérable prélat a remis aux amiraux, pour la chapelle de la marine à Montmartre, l'épée et les décorations de l'illustre défunt.

« Messieurs les amiraux, a dit Mgr Richard... je ne puis trouver une meilleure occasion pour vous redire la belle pensée, exprimée par notre vénérable prédécesseur à l'occasion des obsèques nationales, célébrées pour l'Amiral dans l'église des Invalides, au mois d'août 1885. S'inspirant des paroles de Bossuet dans l'oraison funèbre du grand Condé, le cardinal Guibert disait avec raison :

« L'évêque de Meaux semble avoir peint d'avance
« notre grand marin, quand il a dit de son héros :
« Ce que le prince fit à son lit de mort pour s'ac-
« quitter des devoirs de la religion, mériterait
« d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il
« est remarquable, mais à cause qu'il ne l'est pas ;
« et qu'un homme, si exposé à tout l'univers, ne
« donne rien aux spectateurs. Dans la mort comme
« dans la vie, *la vérité* fut toujours sa grandeur. »

(1) Réponse de l'amiral Gicquel des Touches à Mgr Richard.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Jeunesse de Courbet. — Ses premiers grades.

DEUXIÈME PARTIE

Carrière maritime de Courbet comme Officier supérieur. Les Antilles. — Boyardville. — La Nouvelle-Calédonie.

TROISIÈME PARTIE

Campagnes d'Annam, du Tonkin. — Guerre de Chine. Mort de l'Amiral Courbet. — Ses Obsèques.

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique.*

